

UNIVERSITY OF ARIZONA



39001010730847

















# L'ASTRÉE

## DU MÊME AUTEUR

---

**La Politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVII<sup>e</sup> siècle, de 1600 à 1660.** Paris, Alcan, 1925. 2 volumes in-8°.

**L'Honneste homme ou l'Art de plaire à la Cour,** par NICOLAS FARET. *Édition critique.* Paris, Alcan, 1925. 1 volume in-8°.

**Du Nouveau sur l'Astrée.** Paris, Champion, 1927. 1 volume in-8°.







PORTAIT D'HONORÉ D'URFÉ

d'après les éditions de l'*Astrée*

1707  
16221  
**MAURICE MAGENDIE**

*Docteur ès-Lettres.*

---

LE PREMIER DES GRANDS ROMANS FRANÇAIS

---

# L'ASTRÉE

ANALYSE ET EXTRAITS

---

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE

PERRIN ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1928

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Copyright by PERRIN, 1928.





# L'ASTRÉE

---

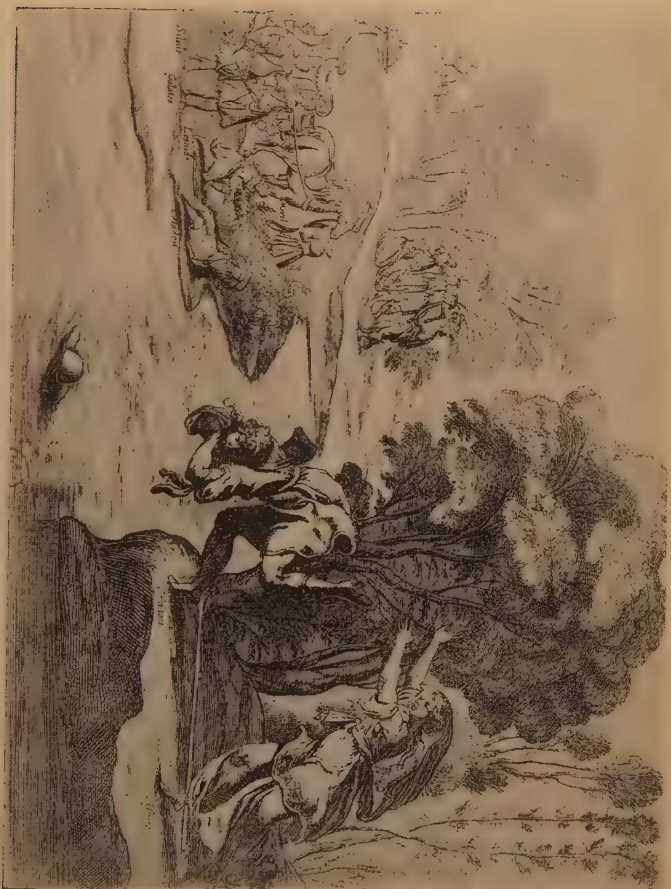
## ANALYSE DE L'ASTRÉE <sup>1</sup>

L'action se passe en Forez, au v<sup>e</sup> siècle après J.-C. Depuis trois ans, le berger Céladon aime la bergère Astrée ; mais la haine qui sépare les deux familles oblige les amants à d'incessantes précautions. Ils sont réduits à échanger leurs lettres par le moyen du chapeau de Céladon, ou grâce au tronc caverneux d'un vieux saule, où ils ont déposé de l'encre et du papier. Leur passion triomphe de tous les obstacles, et un long voyage, que le père de Céladon a imposé à son fils, n'a pu lui faire oublier Astrée. Par surcroît de prudence, et malgré ses supplications, Astrée exige de Céladon qu'il fasse publiquement la cour à Aminthe. Elle espère ainsi endormir la défiance de leurs parents, et voir son amant avec plus de liberté. Malheureusement, elle ne résiste

1. Nous nous bornons, dans cette analyse, à résumer les événements qui constituent la trame même du roman, et qui intéressent seulement les deux personnages essentiels, Astrée et Céladon.

pas aux insinuations perfides de Sémire. Ce Leger, amoureux d'Astrée, a entrepris de la brouiller avec Céladon. Par sa discrétion, sa déférence, son empressement à lui dire du bien de Céladon, il a gagné sa confiance ; puis, peu à peu, il a éveillé ses inquiétudes, sa jalousie, il a su la convaincre que Céladon s'est épris d'Aminthe, il l'a fait assister secrètement à un entretien, où Astrée a trouvé que Céladon parlait à Aminthe avec beaucoup de chaleur. Sans réfléchir, sans interroger son amant, sans même songer que c'est elle qui a ordonné à Céladon cette feinte, Astrée bannit Céladon de sa présence ; elle lui interdit de paraître devant elle, avant qu'elle le rappelle. Atterré mais docile, Céladon se jette dans le Lignon, les bras croisés, pour témoigner une obéissance absolue aux ordres de sa maîtresse. Astrée essaie en vain de le retenir. Le Lignon, grossi par la fonte des neiges, l'emporte dans ses flots bourbeux, et on ne recueille que son chapeau. Astrée ne tarde pas à reconnaître son erreur, et, désormais, elle va vivre avec le regret cuisant de sa précipitation. Elle maudit Sémire, qui s'en va, accablé de désespoir et de remords. Astrée trouve quelque allègement à sa douleur dans la conversation de ses fidèles compagnes, Diane, et Philis, qui est précisément amoureuse de Lycidas, frère de Céladon, et qui est aimée par lui.

Or, ce jour-là, Galathée, fille d'Amasis, reine du Forez, se promène sur les bords du Lignon. Un im-



CÉLADON, BANNI PAR ASTRÉE, SE JETTE DANS LE LIGNON

A gauche, Galathée et ses deux suivantes le découvrent, évanoui, sur la rive.  
A droite, Triton, Neptune, Cérès.





posteur habile, Climante, secondant les ambitieux projets de Polémas, qui veut épouser Galathée, lui a fait croire que tout son bonheur dépendait de se marier avec l'homme qu'elle rencontrerait, à telle heure, à tel endroit, près de la rivière. Il comptait y faire aller Polémas, mais celui-ci a été retardé, et c'est Céladon, évanoui, que Galathée aperçoit sur la berge, où les eaux l'ont déposé. Elle croit qu'il est le mari que le ciel lui destine, et le fait transporter secrètement au château d'Isoure. Elle le ranime, le soigne, et enfin, non sans quelque audace, lui propose, puis tâche de lui imposer son amour. Mais Céladon est obstinément fidèle à Astrée ; les émotions, le chagrin que lui cause l'insistance de Galathée, lui donnent la fièvre. Alors, Léonide, une demoiselle d'honneur de Galathée, autant pour mettre fin à une passion qu'elle juge déshonorante pour Galathée, que parce qu'elle-même ne peut se défendre d'une vive sympathie pour Céladon, instruit de toute cette affaire son oncle, le grand druide Adamas. Celui-ci procure à Céladon des vêtements de femme, et, sous ce déguisement, Céladon s'échappe d'Isoure.

Il se retire dans une caverne sauvage, perdue dans un bois épais ; et, sans cesse occupé à adorer sa maîtresse, et à bénir ses volontés quelles qu'elles soient, se nourrissant de ses larmes et d'un peu de presson, il traîne une vie lamentable, et devient bientôt l'ombre de ce qu'il fut. Dans son hameau,

tout le monde le croit mort ; et Léonide, qui sait où il est, se garde bien d'en avertir Astrée, dans l'espoir secret qu'il finira par l'oublier. Elle vient parfois le voir dans sa retraite, et Adamas lui-même passe de longues heures avec lui, tâche de le reconforter, de le distraire, en l'engageant à élever à sa maîtresse un temple rustique, dont la construction, en effet, le détourne de ses tristes pensées. Mais, à aucun prix, Céladon ne veut se montrer à Astrée ; elle lui a interdit sa présence, jusqu'au jour où elle le rappellerait, ce rappel ne s'est pas produit ; il n'a qu'à se soumettre, à souffrir en silence, à attendre son bon plaisir. Qu'on ne lui objecte pas qu'Astrée ne saurait le rappeler, puisqu'elle partage avec tous la conviction qu'il est mort ; l'Amour pourvoira à tout, répond-il, quand il jugera le moment venu. Mais Adamas n'entend pas l'abandonner à sa misère, car un oracle lui a dit que le bonheur de sa vieillesse était lié au mariage de Céladon et d'Astrée. Il conçoit un projet bien singulier. Il a une fille, Alexis, qui est pensionnaire près de Dreux, au couvent des Druides, et qui ressemble merveilleusement à Céladon ; il va faire courir le bruit qu'elle est malade, qu'elle revient en Forez ; Céladon, revêtu de ses habits passera auprès de tous pour Alexis, et pourra, de la sorte, vivre plus confortablement chez Adamas, et voir Astrée à son aise ; il ne commettra aucune faute envers elle, puisque aux yeux d'Astrée, il ne sera pas Céladon,

mais Alexis. Cette casuistique décide Céladon, et tout se passe comme Adamas l'a désiré. Personne ne soupçonne la supercherie, et Astrée, tout émue par l'admirable ressemblance de cette jeune druide avec son amant, se prend pour elle d'une amitié ardente, ne peut la quitter, et songe même à se retirer un jour avec elle au pays chartrain. Cette situation équivoque se prolonge, parce que Céladon s'obstine, malgré les objurgations d'Adamas, à ne pas se faire connaître à Astrée, qui ne lui a pas encore fait le commandement qu'il désire de tout son cœur, mais qu'il ne provoquera pas.

Sur ces entrefaites, la guerre vient désoler le paisible Forez. Polémas, jaloux de l'autorité et du crédit d'Adamas, s'est révolté contre Amasis, et vient assiéger Marcilly, où tous les bergers s'empressent d'accourir pour défendre leur reine. Sémire sauve la vie à Alexis et à Astrée, et meurt heureux d'avoir racheté ses torts. Adamas dirige la résistance. Malgré l'appui de Gondebaut, roi des Bourguignons, Polémas est battu, il est tué en combat singulier. La paix revenue, Adamas décide de ne plus différer d'instruire Astrée. Il organise avec Léonide un mélodramatique stratagème. Léonide emmène dans un bois sombre Astrée et Alexis, puis ayant murmuré des paroles incompréhensibles, et fait des signes mystérieux, elle demande à Astrée si elle ne voudrait pas revoir Céladon. Convaincue que la nymphe va évoquer des enfers l'âme de son mal-

heureux amant, Astrée avoue qu'elle en serait heureuse. Léonide lui ordonne de commander à plusieurs reprises et à haute voix, à Céladon, de paraître devant elle. C'est l'ordre que Céladon attendait ; ainsi, il peut se jeter aux genoux de sa maîtresse sans lui désobéir. Affolée, Astrée se rappelle alors toutes les privautés que Céladon a prises avec elle, sous le déguisement d'Alexis, et, ne pouvant supporter l'idée qu'on la soupçonnera peut-être d'avoir simulé l'ignorance pour mieux cacher ses complaisances, elle chasse Céladon, et lui enjoint de mourir. Céladon se précipite aussitôt pour la satisfaire. Il y a, dans le pays, une fontaine appelée fontaine de la vérité d'amour, qui a la propriété de montrer, à ceux qui s'y regardent, le visage de la personne qu'ils aiment, et dont ils sont aimés. Cette fontaine est depuis longtemps inaccessible, et des lions et des licornes en interdisent l'approche. Elle ne sera délivrée de ces farouches gardiens, que si un amant sans défaut et une amante parfaite se sacrifient volontairement, en se faisant dévorer par eux. Céladon estime que nul ne saurait lui disputer ce titre, et il marche vers la source merveilleuse ; sa mort du moins sera utile aux autres, et glorieuse pour lui. De son côté, Astrée s'y rend pour les mêmes raisons. Nous n'insisterons pas sur les événements qui se déroulent devant le bassin : les lions lèchent les mains des deux amants, le tonnerre éclate, la terre tremble, le dieu Amour apparaît, se

déclare satisfait, libère la fontaine, ordonne qu'on marie Astrée et Céladon. L'allégresse est générale.

J'ai suivi, pour ces *Extraits*, le texte de l'édition de 1647, Paris, Aug. Courbé et Ant. de Sommaville, 5 vol. in-8, qui est la seule que j'aie pu avoir d'une manière permanente à ma disposition. Comme aucune édition de l'*Astrée* ne donne un texte tout à fait satisfaisant, et que, d'autre part, je tenais moins à faire une édition critique, qu'à rendre possible et facile la lecture des passages les plus intéressants du roman de d'Urfé, j'ai adopté en plusieurs endroits, où le texte de 1647 n'avait aucun sens, les leçons de certaines éditions antérieures, en signalant en note les changements que je faisais. J'ai utilisé les éditions suivantes :

Première partie, Paris, J. Micard, 1612, in-4.

Deuxième partie, Paris, J. Micard, 1616, in-4.

Troisième partie, Paris, T. du Bray, 1627, in-8.

Quatrième partie, Paris, T. du Bray, 1627, in-8.

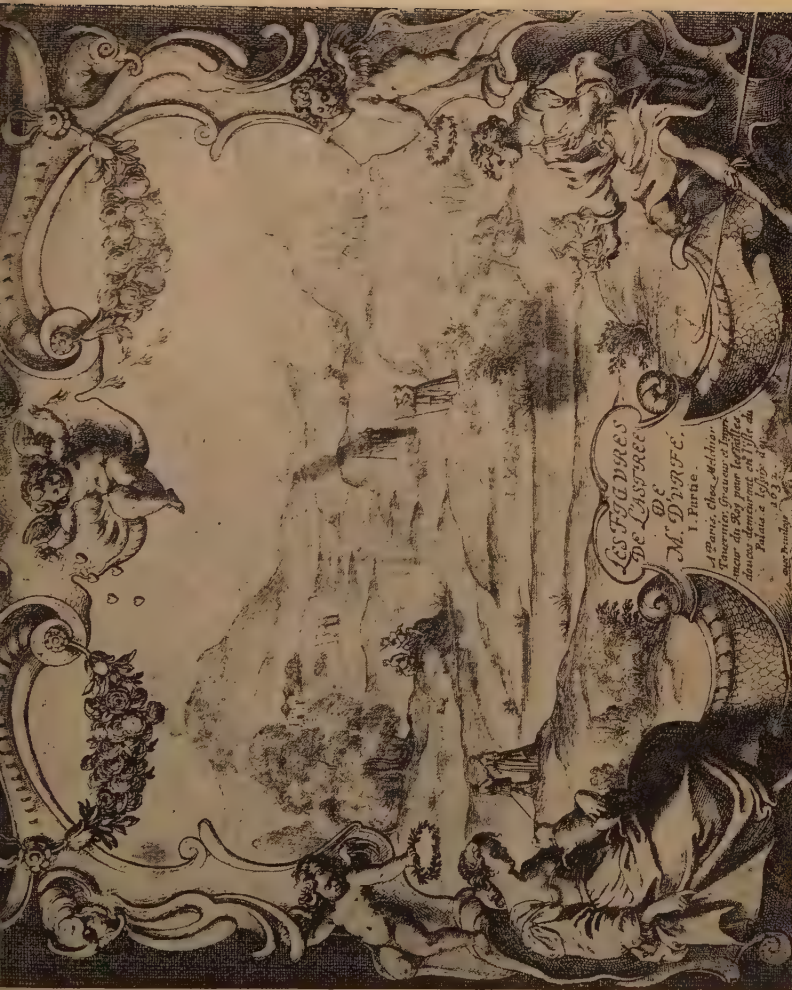
Pour rendre ces *Extraits* plus accessibles au public, j'ai, à la demande de l'éditeur, donné à certains mots leur forme actuelle, quand l'orthographe ancienne s'éloignait un peu trop de celle d'aujourd'hui. J'ai, pour la même raison, rétabli l'accentuation, et modifié la ponctuation, dont les bizarreries nuisaient souvent à l'intelligence.

L'AUTEUR SE DÉFEND D'AVOIR FAIT DANS L'ASTRÉE, DES ALLUSIONS PERSONNELLES ; IL SE JUSTIFIE D'AVOIR PLACÉ SON ACTION EN FOREZ, ET D'AVOIR CHOISI COMME PERSONNAGES DES BERGERS.

Il s'adresse à la bergère Astrée.

Si tu te trouves parmy ceux qui font profession d'interpréter les songes, et descouvrir les pensées plus secrettes d'autrui, et qu'ils assurent que Céladon est un tel homme, et Astrée une telle femme, ne leur responds rien ; car ils savent assez qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent ; mais supplie ceux qui pourroient estre abusés de leurs fictions, de considérer que si ces choses ne m'importent, j'aurois eu bien peu d'esprit de les avoir voulu dissimuler, et de ne l'avoir su faire. Que si en ce qu'ils diront, il n'y a guère d'apparence, il ne les faut pas croire, et s'il y en a beaucoup, il faut penser que pour couvrir la chose que je voulois tenir cachée, et ensevelie, je l'eusse autrement déguisée. Que s'ils y trouvent en effet des accidents semblables à ceux qu'ils s'imaginent, qu'ils regardent les parallèles et comparaisons que Plutarque a faites en ses Vies des hommes illustres. Que si quelqu'un me blâme de t'avoir choisi un Théâtre, peu renommé en l'Europe,





LES FAYARDS  
DE LASTRE  
DE  
M. D'URFE.

I. Partie.  
A Paris, chez M. de la Harpe,  
Toussaint, Grange & Lippert,  
au Palais National, en l'île du  
Palais & les environs.  
à 63 s.





t'ayant élu le Forez, petite contrée et peu connue parmy les Gaules, responds leur, ma Bergère, que c'est le lieu de ta naissance ; que ce nom de Forez sonne je ne sais quoi de champestre, et que le pays est tellement composé, et mesme le long de la rivière de Lignon, qu'il semble qu'il convie chacun à y vouloir passer une vie semblable. Mais qu'outre toutes ces considérations encore j'ay jugé qu'il valoit mieux que j'honorasse ces <sup>1</sup> pays où ceux dont je suis descendu <sup>2</sup>, depuis leur sortie de Suobe (*sic*), ont vescu si honorablement par tant de siècles, que non point une Arcadie comme le Sannazare... Nous devons cela au lieu de nostre naissance et de nostre demeure, de le rendre le plus honoré et renommé qu'il nous est possible. Que si l'on te reproche que tu ne parles pas le langage des villageois, et que toy ny ta troupe ne sentez guères les brebis ny les chèvres, responds-leur, ma Bergère, que pour peu qu'ils ayent connoissance de toi, ils sauront que tu n'es pas, ny celles aussi qui te suivent, de ces Bergères nécessaires, qui pour gagner leur vie conduisent leurs troupeaux aux pasturages, mais que vous n'avez toutes pris cette condition que pour vivre plus doucement et sans contrainte. Que si vos conceptions et vos paroles estoient véritablement telles que celles des Bergers ordinaires, ils auroient aussi peu de plaisir de vous escouter, que vous auriez beaucoup de honte à les redire ; et qu'outre cela, la plupart de la troupe est remplie d'Amour, qui dans l'*Aminte* fait bien paroistre qu'il change et le langage et les conceptions... Mais ce qui m'a fortifié davantage en l'opinion que j'ay, que mes Bergères pouvoient parler de cette façon, sans sortir de la bienséance des Bergers, ç'a esté que j'ay vu

1. 1612 : ce pays.

2. 1647 donne après ce mot : qui, qui n'a pas de sens.

ceux qui en représentent sur les Théâtres, ne leur faire pas porter des habits de bureau, des sabots, ny les accoustrements mal faits comme les gens de village les portent ordinairement ; au contraire, s'ils leur donnent une houlette en la main, elle est peinte et dorée ; leurs juppes sont de taffetas ; leur pannetière bien troussée, et quelquefois faite de toile d'or ou d'argent, et se contentent pourvu que l'on puisse reconnoistre que la forme de l'habit a quelque chose de Berger ; car s'il est permis de desguiser ainsi ces personnages à ceux qui particulièrement font profession de représenter chaque chose le plus au naturel que faire se peut, pourquoy ne m'en sera-t-il pas permis autant, puisque je ne représente rien à l'œil, mais à l'ouïe seulement, qui n'est pas un sens qui touche si vivement l'âme ?

(L'Auteur à la bergère Astrée, I, début ; non paginé.)

## CRITIQUE D'ART. QUELQUES PEINTURES RÉALISTES.

[Il s'agit des tableaux que Céladon voit dans sa chambre, au palais d'Isoure, où Galathée l'a fait porter, après d'avoir recueilli, évanoui, sur les bords du Lignon.]

D'un costé il voyoit Saturne appuyé sur sa faux, avec les cheveux longs, le front ridé, les yeux chassieux, le nez aquilin, et la bouche dégoutante de sang, et pleine encore d'un morceau de ses enfants, dont il en avoit un demy mangé en la main gauche, auquel par l'ouverture qu'il luy avoit faite au costé avec les dents, on voyoit comme panteler les poumons, et trembler le cœur, vue à la vérité pleine de cruauté ; car ce petit enfant avoit la teste renversée sur les espaules, les bras penchans par devant, et les jambes eslargies d'un costé et d'autre, toutes rougissantes du sang qui sortoit de la blessure que ce vieillard luy avoit faite, de qui la barbe longue et chenue en maints lieux se voyoit tachée des gouttes du sang qui tomboit du morceau qu'il tâchoit d'avaller. Ses bras et ses jambes nerveuses et crasseuses, estoient en divers endroits couvertes de poil, aussi bien que ses cuisses maigres et décharnées. Dessous ses pieds s'élevoient de grands monceaux d'ossements, dont les uns blanchissoient de

vieillesse, les autres ne commençoient que d'estre décharnés, et d'autres joints avec un peu de peau et de chair demy gastée, montroient n'estre que depuis peu mis en ce lieu. Autour de luy on ne voyoit que des Sceptres en pièces, des Couronnes rompues, de grands édifices ruynés, et cela de telle sorte qu'à peine restoit-il quelque légère ressemblance de ce que ç'avoit esté. Un peu plus loin on voyoit les Coribantes avec leurs cimbales et hautbois, cacher le petit Jupiter dans une caverne, des dents dévoreuses de ce Père. Puis assez près de là on le voyoit grand, avec un visage enflammé, mais grave et plein de majesté, les yeux bénins, mais redoutables, la Couronne sur la teste, en la main gauche le Sceptre qu'il appuyoit sur la cuisse, où l'on voyoit encore la cicatrice de la plaie qu'il s'estoit faite, quand pour l'imprudence de la Nymphé Sémélé, afin de sauver le petit Bacchus, il fut contraint de s'ouvrir cet endroit, et de l'y porter jusques à la fin du terme. De l'autre main, il avoit le foudre à trois pointes, qui estoit si bien représenté, qu'il sembloit mesme voler déjà par l'Air. Il avoit les pieds sur un grand monde, et près de luy on voyoit un grand Aigle, qui portoit en son bec crochu un foudre, et l'approchoit levant la teste contre luy au plus près de son genou. Sur le dos de cet oyseau estoit le petit Ganimède, vestu à la façon des habitants du Mont Ida, grasset, potelet, blanc, les cheveux dorés et frisés, qui d'une main caressoit la teste de cet oyseau, et de l'autre tâchoit de prendre le foudre de celle de Jupiter, qui du coude et non point autrement repoussoit nonchalamment son faible bras. Un peu à costé on voyoit la coupe, et l'aiguière, dont ce petit échançon versoit le Nectar à son Maistre, si bien représentées, que d'autant que ce petit importun s'efforçant d'atteindre à la main de Jupiter, l'avoit tou-

chée d'un pied, il sembloit qu'elle chancelast pour tomber, et que le petit eût expressément tourné la teste pour voir ce qui en adviendrait... Ce seroit un trop long discours de raconter toutes ces peintures particulièrement ; tant y a que le tour de la chambre en estoit tout plein.

(I. 57-59.)

## HISTOIRE D'ASTRÉE ET DE PHYLIS <sup>1</sup>

Ceux qui pensent que les amitiés et les haines passent de père en fils, s'ils savoient quelle a esté la fortune de Céladon et de moy, avoueroient sans doute qu'ils se sont bien fort trompés. Car, belle Diane <sup>2</sup>, je croy que vous avez souvent ouy dire la vieille inimitié d'entre Alcé et Hypolite mes père et mère, et Alcippe et Amarillis, père et mère de Céladon, leur hayne les ayant accompagnés jusques au cercueil ; qui a esté cause de tant de troubles entre les Bergers de cette contrée, que je m'assure qu'il n'y a personne qui l'ignore le long des rives du cruel et diffamé Lignon ; et toutefois il sembla qu'Amour pour montrer sa puissance, voulut expressément de personnes tant ennemies en unir deux si estroitement, que rien n'en pût rompre les liens que la mort ; car à peine Céladon avoit atteint l'âge de quatorze ou quinze ans, et moy de douze ou treize, qu'en une assemblée qui se faisoit au Temple de Vénus, qui est sur le haut de ce mont, relevé dans la plaine, vis-à-vis de Montsuc, à une lieue du Chateau de Montbrison, ce jeune Berger me vit, et

1. Nous ne donnons, de cette histoire, que ce qui intéresse Astrée et Céladon.

2. C'est Astrée qui fait ce récit à Diane et à Philis.



comme il m'a raconté depuis, il en avoit conçu le désir longtems auparavant, par le rapport qu'on luy avoit fait de moy ; mais l'empeschement que je vous ay dit de nos pères, luy en avoit osté les moyens, et faut que j'avoue que je ne croy pas qu'il en eust plus de volonté que moy. Car je ne sais pourquoy lorsque j'oyois parler de luy, le cœur me tressailloit en l'estomac, si ce n'est que ce fût un présage des troubles, qui depuis me sont arrivés à son occasion. Or, soudain qu'il me vit, je ne sais comment il trouva sujet d'Amour en moy, tant y a que depuis ce temps il se résolut de m'aymer et de me servir, et sembla qu'à cette première vue nous fussions l'un et l'autre sur le point qu'il nous faloit aymer, puis qu'aussitost qu'on me dit que c'estoit le fils d'Alcippe, je ressentis un certain changement en moy qui n'estoit pas ordinaire, et dès lors toutes ses actions commencèrent à me plaire et à me sembler beaucoup plus agréables que de tous ces autres jeunes Bergers de son âge ; et parce qu'il n'osoit encores s'approcher de moy, et que la parole luy estoit interdite, ses regards par leurs allées et venues, me parlèrent si souvent, qu'en fin je reconnus qu'il avoit envie de m'en dire davantage ; et d'effet en un bal qui se tenoit au pied de la montagne, sous de vieux ormes qui rendent un agréable ombrage, il usa de tant d'artifice, que sans m'en prendre garde, et montrant que c'estoit par mégarde, il se trouva au-dessous de ma main. Quant à moy, je ne fis point semblant de le connaître, et traittois avec luy, comme avec tous les autres. Luy au contraire en me prenant la main, baissa la teste, de sorte que faisant semblant de baiser sa main, je sentis sur la mienne sa bouche ; cet acte me fit monter la rougeur au visage, et feignant de n'y prendre garde, je tournay la teste de l'autre costé.

comme attentive au branle que nous dansions. Cela fut cause qu'il demeura quelque temps sans parler à moy, ne sachant, comme je croy, par où il devoit commencer ; enfin ne voulant pas perdre cette occasion qu'il avoit si longtemps recherchée, il s'avança devant moy, et parla à l'oreille de Corilas, qui me conduisoit à ce bal, si haut (feignant toutefois de le dire bas) que j'ouys tels mots : Plût à Dieu, Corilas, que la querelle des pères de cette Bergère et de moy, eût à se démêler entre nous deux ; et lors il se retira en sa place, et Corilas luy respondit assez haut : Ne faites point ce souhait, Céladon, car peut estre ne souhaitez-vous jamais rien de si dangereux. Quelque hazard qu'il y ait, respondit Céladon tout haut, je ne me dédiray jamais de ce que je vous ay dit, en deussé-je donner le cœur pour gage. En semblables promesses, répliqua Corilas, on n'offre jamais une moindre assurance que celle-là, et toutefois il y en a fort peu, qui quelque temps après ne s'en dédisent. Quiconque, adjousta le Berger, fera difficulté de courir la fortune dont vous me menacez, je le croiray pour homme de peu de courage. C'est vertu, respondit Corilas, d'estre courageux ; mais c'est une folie aussi d'estre téméraire. A la preuve, répliqua Céladon, on connaîtra quel je suis ; et cependant je vous promets encore un coup, que je ne m'en dédiray jamais. Et parce que je faisois semblant de ne prendre garde à leur discours, adressant la parole à moy, il me dit : Et vous, belle Bergère, quelle opinion en avez-vous ? Je ne sais, luy respondis-je, de quoy vous parlez. Il m'a dit, reprit Corilas, que pour tirer un grand bien d'un grand mal, il voudroit que la haine de vos pères fust changée en amour entre les enfants. Comment, répondis-je, faisant semblant de ne le connaître pas, estes-vous fils

d'Alcippe ? et m'ayant répondu qu'ouy, et de plus mon serviteur : Il me semble, luy dis-je, qu'il eust esté plus à propos que vous vous fussiez mis auprès de quelqu'autre qui eust eu plus d'occasion de l'avoir agréable que moy. J'ay bien ouy dire, répliqua Céladon, que les Dieux punissent les erreurs des pères sur les enfants, mais entre les hommes cela n'a jamais esté accoustumé ; ce n'est pas qu'il ne doive estre permis à vostre beauté qui est divine, d'user des mesmes privilèges des Dieux ; mais si cela est, vous devez aussi comme eux le pardon, quand on vous le demande. Est-ce ainsi, Berger, interrompit Corilas, que vous commencez vostre combat en criant mercy ? En tel combat, répondit-il, estre vaincu c'est une espèce de victoire, et quant à moy je le veux bien estre, pourvu qu'il en veuille la despouille. Je croy qu'ils eussent plus longuement continué leurs discours, si le bransle eust duré davantage ; mais sa fin nous sépara, et chacun retourna en sa place.

Quelque temps après on commença de proposer les prix avec divers exercices qu'on avoit accoustumé de faire, comme de lutter, de courre, de sauter et de jeter la barre, ausquels Céladon pour estre trop jeune, ne fut reçu qu'à celuy de là course, dont il eut le prix, qui estoit une Guirlande de diverses fleurs, qui luy fut mise sur la teste par toute l'assemblée, avec beaucoup de louange, qu'estant si jeune il eust vaincu tant d'autres Bergers. Luy sans beaucoup songer en soy-mesme, se l'ostant, me la vint poser sur les cheveux, me disant assez bas : Voicy qui reconferme ce que je vous ay dit. Je fus si surprise, que je ne pus luy répondre, et n'eût esté Artémis, vostre mère, Phylis, si la luy eusse rendue, non pas que venant de sa main elle ne me fust fort agréable, mais parce que je crai-

gnois qu'Alcé et Hypolite le trouvassent mauvais. Toutefois Artémis, qui desiroit plutôt d'assoupir que de rallumer ces vieilles inimitiés, me commanda de la recevoir et de l'en remercier ; ce que je fis si froidement, que chacun jugea bien que ce n'avoit esté que par l'ordonnance de ma tante. Tout ce jour se passa de cette sorte, et le lendemain aussi, sans que le jeune Berger perdit une seule commodité de me faire paroistre son affection.

*[Céladon, déguisé en femme sous le nom d'Orithie, a été désigné pour attribuer le prix de la beauté dans le temple de Vénus, à la plus belle des trois bergères Malthée, Stelle, Astrée; il l'a donné à Astrée; celle-ci, pour le rendre moins entreprenant, croit devoir lui témoigner quelque mécontentement de son audace.]*

Je luy dis, feignant d'estre en colère : Ressouviens-toy, Berger, de l'inimitié de nos pères, et croy que celle que je te porteray ne leur cèdera en rien, si tu m'importunes jamais plus de tes folies, auxquelles ta jeunesse et mon honneur font pardonner pour cette fois. Je luy dis ces derniers mots, afin de luy donner un peu de courage ; car il est tout vray que sa beauté, son courage, et son affection me plaisoient, et afin qu'il ne pût me répondre, je me tournay pour parler à Stelle qui estoit assez près de moy. Luy tout estonné de cette réponse, se retira de l'assemblée si triste, qu'en peu de jours il devint presque méconnaissable, et si particulier, qu'il ne hantoit plus que les lieux plus retirés et sauvages de nos bois. De quoy estant avertie par quelques-unes de mes compagnes, qui m'en parloient sans penser que j'en fusse la cause, je commençay d'en ressentir de la peine, et résolu en moy-

mesme de chercher quelque moyen de luy donner un peu plus de satisfaction, et parce, comme je vous ay dit, qu'il s'éloignoit de toute sorte de compagnie, je fus contrainte pour le rencontrer de conduire mes troupeaux du costé où je sus qu'il se retiroit le plus souvent, et après y avoir esté en vain deux ou trois fois, en fin un jour, ainsi que je l'allois cherchant, il me sembla d'entr'ouyr sa voix entre quelques arbres, et je ne fus point trompée, car m'approchant doucement je le vis couché en terre de son long, et les yeux tous moites de larmes si tendus contre le Ciel, qu'ils sembloient immobiles. La vue que j'en eus, me trouvant toute disposée, m'émut tellement à pitié, que je me résolus de ne le laisser plus en semblable peine. C'est pourquoy après l'avoir quelque temps considéré, et ne voulant point luy faire paroistre que je le voulesse rechercher, je me retiray assez loin de là, où faisant semblant de ne prendre garde à luy, je me mis à chanter si haut, que ma voix parvint jusques à ses oreilles. Aussitôt qu'il m'ouyt, je vis qu'il se réveilla en sursaut, et tournant les yeux du costé où j'estois, il demeura comme ravy à m'escouter, à quoy ayant pris garde, afin de luy donner commodité de m'approcher, je fis semblant de dormir, et toutefois, je tenois les yeux entr'ouverts pour voir ce qu'il deviendrait, et certes il ne manqua point de faire ce que j'avois pensé, car s'approchant doucement de moy, il se vint mettre genoux le plus près qu'il pût, et après avoir demeuré longtemps en cet estat, lorsque je faisois semblant d'estre plus assoupie, pour luy donner plus de hardiesse, je sentis qu'après plusieurs souspirs il se baissa doucement contre ma bouche, et me baisa. Alors me semblant qu'il avoit bien assez pris de courage, j'ouvris les yeux, comme m'estant éveillée, quand il m'a-

voit touchée, et me relevant, je luy dis, feignant d'estre en colère : Mal appris Berger, qui vous a rendu si outrecuidé, que de venir interrompre mon sommeil de cette sorte ? Luy alors, tout tremblant, et sans lever les genoux : C'est vous, belle Bergère, dit-il, qui m'y avez contraint, et si j'ay failly, vous en devez punir vos perfections qui en sont cause. Ce sont tousjours là, luy dis-je, les excuses de vos outrecuidances, mais si vous continuez à m'offenser ainsi, croyez, Berger, que je ne le supporteray pas. Si vous appelez offense, me respondit-il, d'estre aimée et adorée, commencez de bonne heure à chercher le châtiment que vous me voulez donner ; car dès icy je vous jure que je vous offenseray de cette sorte toute ma vie, et qu'il n'y a ny rigueur de vostre cruauté, ny inimitié de nos pères, ny empêchement de l'univers ensemble, qui me puisse divertir de ce dessein. Mais, belle Diane, il faut que j'abrège ces agréables discours, estant si peu convenables en la saison désastrée où je suis<sup>1</sup>, et vous diray seulement, qu'enfin estant vaincue, je luy dis : Mais quoy, Berger, quelle fin aura vostre dessein, puis que ceux qui vous peuvent rendre tel qu'il leur plait, le désapprouvent ? Comment, me répliqua-t-il incontinent, rendre tel qu'il leur plait, tant s'en faut qu'Alcippe ait cette puissance sur ma volonté, que je ne l'ay pas moy-mesme. Vous pouvez, luy respondis-je, vous dispenser de vous à vostre gré, mais non pas de l'obeyssance que vous devez à vostre père, sans faire une grande faute. L'obeyssance, ajouta-t-il, que je luy dois, ne peut passer au delà de ce que je puis sur moy. Car ce n'est pas faillir, de ne point faire ce que l'on ne peut ; mais soit ainsi que je le doive, puisque de deux

1. Astrée a perdu, récemment, son père et sa mère



maux on doit fuyr le plus grand, je choisiray plutôt de faillir envers luy, qui n'est qu'un homme, qu'envers vostre beauté qui est divine. Nos discours enfin continuèrent si avant qu'il falut que je luy permisse d'estre mon serviteur.

*[Astrée et Céladon, trop jeunes encore pour se surveiller, commettent quelques imprudences, et Alcippe, père de Céladon, s'aperçoit de leur amour. Il décide aussitôt de faire faire à son fils un long voyage, espérant que l'absence amènera l'oubli.]*

Mais cet éloignement y profita aussi peu que tous les autres artifices dont depuis il se servit. Car Céladon quoy que jeune enfant, a toujours eu une telle résolution à vaincre toutes difficultés, qu'au lieu que quelque autre eût pris ces contrariétés pour peine, il les recevoit pour preuves de soy-mesme, et les nommoit les pierres de touche de sa fidélité ; et d'autant qu'il sut que son voyage devoit estre long, il me pria de luy donner commodité de luy dire Adieu. Je le fis, belle Diane, mais si vous eussiez vu l'affection dont il me supplioit de l'aimer, les sermens dont il m'assuroit de ne point changer, et les conjurations dont il m'obligeoit à n'en aimer point d'autre, vous eussiez sans doute jugé que toutes choses plus impossibles pouvoient arriver plutôt que la perte de cette amitié. En fin ne pouvant plus retarder, il me dit : Mon Astre (car tel estoit le nom dont plus communément en particulier il me nommoit), je vous laisse mon frère Lycidas, à qui je ne celay jamais un seul de mes desseins. Il sait quel service je vous ay voué, promettez-moy, si vous voulez que je parte avec quelque contentement, que vous recevrez comme venant de moy, tous les

services qu'il vous fera, et par sa présence vous renouvellerez la mémoire de Céladon ; et certes il avoit raison de me faire cette prière ; car Lycidas durant son esloignement, se monstra si curieux d'observer ce que son frère luy avoit recommandé, qu'il y en eut plusieurs qui crurent qu'il avoit succédé à l'affection que son frère me portoit ; cela fut cause qu'Alcippe après l'avoir tenu trois ans hors de cette contrée, le rappella avec opinion qu'un si long terme auroit aisément effacé la légère impression qu'Amour avoit pû faire en une ame si jeune, et que devenu plus sage, il distrairoit mesme Lycidas de mon affection ; mais son retour ne me fut qu'une extrême assurance de sa fidélité ; car la froideur des Alpes qu'il avoit passées par deux fois, ne put en rien diminuer le feu de son Amour, ny les admirables beautés de ces Romaines le divertir tant soit peu de ce qu'il m'avoit promis. O Dieux avec quel contentement me vint-il retrouver ! il me supplia par son frère, que je luy donnasse commodité de me parler ; je croy avoir encore ses lettres. Hélas ! j'ay plus chèrement conservé ce qui venoit de luy, que luy-mesme<sup>1</sup> ; et lors elle tira de sa poche un petit sac, semblable à celuy que Céladon portoit, où à son imitation elle conservoit curieusement des lettres qu'elle recevoit de luy, et tirant la première, car elles estoient toutes d'ordre, après s'estre essuyé les yeux, elle lut tels mots :

#### LETTRE DE CÉLADON A LA BERGÈRE ASTRÉE

Belle Astrée, mon exil a esté vaincu de ma patience ; fasse

1. Le sens est : que je ne l'ai conservé lui-même ; c'est elle, en effet, qui, par son aveugle colère, a causé la perte de Céladon, qu'elle croit mort.



le Ciel qu'il l'ait aussi esté de vostre amitié ; je suis party avec tant de regret, et revenu avec tant de contentement, que n'estant mort ny en allant ny en revenant, je témoigneray toujours qu'on ne peut mourir de trop de plaisir, ny de trop de déplaisir. Permettez-moy donc que je vous voye, afin que je puisse raconter ma fortune à celle qui est ma seule fortune.

Belle Diane, il est impossible que je me ressouvienne des discours que nous eumes alors, sans me reblesser de sorte que la moindre playe m'en est aussi douloureuse que la mort... Ce fut à cette fois que luy ayant atteint l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, et moy de quinze ou seize, nous commençasmes de nous conduire avec plus de prudence. De sorte que pour celer nostre amitié, je le priay, ou plutôt je le contraignis de faire cas de toutes les Bergères qui auroient quelque apparence de beauté, afin que la recherche qu'il faisoit de moy, fust plutôt jugée commune que particulière ; je dis que je l'y contraignis, parce que je n'ay pas opinion que sans son frère Lycidas il y eust jamais voulu consentir ; car après s'estre plusieurs fois jeté à genoux devant moy, pour révoquer le commandement que je luy en faisois <sup>1</sup>, enfin son frère luy dit, qu'il estoit nécessaire pour mon contentement d'en user ainsi, et que s'il n'y savoit point d'autre remède, il falloit qu'en cela il se servist de l'imagination, et que parlant aux autres, il se figurast que c'estoit à moy. Hélas ! le pauvre Berger avoit bien raison d'en faire tant de difficulté ; car il prévoyoit trop véritablement que de là procèderoit la cause de sa mort. Excusez, sage Diane, si mes pleurs interrompent mon discours, puisque j'en ay tant de sujet, que ce seroit impiété de me les interdire ; et après s'estre essuyé les yeux, elle reprit son discours ainsi :

1. Comprendre : car après que Céladon se fût plusieurs fois..., afin que je révoque... etc.

Et parce que Phylis estoit d'ordinaire avec moy, ce fut à elle qu'il s'adressa premièrement, mais avec tant de contrainte, que je ne pouvois quelquefois m'empescher d'en rire, et d'autant que Phylis croyoit que ce fust à bon escient, et qu'elle traittoit envers luy, comme on a de coutume d'user envers ceux qui commencent une recherche. Je me souviens que s'en voyant assez rudement traité, il chantoit fort souvent cette chanson, qu'il avoit faite sur ce sujet.

## CHANSON

Dessus les bords d'une fontaine,  
d'humide mousse revestus,  
dont l'onde à mains replis tortus  
s'alloit égarant par la plaine,  
un Berger se mirant en l'eau,  
chantoit ces vers au chalumeau :  
Cessez un jour, cessez la belle,  
avant ma mort d'estre cruelle.

Se peut-il qu'un si grand supplice,  
que pour vous je souffre en aymant,  
si les Dieux sont Dieux de justice,  
soit enfin souffert vainement ?  
Peut-il estre qu'une amitié  
m'esmeuve jamais à pitié,  
mesme quand l'Amour est extrême,  
comme est celle dont je vous ayme ?

Ces yeux de qui les mignardises  
m'ont souvent contraint d'espérer,  
encores que pleins de feintises,  
veulent-ils bien se parjurer ?  
Ils m'ont dit souvent que son cœur  
quitteroit enfin sa rigueur,  
accordant à ce faux langage  
le reste de son beau visage. .

Mais quoy ? les beaux yeux des Bergères  
se trouveront aussi trompeurs,  
que des Cours les attraits pipeurs ?  
Doncques ces beautés bocagères,

quoique sans fard dessus le front,  
dedans le cœur se farderont,  
et n'apprendront en leurs escoles,  
qu'à ne donner que des paroles ?

C'est assez, il est temps, la Belle,  
de finir cette cruauté,  
et croyez que toute beauté  
qui n'a la douceur avec elle,  
c'est un œil qui n'a point de jour;  
et qu'une Belle sans Amour,  
comme indigne de cette flame,  
ressemble un corps qui n'a point d'âme.

Ma sœur, interrompit Phylis, je me ressouviens fort bien de ce que vous dites, et faut que je vous fasse rire, de la façon dont il parloit à moy ; car le plus souvent ce n'estoient que des mots tant interrompus, qu'il eust falu deviner pour les entendre, et d'ordinaire, quand il me vouloit nommer, il avoit tant accoustumé de parler à vous, qu'il m'appeloit Astrée.

[Après avoir raconté comment Lycidas, frère de Céladon, a fini par obtenir de Phylis qu'elle accepte ses services et son amour, Astrée explique par quels artifices Céladon et elle pouvaient se voir et s'écrire secrètement.]

Afin de mieux couvrir nostre dessein, nous inventâmes plusieurs moyens fut<sup>1</sup> de nous parler, fut de nous escrire secrettement. Vous aurez peut-estre bien pris garde à ce rocher, qui est sur le grand chemin allant à la roche. Il faut que vous sachiez qu'il y a un peu de peine à monter au-dessus ; mais y estant, le lieu est enfoncé, de sorte que l'on s'y peut tenir debout sans estre vu par dehors ; et parce qu'il est sur le grand

1. Nous dirions : soit... soit...

chemin, nous le choisîmes pour nous y assembler sans que personne nous vît ; que si quelqu'un nous rencontroit en y allant, nous feignions de passer chemin, et afin que l'un ny l'autre n'y allast point vainement, nous mettions dès le matin quelque brisée au pied, pour marque que nous avions à nous dire quelque chose ; il est vray que pour estre trop près du chemin, pour peu que nostre voix haussât, nous pouvions estre ouys de ceux qui alloient et venoient ; cela estoit cause que d'ordinaire nous laissions ou Phylis ou Lycidas en garde, qui d'aussi loin qu'ils voyoient approcher quelqu'un, toussaient pour nous en advertir ; et parce que nous avions coustume de nous escrire tous les jours, pour estre quelquefois empeschés et ne pouvoir venir en ce lieu<sup>1</sup>, nous avons choisi le long de ce petit ruisseau qui costoye la grand'allée, un vieux saule my-mangé de vieillesse, dans le creux duquel nous mettions tous les jours des lettres, et afin de pouvoir plus aisément faire response, nous y laissions ordinairement une escritoire. Bref, sage Diane, nous nous tournions de tous les costés qu'il nous estoit possible pour nous tenir cachés. Et mesme nous avons pris une telle coustume de ne nous parler point, Céladon et moy, ny Lycidas et Phylis, qu'il y en eut plusieurs qui crurent que Céladon eust changé de volonté ; et parce qu'au contraire aussitôt qu'il voyoit Phylis il l'alloit entretenir, et elle luy faisoit toute la bonne chère qu'il luy estoit possible, et moy de mesme, toutes les fois que Lycidas arrivoit, je rompois compagnie à tout autre pour parler à luy, il advint que par succession de temps, Céladon mesme eut opinion que j'aymois Lycidas, et moy je crus qu'il aimoit Phylis, et

1. Compr. : parce que nous étions empêchés... et que nous ne pouvions...

Phylis pensa que Lycidas m'aimoit, et Lycidas eut opinion que Phylis aimoit Céladon.

[*Une explication un peu agitée entre les quatre amants dissipe ce malentendu.*]

Or depuis ce temps nous allasmes un peu plus retenus que de coustume, mais au sortir de ce travail, je rentray en un autre qui n'estoit guère moindre ; car nous ne pumes si bien dissimuler, qu'Alcippe, qui y prenoit garde, ne reconnût que l'affection de son fils envers moy n'estoit pas du tout esteinte, et pour s'en assurer, il veilla si bien ses actions, que remarquant avec quelle curiosité il alloit tous les jours à ce vieil saule, où nous mettions nos lettres, un matin il s'y en alla le premier, après avoir longuement cherché, prenant garde à la foulure que nous avions faite sur l'herbe pour y estre allés si souvent, il se laissa conduire, et le trac<sup>1</sup> le mena droit au pied de l'arbre, où il trouva une lettre que j'y avois mise le soir ; elle estoit telle :

#### LETTRE D'ASTRÉE A CÉLADON

Hier nous allasmes au Temple, où nous fusmes assemblés pour assister aux honneurs qu'on fait à Pan et à Siringue en leur chommant ce jour ; j'eusse dit festoyant si vous y eussiez esté ; mais l'amitié que je vous porte est telle, que ny mesmes les choses divines, s'il m'est permis de le dire ainsi, sans vous ne me peuvent plaire. Je me trouve tant incommodée de nos communs importuns, que sans la promesse que j'ay faite de vous escrire tous les jours, je ne sais si aujourd'huy vous eussiez eu de mes nouvelles ; recevez les donc pour ce coup de ma promesse.

1. La trace ; mot vieux dans ce sens, dit Furetière.

Quand Alcippe eut lu cette lettre, il la remit au mesme lieu, et se cachant pour voir la réponse, son fils ne tarda pas d'y venir, et ne se trouvant point de papier, rescrivit sur le dos de ma lettre, et m'a dit depuis que la sienne estoit telle :

#### LETTRE DE CÉLADON A LA BERGÈRE ASTRÉE

Vous m'obligez et désobligez en mesme temps ; pardon si ce mot vous offense. Quand vous me dites que vous m'aimez, puis-je avoir quelque plus grande obligation à tous les Dieux ? Mais l'offense n'est pas petite quand cette fois vous ne m'crivez que pour me l'avoir promis ; car je dois ce bien à vostre promesse, et non pas à vostre amitié. Ressouvenez-vous, je vous supplie, que je ne suis pas à vous parce que je le vous ay promis, mais parce que véritablement je suis vostre, et que de mesme je ne veux pas des lettres pour les conditions qui sont entre nous, mais pour le seul témoignage de vostre bonne volonté, ne les chérissant pas pour estre marchandées, mais pour m'estre envoyées d'une entière et parfaite affection.

Alcippe n'avoit pu reconnaître qui estoit la Bergère à qui cette lettre s'adressoit ; car il n'y avoit personne de nommé. Mais voyez que c'est d'un esprit qui veut contrarier ; il ne plaingnit pas sa peine d'attendre en ce mesme lieu plus de cinq ou six heures, pour voir qui seroit celle qui la viendrait quérir, s'assurant bien que le jour ne s'écouleroit pas que quelqu'une ne la vint prendre. Il estoit desjà fort tard quand je m'y en allay ; mais soudain qu'il m'apperçut, de peur que je ne la prisse il se leva, et fit semblant de s'estre endormy là ; et moy pour ne luy point donner de soupçon tournant mes pas, je feignois de prendre une autre voye ; luy au contraire fort satisfait de sa peine, aussitôt que je fus partie prit la lettre, et se retira chez soy, d'où il fit incontinent dessein d'envoyer son fils, parce qu'il ne vouloit en sorte quelconque qu'il y



eût alliance entre nous, à cause de l'extrême inimitié qu'il y avoit entre Alcé et luy, et au contraire avoit intention de le marier avec Malthée, fille de Forelle, pour quelque commodité qu'il prétendoit de leur voisinage. Les paroles qui furent dites entre nous à son départ, n'ont esté que trop divulguées par une des Nymphes de Bellinde ; car je ne sais comment ce jour-là Lycidas qui estoit au pied du rocher, s'endormit, et cette Nymphe en passant nous ouyt, et escrivit dans des tablettes tous nos discours. Et quoy, interrompit Diane, sont-ce les vers que j'ay ouy chanter à une des Nymphes de ma mère, sur le départ d'un Berger ? Ce les sont, respondit Astrée, et parce que je n'ay jamais voulu faire semblant qu'il y eût quelque chose qui me touchât, je ne les ay osé demander. Ne vous en mettez point en peine, répliqua Diane ; car demain je vous en donneray une copie. Et après qu'Astrée l'en eut remerciée, elle continua.

...Cependant Céladon estoit chez Forelle, où l'on luy faisoit toute la bonne chère qu'il se pouvoit, et mesme Malthée avoit eu commandement de son père de luy faire toutes les honnestes caresses qu'elle pourroit ; mais Céladon avoit tant de déplaisir de nostre séparation, que toutes leurs honnestetés luy tenoient lieu de supplice, et vivoit ainsi avec tant de tristesse, que Forelle ne pouvant souffrir le mespris qu'il faisoit de sa fille, en advertit Alcippe, afin qu'il ne s'attendît plus à cette alliance, qui <sup>1</sup> ayant su la résolution de son fils, ému, comme je croy, de pitié, fit dessein d'user encore une fois de quelque artifice, et après cela ne le tourmenter point davantage. Or pendant le séjour que Céladon fit près de Malthée, mon oncle Phocion

1. Qui, désigne Alcippe.



fit en sorte que Corèbe, très riche et honneste Berger, me vint rechercher, et parce qu'il avoit toutes les bonnes parties qu'on eût su désirer, plusieurs en parloient déjà, comme si le mariage eût esté résolu. De quoy Alcippe se voulant servir, fit la ruse que vous diray. Il y a un Berger nommé Squilindre demeurant sur les lisières de Forez, en un hameau appelé Argental, homme fin et sans foy, et qui, entre ses autres industries, sait si bien contrefaire toutes sortes de lettres, que celuy mesme de qui il les veut imiter, est bien empesché de reconnaître la fausseté; ce fut à cet homme à qui Alcippe montra celle qu'il avoit trouvée de moy au pied de l'arbre, ainsi que je vous ay dit, et luy en fit escrire une autre à Céladon en mon nom, qui estoit telle :

#### LETTRE CONTREFAITE D'ASTRÉE A CÉLADON

Céladon, puisque je suis contrainte par le commandement de mon père, vous ne trouverez point estrange que je vous prie de finir cet Amour qu'autrefois je vous ay conjuré de rendre éternel ; Alcé m'a donnée à Corèbe, et quoyque le parti me soit avantageux, si est-ce que je ne laisse pas de ressentir beaucoup la séparation de nostre amitié. Toutefois, puisque c'est folie de contrarier à ce qui ne peut arriver autrement, je vous conseille de vous armer de résolution, et d'oublier tellement tout ce qui s'est passé entre nous, que Céladon n'ait plus de mémoire d'Astrée, comme Astrée est contrainte d'ores en là, de perdre pour son devoir tous les souvenirs de Céladon.

Cette lettre fut portée assez finement à Céladon par un jeune Berger inconnu. Dieux ! quel devint-il d'abord, et quel fut le déplaisir qui luy serra le cœur ! Donc, dit-il, Astrée, il est bien vray qu'il n'y a rien de durable au monde, puisque cette ferme résolution que vous m'avez si souvent jurée, s'est changée si

promptement ! Donc vous voulez que je sois témoin, que quelque perfection qu'une femme puisse avoir, elle ne peut se despouiller de son inconstance naturelle ? Donc le Ciel a consenty, que pour un plus grand supplice, la vie me restast après la perte de vostre amitié, afin que seulement je vécusse pour ressentir davantage mon désastre ? Et là tombant évanouy, il ne revint point plutôt en soy-mesme, que les plaintes en sa bouche ; et ce qui luy persuadoit plus aisément ce change, c'estoit que la lettre ne faisoit qu'approuver le bruit commun du mariage de Corèbe et de moy. Il demeura tout le jour sur un lit, sans vouloir parler à personne, et la nuict estant venue, il se desroba de ses compagnons, et se mit dans les bois les plus épais, et les plus reculés, fuyant la rencontre des hommes, comme une beste sauvage, résolu de mourir loin de la compagnie des hommes, puisqu'ils estoient la cause de son ennuy.

En cette résolution il courut toutes les montagnes de Forez, du costé de Cervières, où enfin il choisit un lieu qui luy sembla le moins fréquenté, avec dessein d'y parachever le reste de ses tristes jours. Le lieu s'appeloit Lapan, d'où sourdoit l'une des sources du désastreux Lignon ; car l'autre vient des montagnes de Chamazel.

Or sur les bords de cette fontaine, il bastit une petite cabane, où il vécut retiré plus de six mois, durant lesquels, sa plus ordinaire nourriture estoient les pleurs et les plaintes.

*[Cependant Alcippe s'inquiète de la disparition de Céladon, et ordonne à Lycidas de le chercher, décidé à ne plus contrarier son amour « puisqu'aussi bien voyoit-il que sa peine luy estoit inutile ». Voici com-*

*ment Lycidas découvre la retraite du fugitif ; un jour, sur les bords du Lignon, il voit, nageant sur l'eau « de petites balottes » en cire ; il en arrête une, la brise, et y trouve la lettre suivante] :*

Va-t-en papier plus heureux que celui qui t'envoie, revoir les bords tant aimés où ma Bergère demeure ; et si accompagné des pleurs dont je vay grossissant cette rivière, il t'avient de baiser le sablon où ses pas sont imprimés, arrêtes-y ton cours et demeure bien fortuné où mon malheur m'empesche d'estre ; que si tu parviens en ses mains, qui m'ont ravy le cœur, et qu'elle te demande ce que je fais, dy luy, ô fidelle papier, que jour et nuict je me change en pleurs pour laver son infidélité ; et si touchée du repentir, elle te mouille de quelques larmes, dy luy que pour détendre l'arc elle ne guérit pas la playe qu'elle a faite à sa foy et à mon amitié, et que mes ennuis seront tesmoins et devant les hommes, et devant les Dieux, que comme elle est la plus belle et la plus infidelle du monde, que je suis aussi le plus fidelle et le plus affectionné qui vive, avec assurance toutefois de n'avoir jamais contentement que par la mort.

Nous n'eumes pas si tost jeté les yeux sur cette es-criture, que nous la reconnumes tous trois pour estre de Céladon... ; nous jugeâmes bien... qu'il devoit estre auprès de la source de Lignon, qui <sup>1</sup> fut cause que Lycidas le lendemain partit de bonne heure pour le chercher, et usa de telle diligence que trois jours après il le trouva en sa solitude, si changé de ce qu'il sou-loit estre, qu'il n'estoit pas presque reconnaissable ; mais quand il luy dit qu'il falloit s'en revenir vers moy, et que je le luy commandois ainsi, il ne pouvoit à peine se persuader que son frère ne le voulust trom-per. Enfin la lettre qu'il luy porta de moy, luy donna tant de contentement, que dans fort peu de jours il reprit son bon visage et nous revint trouver.

1. Compr. : ce qui fut cause...

[Alcippe et Amarillis étant morts sur ces entrefaites, les deux amants espèrent qu'enfin la fortune va leur sourire ; mais ils vont être de nouveau, et plus gravement que jamais, désunis, par les perfidies de Sémire, « berger à la vérité plein de plusieurs bonnes qualitez, s'il n'eust esté le plus perfide et le plus cauteleux homme qui fut jamais ». Sémire aime Astrée ; il est sur le point de se déclarer à elle, quand il découvre qu'Astrée et Céladon s'aiment.]

Parce que les lettres qu'Alcippe avoit trouvées au pied de l'arbre nous avoient coûté si cher, nous ne voulusmes plus y fier celles que nous nous escrivions, mais inventasmes un autre artifice qui nous sembla plus assuré. Céladon avoit apiécé au droit du cordon de son chapeau, par le dedans, un peu de feutre si proprement, qu'à peine se voyoit-il, et cela se serroit avec une gance à un bouton, par dehors, où il feignoit de retrousser l'aile du chapeau ; il mettoit là dedans sa lettre, et puis faisant semblant de se jouer, ou il me jettoit son chapeau, ou je le luy jettois, ou il le laissoit tomber, ou feignoit pour mieux courre, ou sauter, de le mettre en terre, et ainsi j'y prenois ou mettois la lettre. Je ne sais comme par malheur, un jour que j'en avois une entre les mains pour l'y mettre, en courant après quelque loup, qui estoit venu passer auprès de nos troupeaux, je la laissay tomber si malheureusement pour moy que Sémire qui venoit après la releva... Depuis qu'il eut trouvé cette lettre, il fit dessein de ne me parler plus d'Amour, qu'il ne m'eust mise mal avec Céladon, et commença de cette sorte. En premier lieu il me supplia de luy pardonner s'il avoit esté si téméraire que d'avoir osé hausser les yeux à moy, que ma beauté l'y avoit contraint, mais qu'il reconnois-

soit bien son peu de mérite, et qu'à cette occasion il me protestoît qu'il ne s'y mesprendroit jamais plus, et que seulement il me supplioit d'oublier son outrecuidance. Et puis il se rendit tellement amy et familier de Céladon, qu'il sembloit qu'il ne pût rien aymer davantage ; et pour m'abuser mieux il ne me rencontroit jamais sans trouver quelque occasion de parler à l'avantage de mon Berger, couvrant si finement son intention, que personne n'eût pensé qu'il l'eût fait à dessein. Ces louanges de la personne que j'aymois, comme je vous ay dit, me déçurent si bien, que je prenois un plaisir extrême à l'entretenir ; et ainsi deux ou trois lunes s'écoulèrent fort heureusement pour Céladon et pour moy ; mais ce fut, comme je croy, pour me faire ressentir davantage ce que depuis je n'ay cessé ny ne cesseray de pleurer. A ce mot, au lieu de ses paroles, ses larmes représentèrent ses des-plaisirs à ses compagnes, avec telle abondance que ny l'une ny l'autre n'osèrent ouvrir la bouche, craignant d'augmenter davantage ses pleurs ; car plus par raison on veut seicher les larmes, et plus on va augmentant sa source (*sic*). Enfin elle reprit ainsi : Hélas ! sage Diane, comment me puis-je souvenir de cet accident sans mourir ? Desja Sémire estoit si familier et avec Céladon et avec moy, que le plus souvent nous étions ensemble. Et lorsqu'il crut d'avoir acquis assez de croyance en mon endroit pour me persuader ce qu'il vouloit entreprendre, un jour qu'il me trouva seule, après que nous eumes longuement parlé des diverses trahisons que les Bergers faisoient aux Bergères qu'ils feignoient d'aimer : Mais je m'estonne, dit-il, qu'il y ait si peu de Bergères qui prennent garde à ces tromperies, quoyque d'ailleurs elles soient fort avisées. C'est, luy respondis-je, que l'Amour leur clost les

yeux. Sans mentir, me répliqua-t-il, je le croy ainsi ; car autrement il ne seroit pas possible que vous ne reconnussiez celle que l'on vous veut faire. Et lors se taisant, il montrait de se préparer à m'en dire davantage ; mais comme s'il se fust repenty de m'en avoir tant dit, il se reprit ainsi : Sémire, Sémire, que penses-tu faire ? Ne voy-tu pas qu'elle se plait en cette tromperie ? pourquoy la veux-tu mettre en peine ? Et lors s'adressant à moy il continua : Je voy bien, belle Astrée, que mes discours vous ont rapporté du déplaisir ; mais pardonnez-le moy, qui n'y ay esté poussé que par l'affection que j'ay à vostre service. Sémire, luy dis-je, je vous suis obligée de cette bonne volonté, mais je le serois encore davantage, si vous paracheviez ce que vous avez commencé. Ah, Bergère, me répondit-il, si ne vous en ay-je que trop dit ; mais peut-estre le reconnaîtrez-vous mieux avec le temps, et lors vous jugerez que véritablement Sémire est vostre serviteur. Ah ! le malicieux, combien fut-il véritable en ses mauvaises promesses ! Car depuis je n'en ay que trop reconnu pour me laisser le seul désir de vivre. Si est-ce que pour lors il ne voulut m'en dire davantage, afin de m'en donner plus de volonté ; et quand il eut opinion que j'en avois assez, un jour que selon ma coustume je le pressois de me faire savoir la fin de mon contentement, et que je l'eus conjuré par le pouvoir que j'avois eu autrefois sur luy, de me dire entièrement ce qu'il avoit commencé, il me répondit : Belle Bergère, vous me conjurez tellement que je croirois faire une trop grande faute de vous disobeyr ; si voudrois-je ne vous en avoir jamais commencé le propos, pour le déplaisir que je prevoiy que la fin vous rapportera ; et après que je l'eus assuré du contraire, il me sut si bien persuader que Céladon



aimoit Aminthé, que la jalousie, coustumièrè compagne des âmes qui aiment bien, commença de me faire juger que cela pouvoit estre vray, et ce fut bien un malheur extrême, qu'alors je ne me ressouvins point du commandement que je luy avois fait, de feindre d'aimer les autres Bergères. Toutefois, voulant faire la fine, pour dissimuler mon desplaisir, je respondis à Sémire, que je n'avois jamais ny cru ny voulu que Céladon me particularisast plus que les autres ; que s'il sembloit que nous eussions quelque familiarité, ce n'estoit que pour la longue connaissance que nous avions eue ensemble ; mais quant à ses recherches, elles m'estoient indifférentes. Or, me respondit lors ce cauteleux, je loue Dieu que vostre humeur soit telle ; mais puisqu'il est ainsi il ne peut estre que vous ne preniez plaisir d'ouyr les passionnés discours qu'il tient à son Aminthe. Il faut que j'avoue, sage Diane, que quand j'ouys nommer Aminthe sienne, j'en changeay de couleur, et parce qu'il m'offroit de me faire ouyr leurs paroles, il me sembla que je ne devois fuir de reconnaître la perfidie de Céladon, hélas plus fidelle que moy bien avisée ! Et ainsi j'acceptay cet offre.

*[Déjà troublée par les habiles insinuations de Sémire, préparée à interpréter en mal ce qu'elle voit et entend, Astrée ne doute plus de la trahison de Céladon. Dès le lendemain, elle le bannit de sa présence, et il se précipite dans le Lignon. Revenue à la raison, Astrée est désespérée.]*

Aussi, je ne sais qui m'avoit tant aveuglée ; car si j'eusse eu encore quelque reste de jugement parmy cette nouvelle jalousie, pour le moins je me fusse enquis de Céladon quel estoit son dessein ; et quoy :



qu'il eust voulu dissimuler, j'eusse assez aisément reconnu sa feinte ; mais sans autre considération, le lendemain qu'il me vint trouver auprès de mon troupeau, je luy parlay avec tant de mespris, que désespéré il se précipita dans ce gouffre, où se noyant il noya d'un coup tous mes contentemens. A ce mot, elle devint pasle comme la mort, et n'eust esté que Phylis la réveilla, la tirant par le bras, elle estoit en danger d'esvanouyr.

(I, 187 sq.)

## DIPLOMATIE AMOUREUSE

[Le berger Filandre, fort épris de Diane à qui il n'ose pourtant pas déclarer son amour, s'est déguisé en fille pour vivre près de sa maîtresse plus librement. La sage Daphnis lui donne des conseils.]

L'Amour envers les femmes est un de ces outrages dont la parole offense plus que le coup, c'est un outrage que nul n'a honte de faire, pourvu que le nom luy en soit caché. De sorte que j'estime ceux-là bien avisés, qui se sont fait aimer à leurs Bergères avant que de leur parler d'amour ; d'autant qu'Amour est un animal qui n'a rien de rude que le nom, estant d'ailleurs tant agréable, qu'il n'y a personne à qui il déplaît. Et par ainsi, pour estre reçu de Diane, il faut que ce soit sans le luy nommer, ny mesme sans qu'elle le voye, et user d'une telle prudence, qu'elle vous aime aussitôt qu'elle pourra savoir que vous l'aimez d'Amour ; car y estant embarquée, elle ne pourra par après se retirer au port, encore qu'elle voye quelque apparence de tourmente autour d'elle. Il me semble que jusques icy vous vous y estes conduit avec une assez grande prudence ; mais il faut continuer. La feinte que vous avez faite d'estre amoureuse d'elle, encore que fille, est très à propos, estant très certain

que toute l'Amour qui est soufferte, enfin en produit une réciproque. Mais il faut passer plus outre.

Nous faisons aisément plusieurs choses qui nous sembleroient fort difficiles si la coustume ne nous les rendoit aisées. C'est pourquoy ceux qui n'ont pas accoustumé une viande, la trouvent au commencement d'un goust fascheux, qui peu à peu se rend agréable par l'usage. Il faut que de là vous apreniez à rendre à Diane les discours amoureux plus aisés, et que par la coustume, ce qu'elle a si peu accoustumé luy soit ordinaire, et pour mieux y parvenir, il faut trouver quelque invention pour luy rendre agréable vostre recherche, et que vous luy puissiez parler, encore que fille, aux mesmes termes que les Bergers.

Car tout ainsi que l'oreille qui a accoustumé d'ouyr la musique, est capable d'y plier mesme la voix et la hausser et baisser aux tons qui sont harmonieux, encor que d'ailleurs on ne sache rien en cet art, de mesmes, la Bergère qui oyt souvent les discours d'un amant, y plie les puissances de son âme, et encore qu'elle ne sache point aimer, ne laisse à se porter insensiblement aux ressentimens de l'amour, je veux dire qu'elle aime la compagnie de cette personne, en ressent l'esloignement, a pitié de son mal, et bref aime en effet sans y penser.

(I, 374-376.)

## MORT DE FILANDRE

[Le Berger Filandre, qui aime Diane et est aimé d'elle, a été grièvement blessé en défendant sa maîtresse contre un Maure, qu'il a tué. C'est Diane qui raconte le drame.]

Luy ayant mis la teste en mon giron, il ouvrit les yeux et reprit la parole <sup>1</sup>. Et me voyant toute couverte de larmes, il s'efforça de me dire : Si jamais j'ay espéré une fin plus favorable que celle-cy, je prie le ciel, belle Bergère, qu'il n'ait point de pitié de moy. Je voyois bien que mon peu de mérite ne me pourroit jamais faire atteindre au bonheur désiré, et je craignois qu'enfin le désespoir ne me contraignît à quelque furieuse résolution contre moy-mesme. Les Dieux qui savent mieux ce qu'il nous faut que nous ne le savons désirer, ont bien connu que n'ayant vécu depuis si longtemps que pour vous, il falloit aussi que je mourusse pour vous. Et jugez quel est mon contentement, puisque je meurs non seulement pour vous, mais encore pour vous conserver la chose du monde que vous avez la plus chère, qui est vostre pudicité. Or, ma maistresse, puisqu'il ne me reste plus rien pour mon contentement qu'un seul poinct, par l'affection

1. Compr. : il recouvra l'usage de la parole, comme on dit reprendre connaissance.



En haut, Diane renverse le Maure, qui veut lui faire violence, et s'enfuit.

Tibandre tue le Maure, mais est lui-même mortellement blessé.

A droite, il meurt entre les bras de Diane.



que vous avez reconnue en Filandre, je vous supplie de me le vouloir accorder, afin que cette âme heureuse entièrement, puisse vous aller attendre aux champs Elisiens, avec cette satisfaction de vous. Il me dit ces paroles à mots interrompus, et avec beaucoup de peine ; et moy qui le voyois en cet estat, pour luy donner tout le contentement qu'il pouvoit désirer, luy respondis : Amy, les Dieux n'ont point fait naistre en nous une si belle et honneste affection, pour l'esteindre si promptement, et pour ne nous en laisser que le regret ; j'espère qu'ils vous donneront encore tant de vie, que je pourray vous faire connaître que je ne vous cède point en amitié, non plus que vous ne le faites à personne en mérite. Et pour preuve de ce que je vous dy, demandez seulement tout ce que vous voudrez de moy, car il n'y a rien que je vous puisse ny veuille refuser. A ces derniers mots il me prit la main, et se l'approchant de sa bouche : Je baise, dit-il, cette main, pour remerciement de la grâce que vous me faites ; et lors dressant les yeux au Ciel : O Dieux, dit-il, je ne vous requiers qu'autant de vie qu'il m'en faut pour l'accomplissement de la promesse que Diane me vient de faire. Et puis adressant sa parole à moy, avec tant de peine, qu'à peine pouvoit-il proférer les mots, il me dit ainsi : Or ma belle Maistresse, escoutez donc ce que je veux de vous, puisque je ne ressens l'aigreur de la mort, que pour vous ; je vous conjure par mon affection et par vostre promesse, que j'emporte ce contentement hors de ce monde, que je puisse dire que je suis vostre mary, et croyez, si je le reçois, que mon âme ira très contente en quelque lieu qu'il luy faille aller, ayant un si grand tesmoignage de vostre bonne volonté. Je vous jure, belles Bergères, que ces paroles me touchèrent si vivement, que je ne sais



comme j'eus assez de force à me soustenir, et croy, quant à moy, que ce fut la seule volonté que j'avois de luy complaire, qui m'en donna le courage. Cela fut cause qu'il n'eut pas plustost finy sa demande, que luy retendant la main, je luy dis : Filandre, je vous accorde ce dont vous me requérez, et vous jure devant tous les Dieux, et particulièrement devant les divinitez qui sont en ces lieux, que Diane se donne à vous, et qu'elle vous reçoit et de cœur et d'âme pour son mary ; et en disant ces mots je le baisay. Et moy, dit-il, je me donne à vous pour jamais très heureux et content, d'emporter ce glorieux nom de mary de Diane. Hélas, ce mot de Diane fut le dernier qu'il proféra ; car m'ayant les bras au col, et me tirant à luy pour me baiser, il expira, laissant ainsi son esprit sur mes lèvres. Quelle je devins, le voyant mort, jugez-le, belles Bergères, puisque véritablement je l'aimois. Je tombay abouchée sur luy, sans poulx, et sans sentiment, et de telle sorte évanouie, que je fus emportée chez moy sans que je revinsse. O Dieu ! que j'ay resenty vivement cette perte, et reconnu plus que véritable ce que tant de fois il m'avoit prédit, que je l'aimerois davantage après sa mort que durant sa vie. Car j'ay depuis conservé si vive sa mémoire en mon âme, qu'il me semble qu'à toute heure je l'ay devant mes yeux, et que sans cesse il me dit que pour n'estre ingrate, il faut que je l'aime. Aussi fais-je, ô belle âme, et avec la plus entière affection qu'il se peut ; et si où tu es, on a quelque connaissance de ce qui se fait çà-bas, reçois, ô cher amy, cette volonté et ces larmes que je t'offre pour tesmoignage que Diane aimera jusques au cercueil son cher Filandre.

## LA PREMIÈRE LEÇON DE SYLVANDRE SUR L'AMOUR

[Le berger Tircis a aimé passionnément la bergère Cléon ; elle est morte, et il demeure obstinément fidèle à cet amour ; Laonice, qui aime Tircis, le poursuit de ses assiduités ; elle prétend qu'il doit renoncer à cette affection impossible, et reporter sur elle la tendresse qu'il a pour Cléon. Sur la foi d'un oracle, ils sont venus en Forez où Silvandre doit trancher leur différend, et donner raison à Tircis ou à Laonice. Le sort a chargé Hylas de parler pour Laonice, et Phylis de plaider la cause de Tircis. Nous ne donnerons pas ces deux harangues, parce que ces deux personnages, véritables avocats désignés d'office, n'ont pas la liberté de parler à leur guise. Au contraire, Silvandre juge en toute indépendance d'esprit.]

Après avoir quelque temps considéré en soy-mesme les raisons des uns et des autres, il prononça une telle sentence :

Des causes débattues devant nous, le poinct principal est de savoir si Amour peut mourir par la mort de la chose aimée ; sur quoy nous disons qu'une Amour périssable n'est pas vray Amour ; car il doit suivre le sujet qui luy a donné naissance. C'est pourquoy ceux qui ont aimé le corps seulement doivent enclorre toutes les Amours du corps dans le mesme tombeau où il s'enserre ; mais ceux qui outre cela ont aimé l'esprit, doivent avec leur Amour voler après cet esprit aimé

jusques au plus haut Ciel, sans que les distances les puissent séparer. Doncques toutes ces choses bien considérées, nous ordonnons que Tyrcis aime toujours sa Cléon, et que des deux Amours qui peuvent estre en nous, l'une suive le corps de Cléon au tombeau, et l'autre l'esprit dans les Cieux. Et par ainsi, il soit d'orden-là deffendu aux recherches de Laonice de tourmenter davantage le repos de Cléon ; car telle est la volonté du Dieu qui parle en moy.

(I, 462-463.)

## LA PREMIÈRE DISCUSSION ENTRE HYLAS ET SYLVANDRE

.... Hylas alors répondit : Vous croyez peut-estre, glorieux Berger <sup>1</sup>, d'avoir quelque avantage sur moy ? Ma Maistresse <sup>2</sup>, ne le croyez pas, car il n'en est rien ; et de fait quel homme peut-il estre, puisqu'il n'a jamais eu la hardiesse d'aimer ny de servir qu'une seule bergère, et encore si froidement que vous diriez qu'il se moque ? Là où j'en ay aimé autant que j'en ay vues de belles, et de toutes j'ay esté bien reçu tant qu'il m'a plu. Quel service pouvez-vous espérer de luy, y estant si nouveau qu'il ne sait par où commencer ? Mais moy qui en ay servy de toutes sortes, de tout âge, de toute condition, et de toutes humeurs, je sais de quelle façon il le faut, et ce qui doit ou ne doit pas vous plaire ; et pour preuve de mon dire, permettez-moy de l'interroger si vous voulez connaître son ignorance. Et lors se tournant vers luy, il continua : Qu'est-ce, Sylvandre, qui peut obliger davantage une belle Bergère à nous aimer ? C'est, dit Sylvandre, n'aimer qu'elle seule. Et qu'est-ce, continua Hylas, qui luy peut plaire davantage ? C'est, répondit Syl-

1. Sylvandre.

2. Phylis.

vandre, l'aimer extrêmement. Or voyez, reprit alors l'inconstant, quel ignorant amoureux est celui-cy ? Tant s'en faut que ce qu'il dit soit vray, qu'il <sup>1</sup> engendre le mespris et la haine : car n'aimer qu'elle seule luy donne occasion de croire que c'est faute de courage, si l'on ne l'ose entreprendre, et pensant estre aimée à faute de quelqu'autre, elle mesprise un tel Amant ; au lieu que si vous aimez partout, pour peu que la chose le mérite, elle ne croit pas quand vous venez à elle, que ce soit pour ne savoir où aller ailleurs, et cela l'oblige à vous aimer, mesme si vous la particularisez et luy faites paraître de vous fier davantage en elle, et que pour mieux le luy persuader, vous luy racontiez tout ce que vous savez des autres, et une fois la semaine vous luy rapportiez tout ce que vous leur avez dit, et qu'elles vous aurent respondu, agençant encor le conte, comme l'occasion le requerra, afin de le rendre plus agréable, et de la convier à chérir vostre compagnie.

C'est ainsi, novice amoureux, c'est ainsi que vous l'obligerez à quelque Amour ; mais pour luy plaire, il faut au rebours, fuir comme poison l'extrémité de l'Amour, puis qu'il n'y a rien entre deux Amants de plus ennuyeux que cette si grande et extrême affection ; car vous qui aimez de cette sorte, pour vous plaire <sup>2</sup>, tâchez de luy estre tousjours après <sup>3</sup>, de parler tousjours à elle ; elle ne sauroit tousser que vous ne luy demandiez ce qu'elle veut ; elle ne peut tourner le pied que vous n'en fassiez de mesme. Bref, elle est presque contrainte de vous porter, tant vous la pressez

1. Au neutre, c'est-à-dire cela.

2. Ces mots s'opposent à : pour luy plaire. Un tel amant, dit Hylas, ne cherche que son plaisir personnel.

3. 1612 : *auprès*.

et importunez ; mais le pis est que si elle se trouve quelquefois mal, et qu'elle ne vous rie, qu'elle ne parle à vous, et ne vous reçoive comme de coustume, vous voilà aux plaintes et aux pleurs ; mais je dis plaintes dont vous luy remplissez tellement les oreilles, que pour se racheter de ces importunitéz, elle est forcée de se contraindre, et quelquefois qu'elle voudra estre seule, et se resserrer pour quelque temps en ses pensées, elle sera contrainte de vous voir, vous entretenir, et vous faire mille contes pour vous contenter. Vous semble-t-il que cela soit un bon moyen pour se faire aimer ? Tant s'en faut, en Amour comme en toute autre chose, la médiocrité est seulement louable<sup>1</sup> ; si bien qu'il faut aimer médiocrement pour éviter toutes ces fascheuses importunitéz ; mais encor n'est-ce pas assez, car pour plaire, il ne suffit pas que l'on ne déplaise point, il faut avoir encor quelques attraits qui soient aimables, et cela c'est estre joyeux, plaisant, avoir tousjours à faire quelque bon conte, et surtout n'estre jamais muet devant elle. C'est ainsi, Sylvandre, qu'il faut obliger une Bergère à nous aimer, et que nous pouvons acquérir ses honnes grâces. Or voyez, ma Maistresse, si je n'y suis maistre passé, et quel estat vous devez faire de mon affection. Elle vouloit respondre, mais Sylvandre l'interrompit, la suppliant de luy permettre de parler, et lors il interrogea Hylas de cette sorte : Qu'est-ce, Berger, que vous désirez le plus quand vous aimez ? D'estre aimé, respondit Hylas. Mais, répliqua Sylvandre, quand vous estes aimé, que souhaitez-vous de cette amitié ? Que la personne que j'aime, dit Hylas, fasse plus d'estat de moy que de tout autre, qu'elle se fie à moy, et qu'elle tasche de me

1 .C'est-à-dire : seule la médiocrité est louable.

plaire. Est-il possible, reprit alors Sylvandre, que pour conserver la vie, vous usiez du poison ? Comment voulez-vous qu'elle se fie en vous si vous ne luy estes pas fidelle ? Mais, dit le Berger, elle ne le saura pas. Et ne voyez-vous, respondit Sylvandre, que vous voulez faire avec trahison, ce que je dis qu'il faut faire avec sincérité ? Si elle ne sait pas que vous en aimez d'autre, elle vous croira fidelle, et ainsi cette feinte vous profitera ; mais jugez si la feinte peut ce que fera le vray. Vous parlez de mespris et de dépit ; et y a-t-il rien qui apporte plus l'un et l'autre en un esprit généreux, que de penser : Celuy que je vois icy à genoux devant moy, s'est lassé d'y estre devant une vingtaine, qui ne me valent pas ; cette bouche dont il baise ma main, est flestrie des baisers qu'elle donne à la première main qu'elle rencontre, et ces yeux dont il me semble qu'il idolâtre mon visage, estincellent encores de l'Amour de toutes celles qui ont le nom de femme ; et qu'ay-je affaire d'une chose si commune ? Et pourquoy en ferois-je estat, puis qu'il ne fait rien davantage pour moy, que pour la première qui le daigne regarder ? Quand il parle à moy, il pense que ce soit à telle, ou à telle personne, et ces paroles dont il use, il les vient d'apprendre à l'escole d'une telle, ou bien il vient les estudier icy pour les aller dire là. Dieu sait quel mespris, et quel dépit luy peut faire concevoir cette pensée. Et de mesme pour le second poinct : que pour se faire aimer, il ne faut guère aimer, et estre joyeux et galland ; car estre <sup>1</sup> joyeux et rieur est fort bon pour un plaisant, et pour une personne de telle estoffe ; mais pour un Amant, c'est-à-dire pour un autre nous-mesme <sup>2</sup>, ô Hylas, qu'il faut bien d'autres

1. 1612 : *l'estre*.

2. Pass. obscur ; pour semble signifier, comme à la ligne au-des-



conditions ! Vous dites qu'en toutes choses la médiocrité seule est bonne ; il y en a, Berger, qui n'ont point d'extrémité, de milieu, ny de deffaut, comme la fidélité ; car celui qui n'est qu'un peu fidelle ne l'est point du tout, et qui l'est, l'est en extrémité, c'est-à-dire qu'il n'y peut point avoir de fidélité plus grande l'une que l'autre ; de mesme est-il de la vaillance, et de mesme aussi de l'Amour, car celui qui peut la mesurer, ou qui en peut imaginer quelqu'autre plus grande que la sienne, il n'aime pas ; par ainsi vous voyez, Hylas, comme en commandant que l'on n'aime que médiocrement, vous ordonnez une chose impossible ; et quand vous aimez ainsi, vous faites comme ces fols mélancoliques, qui croient estre savants en toutes sciences, et toutefois ne savent rien, puisque vous avez opinion d'aimer, et en effect vous n'aimez pas. Mais soit ainsi que l'on puisse aimer un peu ; et ne savez-vous que l'amitié n'a point d'autre moisson que l'amitié, et que tout ce qu'elle sème, c'est seulement pour en recueillir ce fruit ? Et comment voulez-vous que celle que vous aimerez un peu vous veuille aimer beaucoup ? puisque tant s'en faut<sup>1</sup> qu'elle y gagnât, qu'elle perdrait une partie de ce qu'elle semeroit en terre tant ingrate. Elle ne sauroit pas, dit Hylas, que je l'aimasse ainsi.

Voicy, dit Sylvandre, la mesme trahison que je vous ay desja reprochée. Et croyez-vous puisque vous dites que les effets d'une extrême Amour sont les importunités que vous avez racontées, que si vous ne les luy rendiez pas, elle ne connût bien la faiblesse de vostre affection ? O Hylas, que vous savez peu en Amour !

SUS : à l'égard de ; Amant est un terme général qui comprend l'homme et la femme.

1. 1616 : tant s'en falut...

Ces effets qu'une extrémité d'Amour produit, et que vous nommez importunez, sont bien tels peut-estre envers ceux, qui comme vous, ne savent aimer, et qui n'ont jamais approché de ce Dieu, qu'à perte de vue ; mais ceux qui sont vraiment touchés, ceux qui à bon escient aiment, et qui savent quels sont les devoirs, et quels les sacrifices qui se font aux autels d'Amour, tant s'en faut qu'à semblables effets ils donnent le nom d'importunez, qu'ils les appellent félicitez et parfaits contentements. Savez-vous bien que c'est qu'aimer ? c'est mourir en soy pour revivre en autrui, c'est ne se point aimer que d'autant que l'on est agréable à la chose aimée, et bref c'est une volonté de se transformer, s'il se peut, entièrement en elle. Et pouvez-vous imaginer qu'une personne qui aime de cette sorte, puisse estre quelquefois importunée de la présence de ce qu'elle aime, et que la connaissance qu'elle reçoit d'estre vraiment aimée, ne luy soit pas une chose si agréable, que toutes les autres au prix de celle-là ne peuvent seulement estre goustées ? Et puis si vous avez quelquefois esprouvé que c'est qu'aimer comme je dis, vous ne penseriez pas que celui qui a aimé de telle sorte, puisse rien faire qui déplaie, quand ce ne seroit que pour cela seulement, que tout ce qui est marqué de ce beau caractère de l'Amour, ne peut estre désagréable, encore avoueriez-vous qu'il est tellement désireux de plaire, que s'il y fait quelque faute, telle erreur mesme plaist, voyant à quelle intention elle est faite, ou que le désir d'estre aimable donne tant de force à un vray Amant, que s'il ne se rend [tel] <sup>1</sup> à tout le monde, il n'y manque guère envers celle qu'il aime. De là vient que plusieurs qui

1. Nous rétablissons ce mot nécessaire au sens, omis par l'éd. de 1647, donné par les éd. antérieures.

ne sont pas jugés plus aimables en général que d'autres seront plus aimés et estimés d'une personne particulière.

Or voyez, Hylas, si vous n'êtes pas bien ignorant en Amour, puisque jusques icy vous avez cru d'aimer, et toutesfois vous n'avez fait qu'abuser du nom d'Amour, et trahir celles que vous avez pensé d'aimer ? Comment, dit Hylas, que je n'ay point aymé jusques icy ? Et qu'ay-je donc fait avec Carlis, Amaranthe, Laonice, et tant d'autres ? Ne savez-vous pas, dit Sylvandre, qu'en toutes sortes d'arts il y a des personnes qui les font bien, et d'autres mal ? L'Amour est de mesme ; car on peut bien aimer comme moy, et mal aimer comme vous, et ainsi on me pourra nommer maistre, et vous brouillon d'Amour.

A ces derniers mots, il n'y eut celuy qui pust s'empescher de rire.

(I, 499-506.)

## LA JEUNESSE D'HYLAS

### SA PREMIÈRE AVENTURE AMOUREUSE

A cause de la fertilité du lieu <sup>1</sup>, et qu'il est comme détaché du reste de la terre, il y a quantité de Bergers qui s'y sont venus retirer, lesquels à cause de l'abondance des pasturages on appella <sup>2</sup> Pastres, et mes pères y ont tousjours esté tenus en quelque considération parmy les principaux, soit pour avoir esté estimés gens de bien et vertueux, soit pour avoir eu honnestement et selon leur condition, des biens de fortune. Aussi me laissèrent-ils assez accommodé lors qu'ils moururent, qui fut sans doute trop tost pour moy ; car mon père mourut le jour mesme que je nasquis, et ma mère qui m'esleva avec toute sorte de mignardise, en enfant unique, ou plustôt enfant gasté, ne me dura que jusques à ma douzième année. Jugez quel maistre de maison, je devois estre ; entre les autres imperfections de ce jeune âge, je ne pus éviter celle de la présomption, me semblant qu'il n'y avoit pastre en toute Camargue, qui ne me dût respecter. Mais quand je fus un peu plus avancé, et que l'Amour commença de se mesler avec cette présomption, il me sembloit que

1. La Camargue, où Hylas est né. C'est Hylas lui-même qui parle.

2. 1612 : on appelle.

toutes les Bergères estoient amoureuses de moy, et qu'il n'y en avoit une seule qui ne reçût mon amitié avec obligation. Et ce qui me fortifia en cette opinion, fut qu'une belle et sage Bergère, ma voisine, nommée Carlis, me faisoit toutes les honnestes caresses, à quoy le voisinage la pouvoit convier. J'estois si jeune encores, que nulles des incommoditez qu'Amour a de coustume de rapporter aux Amans par ses transports violens, ne me pouvoient atteindre, de sorte que je n'en ressentois que la douceur, et sur ce sujet je me ressouviens que quelquefois j'allois chantant ces vers :

## SONNET

## SUR LA DOUCEUR D'UNE AMITIÉ

Quand ma Bergère parle, ou bien quand elle chante,  
ou que d'un doux clin d'œil elle éblouyt nos yeux <sup>1</sup>,  
Amour parle avec elle, et d'un son gracieux,  
nous ravit par l'oreille, et des yeux nous enchante.

On ne le voit point tel, quand cruel il tourmente  
les cœurs passionnés de désirs furieux,  
mais bien lorsqu'enfantin il s'en court tout joyeux,  
dans le sein de sa mère et mille amours enfante.

Ny jamais se jouant aux vergers de Paphos,  
ny prenant au giron des grâces son repos,  
nul ne l'a vu si beau qu'auprès de ma Bergère.

Mais quand il blesse aussi, le doit-on dire Amour ?  
Il l'est quand il se joue, et qu'il fait son séjour  
dans le sein de Carlis, comme au sein de sa mère.

Encor que l'âge où j'estois ne me permit pas de  
savoir ce que c'estoit que l'Amour, si ne laissois-je de  
me plaire en la compagnie de cette Bergère, et d'user

des recherches dont j'oyois que se servoient ceux qu'on appelloit amoureux ; de sorte que la longue continuation fit croire à plusieurs que j'en savois plus que mon âge ne permettoit ; et cela fut cause que quand je fus parvenu aux dix-huict ou dix-neuf ans, je me trouvay engagé à la servir. Mais d'autant que mon humeur n'estoit pas de me soucier beaucoup de cette vaine gloire, que la pluspart de ceux qui se meslent d'aimer se veulent attribuer, qui est d'estre estimés constans, la bonne chère de Carlis m'obligeoit beaucoup plus que ce devoir imaginé. De là vint qu'un de mes plus grands amis prit occasion de me divertir d'elle. Il s'appeloit Hermante, et sans que j'y eusse pris garde, il estoit tellement devenu amoureux de Carlis, qu'il n'avoit contentement que d'estre auprès d'elle. Moy qui estois jeune, je ne m'apperçus jamais de cette nouvelle affection ; aussi avois-je trop peu de finesse pour le reconnaître, puisque les plus rusés en ce mestier ne l'eussent pû faire que malaisément. Il avoit plus d'âge que moy, et par conséquent plus de prudence, de sorte qu'il savoit si bien dissimuler, que je ne croy pas que personne pour lors s'en doutast ; mais ce qui luy donnoit beaucoup d'incommodité, c'estoit que les parens de cette Bergère désiroient que le mariage d'elle et de moy se fist, à cause qu'ils avoient opinion que ce luy fust avantage. De quoy Hermante estant adverty, mesmes connoissant aux discours de la Bergère que véritablement elle m'aimoit, il crut qu'elle se retireroit de moy si je commençois de me retirer d'elle. Il avoit bien reconnu, comme je vous ay dit, que je changerois aussitost que l'occasion s'en présenteroit. Et après avoir considéré en soy-mesme par où il commenceroit ce dessein, il luy sembla que me donnant opinion de mériter davan-



tage, il me feroit dédaigner pour l'incertain ce qui m'estoit assuré. Il y parvint fort aisément, car outre que je le croyois comme mon amy, ce bien ne me pouvoit estre cher qui m'estoit venu sans peine, et me faisoit croire que j'obtiendrois bien quelque chose de meilleur si je voulois m'y estudier. Luy d'autre part me le savoit si bien persuader que je tenois pour certain n'y avoir Bergère en toute la Camargue, qui ne me reçût plus librement que je ne voudrois la choisir. Assuré sur cette créance, j'oste entièrement Carlis de mon âme, après je fay eslection d'une autre que je jugeay le mériter. Et sans doute je ne me trompay point, car elle avoit assez de beauté pour donner de l'Amour, et de la prudence pour le savoir conduire. Elle s'appelloit Stilliane, estimée entre les plus belles et les plus sages de toute l'Isle, au reste altière, et telle qu'il me falloit pour m'oster de l'erreur où j'estois. Et voyez quelle estoit ma présomption ; parce qu'elle avoit esté servie de plusieurs, et que tous y avoient perdu leur temps, je me mis à la rechercher plus volontiers, afin que chacun connust mieux mon mérite. Carlis, qui véritablement m'aimoit, fut bien estonnée de ce changement, ne sachant quelle occasion j'en pouvois avoir ; mais si falut-il le souffrir, elle eut beau me rappeler, et pour le commencement user de toutes les sortes d'attraits dont elle se put ressouvenir, je n'avois garde de retourner, j'estois en trop haute mer, il n'y avoit pas ordre de reprendre terre si promptement ; mais si elle eut du déplaisir de cette séparation, elle en fut bientôt vengée par celle-là mesme qui estoit cause du mal. Car me figurant qu'aussitost que j'assurerois Stilliane de mon amour, elle se donneroit encore plus librement à moy, à la première fois que je la rencontray à propos en une assemblée qui se faisoit, je luy



dis en dansant avec elle : Belle Bergère, je ne sais quel pouvoir est le vostre, ny de quelle sorte de charmes se servent vos yeux, tant y a que Hylas se trouve tant vostre serviteur, que personne ne le sauroit estre davantage. Elle crut que je me moquois, sachant bien l'Amour que j'avois portée à Carlis, qui luy fit respondre en sousriant : Ces discours, Hylas, sont-ce pas de ceux que vous avez appris en l'escole de la belle Carlis ? Je voulois respondre quand selon l'ordre du bal on nous vint séparer, et ne pus la rapprocher quelque peine que j'y misse. De sorte que je fus contraint d'attendre que l'assemblée se séparast, et la voyant sortir des premières pour se retirer, je m'avançay et la pris sous les bras. Elle au commencement se sousrit, et puis me dit : Est-ce par résolution, Hylas, ou par commandement que ce soir vous m'avez entreprise ? Pourquoy, luy respondis-je, me faites-vous cette demande ? Parce, me dit-elle, que je vois si peu d'apparence de raison en ce que vous faites, que je n'en puis soupçonner que ces deux occasions. C'est, luy dis-je, pour toutes les deux, car je suis résolu de n'aimer jamais que la belle Stilliane, et vostre beauté me commande de n'en servir jamais d'autre. Je croy, me respondit-elle, que vous ne pensez pas parler à moy, ou que vous ne me connoissez point ; et afin que vous ne vous y trompiez plus longuement, sachez que je ne suis pas Carlis, et que je me nomme Stilliane. Il faudroit, luy respondis-je, estre bien aveuglé pour vous prendre au lieu de Carlis, elle est trop imparfaite pour estre prise pour vous, ou vous pour elle. Et je sais trop pour ma liberté que vous estes Stilliane, et seroit bon pour mon repos que j'en susse moins. Nous parvinsmes ainsi à son logement, sans que j'eusse pû reconnaître si elle l'avoit eu agréable ou

non. Le lendemain il ne fut pas plustost jour que j'allay trouver Hermante, pour lui raconter ce qui m'estoit advenu le soir. Je le trouvay encor au lit, et parce qu'il me vit bien agité : Et bien, me dit-il, qu'y a-t-il de nouveau ? La victoire est-elle obtenue avant le combat ? Ah, mon amy, luy respondis-je, j'ay bien trouvé à qui parler, elle me dédaigne, elle se moque de moy, elle me renvoye à chaque mot à Carlis ; bref, croyez qu'elle me traite bien en maistresse. Il ne se put tenir de rire, oyant après tout au long nos discours, car il n'en avoit pas attendu moins ; mais connaissant bien mon humeur assez changeante, il eut peur que je ne revinsse à Carlis, et qu'elle ne me reçût, qui fut cause qu'il me respondit : Avez-vous espéré moins que cela d'elle ? L'estimeriez-vous digne de vostre amitié, si ne sachant encore au vray que vous l'aimez, elle se donnoit à vous ? Comment peut-elle adjouster foy au peu de paroles que vous luy en avez dites, en ayant tant ouy autrefois, où vous juriez le contraire à Carlis ? Elle seroit sans mentir fort aisée à gagner, si elle se monroit vaincue pour si peu de combat. Mais, luy dis-je, avant que je sois aimé d'elle, s'il faut que je luy en die autant que j'ay desja fait à Carlis, quand est-ce à vostre advis, que cela sera ? Vrayement, me répondit Hermante, vous savez bien peu que c'est qu'Amour. Il faut que vous appreniez, Hylas, que quand on dit à une Bergère, je vous aime, voire mesme quand on luy en fait quelque démonstration, elle ne le croit pas si promptement, d'autant que c'est la coustume des Pastres bien nourris, d'avoir de la courtoisie, et il semble que leur sexe pour sa foiblesse oblige les hommes à les servir et honorer. Et au contraire à la moindre apparence de haine que l'on leur rend, elles croient fort aisément d'estre haïes,

parce que les amitez sont naturelles, et les inimitiez au contraire ; et ceux qui vont contre le naturel, il faut que ce soit par un dessein résolu, au lieu que ceux qui le suivent, il semble plustôt que ce soit par coustume. Par là, Hylas, je veux dire que vous ferez bien plus aisément croire à Carlis que vous la haysez, à la moindre mauvaise volonté que vous luy montrerez, que vous ne persuaderez pas à Stilliane que vous l'aimez. Et parce que vous voyez bien qu'elle a sur le cœur cette affection de Carlis, croyez-moy que ce que vous avez à faire de plus pressé, est de luy donner connaissance que vous n'aimez plus cette Carlis, ce que vous devez faire par quelque action connue non seulement à Carlis, mais à Stilliane, et à plusieurs autres. Bref, belle Bergère, il me sut tourner de tant de costez, qu'en fin j'écrivis à la pauvre Carlis une telle lettre :

#### LETTRE DE HYLAS A CARLIS

Je ne vous écris pas à ce coup, Carlis, pour vous dire que je vous ay aimée, car vous ne l'avez que trop cru ; mais bien pour vous assurer que je ne vous aime plus. Je sais assurément que vous serez estonnée de cette déclaration, puisque vous m'avez tousjours plus aimé presque que je n'ay su désirer mais ce qui me retire de vous, il faut par force avouer que c'est vostre malheur, qui ne vous veut continuer plus longtemps le plaisir de nostre amitié, ou bien ma bonne fortune qui ne me veut davantage arrester à si peu de chose. Et afin que vous ne vous plaignez de moy, je vous dis adieu, et vous donne congé de prendre party où bon vous semblera, car en moy vous n'y devez plus avoir d'espérance.

De fortune quand elle reçut cette lettre, elle estoit en fort bonne compagnie, et même Stilliane y estoit, qui désapprouva de sorte cette action, qu'il n'y en eut point en toute la troupe qui me blâmast davantage. Ce

que Carlis reconnoissant : Je vous supplie, leur dit-elle, obligez-moy toutes de luy faire la réponse <sup>1</sup>. Quant à moy, dit Stilliane, j'en seray bien le <sup>2</sup> secrétaire ; et lors prenant du papier et de l'encre, toutes les autres ensemble me rescrivirent ainsi, au nom de Carlis.

### RESPONSE DE CARLIS A HYLAS

Hylas, l'outrecuidance a esté celle qui vous a persuadé d'estre aimé de moy, et la connoissance que j'ay eu de vostre humeur, et ma volonté qui l'a tousjours trouvée fort désagréable, ont esté celles qui m'ont empeschée de vous aimer ; si bien que toute l'amitié que je vous ay portée, a esté seulement en vostre opinion, et de mesme mon malheur et vostre bonne fortune, et en cela il n'y a rien eu de certain, sinon que véritablement quand vous avez cru d'estre aimé de moy, vous avez esté trompé. Je le vous jure, Hylas, par tous les mérites que vous pensez estre et qui ne sont pas en vous, qui sont en beaucoup plus grand nombre que ceux qui me défont pour estre digne de vous. L'avantage que je prétends en tout cecy, c'est d'estre exempte à l'avenir de vos importunités, et pour n'estre point entièrement ingratte du plaisir <sup>3</sup> que vous me faites en cela, je ne sais que vous souhaitter de plus avantageux, et pour moy aussi, sinon que le Ciel vous fasse à jamais continuer cette résolution pour mon contentement, comme il vous donna la volonté de me rechercher pour m'importuner. Cependant vivez content, et si vous l'estes autant que moy, estant délivrée d'un fardeau si fascheux, croyez, Hylas, que ce ne sera peu.

Il ne faut point mentir <sup>4</sup>, la lecture de cette lettre me toucha un peu, car je reconnus bien en ma conscience que j'avois tort de cette Bergère ; mais la nouvelle affection que Stilliane avoit fait naistre en moy, ne me permit pas de m'y arrester davantage ; et enfin,

1. C'est-à-dire : rendez-moi le service, soyez assez obligeantes pour...

2. 1612 : *la secrétaire*.

3. Je rétablis le texte de 1612 ; l'édition de 1647 donne *déplaisir*, qui n'a aucun sens.

4. 1612 : *en mentir*.

comment que ce fust, j'en jettois la faute sur elle. Car, disois-je en moy-mesme, si elle n'est pas si belle, ny si agréable que Stilliane, est-ce moy qui en suis coupable ? Qu'elle s'en plaigne à ceux qui l'ont faite avec moins de perfection. Et pour moy qu'y puis-je contribuer, que de regretter et plaindre avec elle sa pauvreté ? Mais cela ne me doit pas empescher d'adorer et désirer la richesse d'autrui.

Avec semblables raisons, j'essayois de chasser la compassion que Carlis me faisoit ; et ne croyant plus avoir rien à faire que de recevoir Stilliane, qui me sembloit estre desja toute à moy, je priay Hermante de luy porter une lettre de ma part, et ensemble luy faire voir la copie de celle que j'avois escrite à Carlis, afin qu'elle ne fût plus en doute d'elle. Luy qui estoit véritablement mon amy en tout ce qui ne touchoit point à Carlis, n'en fit difficulté, et prenant le temps à propos qu'elle estoit seule en son logis, en luy présentant mes lettres, il luy dit en sousriant : Belle Stilliane, si le feu brusle l'imprudent qui s'en approche trop, si le Soleil esblouit celuy qui l'ose regarder à plain, et si le fer donne la mort à celuy qui le reçoit dans le cœur, vous ne devez vous estonner si le misérable Hylas, s'approchant trop de vous s'est bruslé, si vous osant regarder il s'est esblouy, et si recevant le trait fatal de vos yeux, il en ressent la blessure mortelle dans le cœur. Il vouloit continuer, mais elle toute impatiente l'interrompit : Cessez, Hermante, vous travaillez en vain, ny Hylas n'a point assez de mérite, ny vous assez de persuasion, pour me donner la volonté de changer mon contentement au sien ; ny je ne me veux point tant de mal, ny à Hylas tant de bien, que je consente à mon malheur pour croire à vos paroles. Il me suffit, Hermante, que l'humeur de Hylas m'est connue aux

despens d'autrui, sans que aux miens je l'esprouve. Et ce vous doit estre assez que Carlis ait esté si laschement trompée, sans que vous serviez encore d'instrument pour la ruine de quelqu'autre. Si vous aimez Hylas, j'aime beaucoup plus Stilliane ; et si vous luy voulez donner un conseil d'amy, conseillez-la<sup>1</sup> comme je la conseille, c'est qu'elle n'aime jamais Hylas, dites-luy aussi qu'il n'aime jamais Stilliane. Et s'il ne vous croit, soyez certain qu'à sa confusion il emploiera son temps vainement ; et quant à la lettre que vous me présentez, je ne feray point de difficulté de la prendre, ayant de si bonnes deffenses contre ses armes, que je n'en redoute point les coups. A ce mot, dépliant ma lettre, elle la lut tout haut ; ce n'estoit enfin qu'une assurance de mon affection, par le congé que j'avois donné à Carlis à sa considération, et une très humble supplication de me vouloir aimer. Elle sousrit après l'avoir lue, et s'adressant à Hermante, luy demanda s'il vouloit qu'elle me fist response, et luy ayant respondu qu'il le désiroit passionnément, elle luy dit qu'il eust un peu patience, et qu'elle l'alloit escrire ; elle estoit telle :

## RESPONSE DE STILLIANE A HYLAS

Hylas, voyez combien sont mal fondés vos desseins, vous voulez que pour la considération de Carlis je vous aime, et il n'y a rien qui me convie tant à vous hayr que la mémoire que j'ay de Carlis. Vous dites que vous m'aimez, si quelqu'autre plus véritable que vous me le disoit, je le pourrois peut-estre croire, car je connois bien que je le mérite ; mais moy qui ne mens jamais, je vous assure que je ne vous aime point, et pour ce n'en doutez nullement ; aussi seroit-ce avoir bien peu de jugement d'aimer une humeur si mesprisable. Si vous trouvez ces paroles un peu trop rudes, ressouvenez-vous, Hylas,



que j'y suis contrainte, afin que vous ne vous persuadiez pas d'estre aimé de moy. Carlis m'est tesmoin de la condition de Hylas, et Hylas le sera de la mienne, si pour le moins il veut quelquefois dire vray. Si cette response vous plaist, remerciez-en la prière de Hermante ; si elle vous déplaist, ressouvenez-vous de n'en accuser que vous-mesme.

Hermante n'avoit point vu cette lettre, quand il me la donna, et encor qu'il eust bien opinion qu'il y auroit de la froideur, si ne pensoit-il pas qu'elle dût estre si estrange. Il n'en fut pas toutefois tant estonné que moy ; car je demeuray comme une personne ravie, laissant cheoir la lettre en terre, et après estre revenu à moy, j'enfonce mon chapeau dans la teste, jette les yeux en terre, m'entrelasse les bras sur l'estomac, et à grands pas et sans parler me mets à promener le long de la chambre. Hermante estoit immobile au milieu, sans seulement tourner les yeux sur moy. Nous demeurasmes quelque temps de cette sorte sans parler ; enfin tout à coup, frappant d'une main contre l'autre, et faisant un saut au milieu de la chambre : A son dam, dis-je tout haut, qu'elle cherche qui l'aimera ; à savoir s'il manque en Camargue de Bergères plus belles qu'elle, et qui seront bien aises que Hylas les serve. Et puis m'adressant à luy : O que Stilliane est-sotte, luy dis-je, si elle croit que je la veuille aimer par force, et que j'aurois peu de courage si je me souciois jamais d'elle ; et que pense-t-elle estre plus qu'une autre<sup>1</sup> ? Voire, elle mérite bien qu'on s'en mette en peine. Je m'assure, Hermante, qu'elle a bien fait la résolue, quand vous avez parlé à elle ; ce n'a pas esté pour le moins sans faire les petits yeux, sans se mordre la lèvre, et sans se frotter les mains l'une à l'autre pour les paslir. Que je me mocque de ses affé-

1. 1612 : qu'un autre.



teries et d'elle aussi, si elle croit que je me soucie non plus d'elle, que de la plus étrangère des Gaules. Elle ne me sait reprocher que ma Carlis ; ouy, je l'ay aimée, et en dépit d'elle je la veux aimer encores, et m'assure qu'elle reconnoistra bientost son imprudence ; mais jamais il ne faut qu'elle espère que Hylas la puisse aimer. Je dis quelques autres semblables paroles, ausquelles je vis bien changer de couleur à Hermante, mais pour lors j'en ignorois la cause ; depuis j'ay jugé que c'estoit de peur qu'il avoit que je ne revinsse en la bonne grâce de la Maistresse ; si n'en fit-il autre semblant sinon qu'il se mit à rire, et me dit qu'il y en auroit bien d'estonnées, quand elles verroient ce changement. Mais si je pris promptement cette résolution, aussi promptement la voulus-je exécuter. Et en ce dessein m'en allay trouver Carlis, à qui je demanday mille pardons de la lettre que je luy avois escrite, l'assurant que ce n'avoit jamais esté faute, mais transport d'affection. Elle qui estoit offensée contre moy, comme chacun peut penser, après m'avoir escouté paisiblement, enfin me respondit ainsi : Hylas, si les assurances que tu me fais de ta bonne volonté sont véritables, je suis satisfaite ; si elles sont mensongères, ne croy pas de pouvoir renouer l'amitié qu'à jamais tu as rompue ; car ton humeur est trop dangereuse. Elle vouloit continuer, quand Stilliane, pour luy monstrier la lettre que je luy avois escrite, la venant visiter nous interrompit ; lorsqu'elle me vit près de Carlis : Veillay-je, ou si je songe ? dit-elle toute estonnée ? Est-ce bien là Hylas que je vois, ou si c'est un phantosme ? Carlis, très aise de cette rencontre : C'est bien Hylas, dit-elle, ma compagne, vous ne vous trompez point, et s'il vous plaist de vous approcher, vous oyrez les douces paroles dont il me

crie mercy, et comme il se dédit de tout ce qu'il m'a escrit, se sousmettant à telle punition qu'il me plaira. Son chastiment, respondit Stilliane, ne doit point estre autre que de luy faire continuer l'affection qu'il me porte. A vous, luy dit Carlis, tant s'en faut, il me juroit quand vous estes entrée, qu'il n'aimoit que moy. Et depuis quand ? adjousta Stilliane ; je sais bien pour le moins que j'en ay un bon escrit qu'Hermante depuis une heure m'a donné de sa part, et afin que vous ne doutiez point de ce que je dis, lisez ce papier et vous verrez si je ments. Dieux, que devins-je à ces mots ! Je vous jure, belle Bergère, que je ne pus jamais ouvrir la bouche pour ma deffense. Et ce qui me ruina du tout fut que par malheur plusieurs autres Bergères y arrivèrent en mesme temps, ausquelles elles firent ce conte si désavantageusement pour moy, qu'il ne me fut pas possible de m'y arrester davantage. Mais sans leur dire une seule parole, je vins raconter à Hermante ma mésaventure, qui faillit d'en mourir de rire, comme à la vérité le sujet le méritoit. Ce bruit s'espacha de sorte par toute Camargue, que je n'osois parler à une seule Bergère, qui ne me le reprochast, dont je pris tant de honte, que je résolus de sortir de l'Isle pour quelque temps. Voyez si j'estois jeune, de me soucier d'estre appelé inconstant ; il faudroit bien à cette heure de semblables reproches pour me faire démarcher d'un pas.

(I, 514-531.)

## ORGUEIL ET AMOUR

[Galathée, fille d'Amasis princesse du Forez, est aimée de Lindamor et l'aime, mais son humeur altière ne lui permet pas de le montrer. A la plus légère apparence de faute, elle congédie Lindamor sans ménagement ; puis, elle regrette sa rudesse, mais elle est trop orgueilleuse pour avouer qu'elle s'est trompée. Léonide a fort à faire pour obtenir qu'elle pardonne à son malheureux amant. Une fois qu'elle est plus irritée que de coutume, Léonide use d'un artifice pour la ramener à des sentiments plus humains. C'est Léonide qui parle.]

Je disposay le mieux qu'il me fut possible mon visage à la douleur et [au] <sup>1</sup> déplaisir, et quelquefois quand j'estois en lieu où la Nymphe seule me pouvoit ouyr, je feignois de soupirer, levois les yeux au Ciel, frappois des mains ensemble ; et bref, je faisais tout ce que je pouvois imaginer, qui luy donneroit quelque soupçon de ce que je voulois. Elle, comme je vous ay dit, qui attendoit tousjours que je luy parlasse de Lindamor, voyant que je n'en disois rien, qu'au contraire j'en fuyois toutes les occasions, et qu'au lieu de cette joyeuse humeur, dont j'estois estimée entre toutes mes compagnes, je n'avois plus qu'une fascheuse mé-

1. Donné par l'éd. de 1612, manque en 1647.

lancolie, conçut peu à peu l'opinion que je luy voulois donner, non toutesfois entièrement. Car mon dessein estoit de luy faire croire que Lindamor au sortir du combat s'estoit trouvé tellement blessé, qu'il en estoit mort, afin que la pitié obtint sur cette âme glorieuse, ce que ny l'affection ny les services n'avoient pu. Or, comme je vous dy, mon dessein fut si bien conduit qu'il réussit presque tel que je l'avois proposé, car quoy qu'elle voulût feindre, si ne laissoit-elle d'estre aussi vivement touchée de Lindamor, qu'une autre eust pu estre. Et ainsi, me voyant triste et muette, elle se figura ou qu'il estoit en très mauvais estat, ou quelque chose de pire, et se sentit tellement pressée<sup>1</sup> de cette inquiétude, qu'il ne luy fut pas possible de tenir longuement sa résolution.

Deux jours après que Fleurial<sup>2</sup> fut party, elle me fit venir en son cabinet, et là feignant de parler d'autre chose, me dit : Savez-vous point comme se porte la tante de Fleurial ? Je luy répondis que depuis qu'il estoit party, je n'en avois rien su. Vrayement, me dit-elle, je regretterois bien fort cette bonne vieille, s'il en mésavenoit. Vous auriez raison, luy dis-je, Madame, car elle vous aime, et avez reçu beaucoup de services d'elle qui n'ont point esté encor assez reconnus. Si elle vit, dit-elle, je le feray, et après elle les reconnoistra envers Fleurial à sa considération. Alors je respondis : Et les services de la tante et ceux du neveu méritent bien chacun d'eux mesme récompense, et principalement de Fleurial ; car sa fidélité et son affection ne se peuvent acheter. Il est vray, me dit-elle,

1. 1612 : presser.

2. C'est le jardinier du château, qui est assez loin de là auprès de Lindamor ; mais pour expliquer son absence à Galathée, Léonide lui a dit qu'il soigne une tante gravement malade. Quand il est parti, Léonide lui a parlé assez longtemps.

mais à propos de Fleurial qu'aviez-vous tant à luy dire, ou luy à vous, quand il partit ? Je respondis froidement : Je me recommandoïs à sa tante. Des recommandations, me dit-elle, ne sont pas si longues. Alors elle s'approcha de moy, et me mit une main sur l'espaule : Dites la vérité, continua-t-elle, vous parliez d'autre chose ? Et que pourroit-ce estre, luy répliquai-je, si ce n'estoit cela ? Je n'ay point d'autres affaires avec luy. Or, je connois, me dit-elle, à cette heure, que vous feigniez. Pourquoi dites-vous que vous n'aviez point d'autres affaires avec luy ? et combien en avez-vous eu pour Lindamor ? O Madame, luy dis-je, je ne croyois point que vous eussiez à cette heure mémoire d'une personne qui a tant esté infortunée ; et en me taisant je fis un grand soupir. Qu'y a-t-il, me dit-elle, que vous soupirez ? Dites-moy la vérité, où est Lindamor ? Lindamor, luy répondis-je, n'est plus que terre. Comment, s'écria-t-elle, Lindamor n'est plus ? Non certes, luy répondis-je, et la cruauté dont vous avez usé envers luy, l'a plus tué que les coups de son ennemy<sup>1</sup> ; car sortant du combat, et sachant par le raport de plusieurs la mauvaise satisfaction que vous aviez de luy, il n'a jamais voulu se laisser panser, et puis que vous l'avez voulu savoir, c'est ce que Fleurial me disoit, à qui j'ay commandé d'essayer s'il pourroit discrettement retirer les lettres que nous luy avons escrites, afin qu'ainsi que vous aviez perdu le souvenir de ses services par vostre cruauté, je fisse aussi dévorer au feu les mémoires qui en peuvent demeurer. O mon Dieu, dit-elle alors, qu'est-ce que vous me dites ? Est-il possible qu'il se soit ainsi perdu ? C'est vous, luy dis-je, qui devez dire

1. Il s'agit d'un duel.

de l'avoir perdu ; car quant à luy, il a gagné en mourant, puisque par la mort il a trouvé le repos, que vostre cruauté ne luy eust jamais permis tant qu'il eust vescu. Ah, Léonide, me dit-elle, vous me dites ces choses pour me mettre en peine, avouez le vray, il n'est point mort. Dieu le voulût, luy respondis-je ; mais à quelle occasion le vous dirois-je ? Je m'assure que sa mort ou sa vie vous sont indifférentes<sup>1</sup> ; et mesme, puis que vous l'aimiez si peu, vous devez estre bien aise d'estre exempte de l'importunité qu'il vous eust donnée ; car vous devez croire que s'il eust vescu, il n'eust jamais cessé de vous donner de semblables preuves de son affection que celle de Polémas. En vérité, dit alors la Nymphé, je plains le pauvre Lindamor, et vous jure que sa mort me touche plus vivement que je n'eusse pas cru ; mais dites-moy, n'a-t-il jamais eu souvenance de nous en sa fin ? et n'a-t-il pas montré d'avoir du regret de nous laisser ? Voilà, luy dis-je, Madame, une demande qui n'est pas commune. Il meurt à vostre occasion, et vous demandez s'il a eu mémoire de vous ! Ah ! que sa mémoire et son regret n'ont esté que trop grands pour son salut ! Mais je vous supplie, ne parlons plus de luy ; je m'assure qu'il est en lieu où il reçoit le salaire de sa fidélité, et d'où peut-estre il se verra venger à vos despens. Vous estes en colère, me dit-elle. Vous me pardonnerez, luy dis-je, Madame, mais c'est la raison qui me contraint de parler ainsi ; car il n'y a personne qui puisse rendre plus de tesmoignage de son affection et de sa fidélité que moy, et du tort que vous avez de rendre une si indigne récompense à tant de services. Mais, adjousta la Nymphé, laissons cela à part, car je

1. L'éd. de 1647 donne *indifférents* ; je rétablis le féminin d'après l'éd. de 1612.



connois bien qu'en quelque chose vous avez raison ; mais aussi n'ay-je pas tant de tort que vous m'en donnez ; et me dites, je vous prie, par toute l'amitié que vous me portez, si en ses dernières paroles il s'est point ressouvenu de moy, et quelles [elles] <sup>1</sup> ont été ? Faut-il encor, luy dis-je, que vous triomphez (*sic*) en vostre âme de la fin de sa vie, comme vous avez fait de toutes ses actions, depuis qu'il a commencé de vous aimer ? S'il ne faut que cela à vostre contentement, je vous satisferay. Aussitost qu'il sut que par vos paroles vous taschiez de noircir l'honneur de sa victoire, et qu'au lieu de vous plaire, il avoit par ce combat acquis vostre haine : Il ne sera pas vray, dit-il, ô injustice, qu'à mon occasion tu loges plus longuement en une si belle âme, il faut que par ma mort je lave ton offense ; dès lors il osta les appareils qu'il avoit sur ses playes, et depuis n'a voulu souffrir la main du chirurgien... Il appella Fleurial, et se voyant seul avec luy, il dit... : Aussitost que je seray mort, fend moy l'estomach, et en arrache le cœur, et le porte à la belle Galathée, et luy dis que je le luy envoie, afin qu'à ma mort je ne retienne rien d'autrui. A ces derniers mots, il perdit la parole et la vie. Or ce fol de Fleurial, pour ne manquer à ce qui luy avoit esté commandé par une personne qu'il avoit si chère, avoit apporté icy ce cœur, et sans moy vouloit le vous présenter. Ah, Léonide, me dit-elle, il est doncques bien certain qu'il est mort ! Mon Dieu, que n'ay-je su sa maladie, et que ne m'en avez-vous advertie ? J'y eusse remédié ! O quelle perte ay-je faite ? Et quelle faute est la vostre ! Madame, luy respondis-je, je n'en ay rien su..., mais encor que je l'eusse su, je croy que je ne vous en

1. Ce mot nécessaire, donné par l'éd. de 1612, manque dans celle de 1647.



eusse point parlé, tant j'ay reconnu vostre volonté esloignée de luy sans sujet. A ce mot, s'appuyant la teste sur la main, elle me commanda de la laisser seule, afin, comme je croy, que je ne visse les larmes qui desja empouloient ses paupières ; mais à peine estois-je sortie qu'elle me rappella, et sans lever la teste, me dit que je commandasse à Fleurial de luy faire porter ce que Lindamor luy envoyoit, qu'en toute façon elle le vouloit, et incontinent je ressortis avec un espoir assuré que les affaires du Chevalier pour qui je plaïdois réussiroient comme je les avois proposées.

(I, 616-622.)

## LA PRÉDESTINATION EN AMOUR LE MYTHE DES AIMANTS

[Conversation entre Céladon et Sylvie au palais d'Isoure.]

A ce que je vois par vous (dit Sylvie), je pense qu'il y a du plaisir en vos hameaux, et parmy vos honnestes libertés, puisque vous estes exempts de l'ambition, et par conséquent des envies, et que vous vivez sans artifice, et sans médisance, qui sont les quatre pestes de la vie que nous faisons. Sage Nymphé, répondit le Berger, tout ce que vous dites est plus que véritable, si nous estions hors du pouvoir de l'Amour ; mais il faut que vous sachiez que les mesmes effets que l'ambition produit aux Cours, l'Amour les fait naistre en nos villages ; car les ennuis d'un rival ne sont guère moindres que ceux <sup>1</sup> d'un Courtisan, et les artifices des Amans et des Bergers ne cèdent en rien aux autres, et cela est cause que les médisans se retiennent entre nous la mesme autorité d'expliquer comme bon leur semble nos actions, aussi bien qu'entre vous. Il est vray que nous avons un avantage, qu'au lieu de deux ennemis que vous avez, qui est Amour <sup>2</sup> et l'Ambition, nous n'en avons qu'un, et de là vient qu'il y a quel-

1. 1612 : *celles*.

2. 1612 : *l'amour*.

ques particuliers entre nous qui se peuvent dire heureux, et nul, comme je croy, entre les Courtisans ; car ceux qui n'aiment point n'évitent pas les allèchemens de l'ambition, et qui n'est pas ambitieux n'aura pas pour cela l'âme gelée, pour résister aux flammes de tant de beaux yeux, là où n'ayant qu'un ennemy nous pouvons plus aisément luy résister, comme Sylvandré a fait jusques icy ; Berger, à la vérité, remply de beaucoup de perfections, mais plus heureux encores le peut-on dire sans l'offencer, que sage ; car quoyque cela puisse en quelque sorte procéder de sa prudence, si est-ce que je tiens que c'est un grand heur de n'avoir jusques icy rencontré beauté qui luy ait plu, [et] <sup>1</sup> n'ayant point trouvé cette beauté qui attire, il n'a jamais eu familiarité avec aucune Bergère, qui est cause qu'il se conserve en sa liberté ; parce que je croy quant à moy, si l'on n'aime point ailleurs, qu'il est impossible de pratiquer longuement une beauté bien aimable sans l'aimer. Sylvie luy respondit : Je suis si peu savante en cette science, qu'il faut que je m'en remette à ce que vous en dites, si crois-je toutesfois, qu'il faut que ce soit autre chose que la beauté qui fasse aimer, autrement une Dame qui seroit aimée d'un homme, le devroit estre de tous. Il y a, respondit le Berger, plusieurs responses à cette opposition. Car toutes beautés ne sont pas vues d'un mesme œil ; d'autant que tout ainsi qu'entre les couleurs il y en a qui plaisent à quelques-uns, et qui déplaisent à d'autres, de mesme faut-il dire des beautés. Car tous les yeux ne les jugent pas semblables, outre qu'aussi ces belles ne voyent pas chacun d'un mesme œil, et tel leur plaira, à qui elles tascheront de plaire, et tel

1. Mot nécessaire, donné par l'éd. de 1612, omis en 1647.

au rebours, à qui elles essayeront de se rendre désagréables. Mais outre toutes ces raisons il me semble que celle de Sylvandré encores est très bonne ; quand on luy demande pourquoy il n'est point amoureux, il respond qu'il n'a pas encore trouvé son aimant, et que quand il le trouvera, il sait bien qu'inafailliblement il faudra qu'il aime comme les autres. Et, respondit Sylvie, qu'entend-il par cet aimant ? Je ne sais, répliqua le Berger, si je le vous sauray bien déduire, car il a fort étudié et, entre nous, nous le tenons pour homme très entendu. Il dit que quand le grand Dieu forma toutes nos âmes, il les toucha chacune<sup>1</sup> avec une pièce<sup>2</sup> d'aimant, et qu'après il mit toutes ces pièces dans un lieu à part, et que de mesme celles des femmes, après les avoir touchées, il les serra en un autre magasin séparé ; que depuis quand il envoie les âmes dans les corps, il mène celles des femmes où sont les pierres d'aimant qui ont touché celles des hommes, et celles des hommes à celles des femmes, et leur en fait prendre une à chacune. S'il y a des âmes larronesses, elles en prennent plusieurs pièces qu'elles cachent. Il advient de là qu'aussitost que l'âme est dans le corps, et qu'elle rencontre celle qui a son aimant, il luy est impossible qu'elle ne l'aime, et d'icy procèdent tous les effets de l'Amour ; car quant à celles qui sont aimées de plusieurs, c'est qu'elles ont esté larronesses, et ont pris plusieurs pièces. Quant à celle qui aime quelqu'un qui ne l'aime point, c'est que celui-là a son aimant, et non pas elle le sien. On luy fit plusieurs oppositions quand il disoit ces choses, mais il respondit<sup>3</sup> fort bien à toutes ; entr'autres je luy dis :

1. L'éd. de 1647 donne *chacun* ; je rétablis *chacune*, d'après 1612.

2. C'est le texte de toutes les éditions.

3. 1612 : *respondoit*.

mais que veut dire que quelquesfois un Berger aimera plusieurs Bergères ? C'est, dit-il, que la pièce d'aimant qui le toucha estant entre les autres, lorsque Dieu les mesla, se cassa, et estant en diverses pièces, toutes celles qui en ont attirent cette âme ; mais aussi prenez garde que ces personnes qui sont esprises de diverses amours, n'aiment pas beaucoup. C'est d'autant que ces petites pièces séparées n'ont pas tant de force qu'estant unies. De plus, il disoit que d'icy venoit que nous voyons bien souvent des personnes en aimer d'autres, qui a nos yeux n'ont rien d'aimable, que d'icy procédoient aussi ces estranges Amours, qui quelquesfois faisoient qu'un Gaulois nourry entre toutes les plus belles Dames, viendra à aimer une barbare estrangère. Il y eut Diane qui luy demanda ce qu'il diroit de ce Timon Athénien, qui n'aima jamais personne, et que jamais personne n'aima. L'aimant, dit-il, de celui-là, ou estoit encore dans le magasin du grand Dieu, quand il vint au monde, ou bien celui qui l'avoit pris mourut au berceau, ou avant que ce Timon fût né, ou en âge de connoissance. De sorte que depuis, quand nous voyons quelqu'un qui n'est point aimé, nous disons que son aimant a esté oublié. Et que disoit-il, dit Sylvie, sur ce que personne n'avoit aimé Timon ? Que quelquesfois, respondit Céladon, le grand Dieu contoit les pierres qui luy restoient, et trouvant le nombre failly à cause de celles que quelques âmes larrounesses avoient prises de plus, comme je vous ay dit, afin de remettre les pièces en leur nombre esgal, les âmes qui alors se rencontroient pour entrer au corps, n'en emportoient point ; que de là venoit que nous voyons quelquesfois des Bergères assez accomplies, qui sont si défavorisées, que personne ne les aime. Mais le gracieux Corilas luy fit une demande selon ce

qui le touchoit pour lors. Que veut dire qu'ayant aymé longuement une personne, on vient à la quitter, et à <sup>1</sup> en aimer un autre ? Sylvandre respondit à cela que la pièce d'aimant de celui qui venoit à se changer, avoit esté rompue, et que celle qu'il avoit aimée la première en devoit avoir une pièce moins grande que l'autre, pour laquelle il la laissoit ; et que tout ainsi que nous voyons un fer entre deux calamites <sup>2</sup>, se laisser tirer à celle qui a plus de force, de mesme l'âme se laisse emporter à la plus forte partie de son aimant. Vrayement, dit Sylvie, ce Berger doit estre gentil, d'avoir de si belles conceptions.

(I, 677-682.)

1. 1612 : *et en aimer un autre.*

2. Furetière : « c'est un des noms qu'on a donné autrefois à la pierre d'aimant ». L'éd. de 1612 donne ici *calamitez*, qui n'a pas de sens.

## DES HÉROS CORNÉLIENS EN 1610

### HISTOIRE DE CÉLION ET DE BELLINDE

[Le berger Célion aime la Bergère Bellinde, qui lui rend sa tendresse. Elle n'a consenti à être aimée qu'à condition que « elle ne reconnust rien en luy qui pust offenser son honnêteté. Ainsi ces Amants commencèrent une amitié, qui continua fort longtemps, avec tant de satisfaction pour l'un et pour l'autre, qu'ils avoient de quoy se louer en cela de leur fortune ». Un jour, Amaranthe, une amie, presque une sœur, de Bellinde, trouve une lettre fort tendre de Célion à Bellinde.]

Amaranthe relut plusieurs fois cette lettre, et sans y prendre garde, alloit buvant la douce poison d'Amour, non autrement qu'une personne lasse se laisse peu à peu emporter au sommeil. Si son penser luy remet devant les yeux le visage du Berger, ô qu'elle le trouve plein de beauté ! Si sa façon, qu'elle luy semble agréable, si son esprit, qu'elle le juge admirable ! Et bref elle le voit si parfait, qu'elle croit sa compagne trop heureuse d'estre aimée de luy. Après, reprenant la lettre, elle la relisoit, mais non pas sans s'arrester beaucoup sur les sujets qui luy touchoient le plus au cœur, et quand elle venoit sur la fin, et qu'elle voyoit ce reproche de cruelle <sup>1</sup>, elle en flattoit ses désirs, qui

1. C.-à-d. quand elle lisait la fin de la lettre de Célion, où Célion reproche à Bellinde d'être cruelle envers lui.



naissants appelloient quelques foibles espérances, comme leurs nourrices, avec opinion que Bellinde ne l'aimoit pas encore, et qu'ainsi elle le pourroit plus aisément gagner ; mais la pauvrete ne prenoit pas garde que celle-cy estoit la première lettre qu'il luy avoit escrite, et que depuis beaucoup de choses se pouvoient estre changées. L'amitié qu'elle portoit à Bellinde quelquesfois l'en retiroit, mais incontinent l'Amour surmontoit l'amitié ; enfin la conclusion fut qu'elle escrivit une telle lettre à Célion.

#### LETTE D'AMARANTHE A CÉLION

Vos perfections doivent excuser mon erreur, et vostre courtoisie recevoir l'amitié que je vous offre ; je me voudrois mal si j'aimois quelque chose moindre que vous ; mais pour vostre mérite je fais ma gloire d'où ma honte procèderoit pour un autre. Si vous refusez ce que je vous présente, ce sera faute d'esprit ou de courage ; lequel que ce soit des deux, vous est aussi peu honorable, qu'à moy d'estre refusée.

Elle donna sa lettre elle-mesme à Célion, qui ne pouvant imaginer ce qu'elle vouloit, aussitost qu'il fut en lieu retiré, la lut ; mais non point avec plus d'estonnement que de mespris, et n'eût esté qu'il la savoit infiniment amie de sa maistresse, il n'eust pas mesme daigné luy faire response ; toutesfois, craignant qu'elle ne luy pût nuire, il luy envoya cette response par son frère :

#### RESPONSE DE CÉLION A AMARANTHE

Je ne sais ce qu'il y a en moy qui vous puisse esmouvoir à m'aimer, toutesfois, je m'estime autant heureux qu'une telle Bergère me daigne regarder, que je suis infortuné de ne pouvoir recevoir une telle fortune. Que plût à ma destinée que je me peusse aussi bien donner à vous, comme je n'en ay la puissance. Belle Amaranthe, je me croirois le plus heureux

qui vive, de vivre en votre service ; mais n'estant plus en ma disposition, vous n'accuserez, s'il vous plaist, mon esprit ny mon courage de ce à quoy la nécessité me contraint. Ce me sera tousjours beaucoup de contentement d'estre en vos bonnes grâces, mais à vous encore plus de regret de remarquer à tous moments l'impuissance de mon affection. Si bien que je suis forcé de vous supplier par vostre vertu mesme, de diminuer cette trop ardente passion en une amitié modérée, que je recevray de tout mon cœur ; car telle chose ne m'est impossible, et ce qui ne l'est pas ne me peut estre trop difficile pour vostre service.

Cette response l'eust bien pu divertir, si l'Amour n'estoit du naturel de la poudre, qui fait plus d'effort lorsqu'elle est la plus serrée <sup>1</sup> ; car contre ces difficultez premières elle opposoit quelque sorte de raison, que Célion ne devoit si tost laisser Bellinde, que ce seroit estre trop volage, si à la première semonce il s'en départoit ; mais le temps luy apprit à ses despens qu'elle se trompoit ; car depuis ce jour le Berger la dédaigna de sorte qu'il la fuyoit, et bien souvent aimoit mieux s'esloigner de Bellinde, que d'estre contraint de la voir. Ce fut lors qu'elle se reprit de s'estre si facilement embarquée sur une mer si dangereuse, et tant remarquée par les ordinaires naufrages de ceux qui s'y hazardent ; et ne pouvant supporter ce desplaisir, devint si triste qu'elle fuyoit ses compagnes et les lieux où elle se souloit plaire, et enfin tomba malade à bon escient. Sa chère Bellinde l'alla voir incontinent, et sans y penser pria le Berger de l'accompagner ; mais d'autant que la vue d'un bien qu'on ne peut avoir ne fait qu'en augmenter le désir, cette visite ne fit que reingrèger le mal d'Amaranthe. Le soir estant venu, toutes les Bergères se retirèrent, et ne resta que Bellinde avec elle, si ennuyée du mal de sa compagne

1. Noter que c'est Céladon qui raconte cette aventure.

(car elle ne savoit pas quel il estoit), qu'elle n'avoit point de repos, et lorsqu'elle le luy demandoit, pour toute response, elle n'avoit que des souspirs ; dont Bellinde au commencement estonnée, enfin offensée contre elle, luy dit : Je n'eusse jamais pensé qu'Amaranthe eust si peu aimé Bellinde, qu'elle luy eust pu celer quelque chose ; mais à ce que je voy, j'ay bien esté déçue, et au lieu qu'autrefois je disois que j'avois une amie, je puis dire à cette heure que j'ay aimé une dissimulée. Amaranthe, à qui la honte sans plus avoit clos la bouche jusques là, se voyant seule avec elle, et pressée avec tant d'affection, se résolut d'éprouver les derniers remèdes qu'elle pensoit estre propres à son mal. Chassant donc la honte le plus loin qu'elle put, elle ouvrit deux ou trois fois la bouche pour luy déclarer toutes choses ; mais la parole luy mouroit de sorte entre les lèvres, que ce fut tout ce qu'elle put faire que de proférer ces mots interrompus, se mettant encore la main sur les yeux, pour n'oser voir celle à qui elle parloit : Ma chère compagne, luy dit-elle, car elles se nommoient ainsi, nostre amitié ne permet pas que je vous cèle quelque chose, sachant bien que quoy qui vous soit déclaré, qui m'importe, sera tousjours aussi soigneusement tenu secret par vous que par moy-mesme. Excusez donc, je vous supplie, l'extrême erreur, dont pour satisfaire à nostre amitié, je suis contrainte de vous faire ouverture. Vous me demandez quelle est ma douleur, et d'où elle procède, sachez que c'est Amour qui naist des perfections d'un Berger. Mais hélas ! à ce mot, vaincue de honte et de déplaisir, tournant la teste de l'autre costé, elle se tut avec un torrent de larmes. L'estonnement de Bellinde ne se peut représenter, toutefois pour luy donner courage de parachever, elle luy dit : Je n'eusse

jamais cru qu'une passion si commune à chacun, vous eust tant donné d'ennuy ; que l'on aime, c'est chose ordinaire ; mais que ce soit les perfections d'un Berger, cela n'advient qu'aux personnes de jugement. Dites-moy donc qui est ce bienheureux ? Alors Amaranthe reprenant la parole avec un soupir luy partant du profond du cœur, luy dit : Mais, hélas, ce Berger ayme ailleurs. Et qui est-il, dit Bellinde ? C'est, répondit-elle, puisque vous le voulez savoir, vostre Célion ; je dis vostre, ma compagne, parce que je sais qu'il vous aime, et que cette seule amitié luy fait dédaigner la mienne. Excusez ma folie, et sans faire semblant de la connoistre, laissez-moy seule plaindre et souffrir mon mal. La sage Bellinde eut tant de honte oyant ce discours, de l'erreur de sa compagne, que combien qu'elle aimast Célion autant que quelque chose peut estre aimée, elle résolut toutesfois de rendre en cette occasion une preuve non commune de ce qu'elle estoit ; et pour ce se tournant vers elle, luy dit : A la vérité, Amaranthe, je souffre une peine qui ne se peut dire, de vous voir si transportée en cette affection ; car il semble que nostre sexe ne permette pas une si entière autorité à l'Amour ; toutesfois, puisque vous en estes en ces termes, je loue Dieu que vous vous soyez adressée en lieu où je puisse vous rendre tesmoignage de ce que je vous suis. J'aime Célion, je ne le veux nier, autant que s'il estoit mon frère ; mais je vous aime aussi comme ma sœur, et veux (car je sais qu'il m'obéira) qu'il vous aime plus que moy ; reposez-vous en sur moy, et resjouyssez-vous seulement, vu que vous connoistrez, lorsque vous serez guérie, quelle est Bellinde envers vous.

Après quelques autres semblables discours, la nuit contraignit Bellinde de se retirer, laissant Amaranthe

avec tant de contentement, qu'oubliant sa tristesse en peu de jours, elle recouvra sa première beauté. Cependant Bellinde n'estoit pas sans peine, qui recherchant le moyen de faire savoir son dessein à Célion, trouva enfin la commodité telle qu'elle désiroit.

*[Elle rencontre Célion dans la prairie où il garde son troupeau ; après quelques propos sans intérêt, Célion lui renouvelle l'assurance de son entière soumission à ses moindres désirs. Elle lui répond ainsi :]*

Puisque vous me donnez une si entière puissance sur vous, je la veux essayer, joignant encor au commandement une très affectionnée prière. Il n'y a rien, répondit le Berger, que vous ne me puissiez commander. Alors Bellinde croyant avoir trouvé la commodité qu'elle recherchoit, poursuivit ainsi son discours : Dès le jour que vous m'assurâtes de vostre amitié, je jugeay cette mesme volonté en vous, aussi m'obligea-t-elle à vous aimer et honorer plus que personne qui vive. Or quoy que je vous die, je ne veux pas que vous croyez que j'aye diminué cette bonne volonté, car elle m'accompagnera au tombeau ; et toutesfois, peut-estre, le feriez-vous, si je ne vous en avois adverty ; mais obligez-moy de croire que ma vie, et non mon amitié, peut diminuer. Ces paroles mirent Célion en grande peine, ne sachant à quoy elles tendoient ; enfin il répondit qu'il attendoit sa volonté, avec beaucoup de joye et de crainte : de joye, pour ne pouvoir penser rien de plus avantageux pour luy que l'honneur de ses commandemens ; et de crainte, pour ne savoir de quoy elle le menaçoit ; que toutesfois la mort mesme ne luy sauroit estre désagréable, si elle luy venoit par son commandement. Bellinde alors con-

tinua : Puisqu'outre ce que vous me dites à cette heure, vous m'avez tousjours rendu tant de témoignages de cette assurance que vous me donnez, que je n'en puis avec raison douter aucunement, je ne feray point d'autre difficulté, non pas de prier, mais de conjurer Célion par toute l'amitié dont il favorise sa Bellinde, de luy obéir cette fois ; je ne veux pas luy commander chose impossible, ny moins le distraire de l'affection qu'il me porte ; au contraire, je veux, s'il se peut, qu'il l'augmente tousjours davantage. Mais avant que passer plus outre, que je sache, je vous supplie, si jamais vostre amitié a point esté d'autre qualité qu'elle est à cette heure. Alors Célion montrant un visage moins fasché, que celui qu'auparavant la doute le contraignoit d'avoir, répondit qu'il commençoit de bien espérer, ayant reçu de telles assurances, que pour satisfaire à sa demande, il avouoit qu'autrefois il l'avoit aimée avec les mesmes affections et passions, et avec les mesmes desseins, que la jeunesse a de coustume de produire dans les cœurs les plus transportés d'Amour, et qu'en cela il n'en exceptoit une seule ; que depuis son commandement avoit tant eu de puissance sur luy, qu'il avoit obtenu cela sur sa passion, que la <sup>1</sup> sincère amitié surmontoit de tant son Amour, qu'il ne croiroit point offenser une sœur, de l'aymer avec ce dessein. Sur ma foy, mon frère, répliqua la Bergère, car pour tel vous veux-je tenir le reste de ma vie, vous m'obligez tant de vivre ainsi avec moy, que jamais nulle de vos actions n'a acquis davantage sur mon âme, que celle-cy ; mais je ne puis vous voir en peine plus longuement ; sachez donc que ce que je veux de vous, est seulement que conser-



vant inviolable cette belle amitié que vous me portez à cette heure, vous mettiez vostre Amour en une des belles Bergères de nostre Lignon; vous direz que cet office est estrange pour Bellinde; toutesfois si vous considérez que celle dont je vous parle vous veut pour mary, et que c'est, après vous, la personne que j'aime le plus, car c'est Amaranthe, je m'assure que vous ne vous en estonnerez pas. Elle m'en a prié, et moy je le vous commande par tout le pouvoir que j'ai sur vous. Elle se hasta de luy faire ce commandement, craignant que si elle retardoit davantage, elle n'eust pas assez de pouvoir pour résister aux supplications qu'elle prévoyoit. Quel croyez-vous, belle Nymphe, que devint le pauvre Célion ? Il demeura pasle comme un mort, et tellement hors de soy, qu'il ne put de quelque temps proférer une seule parole. En fin quand il put parler, avec une voix telle que pourroit<sup>1</sup> avoir une personne au milieu du supplice, il s'écria : Ah ! cruelle Bellinde, aviez-vous conservé ma vie jusques icy, pour me la ravir avec tant d'inhumanité ? Ce commandement est trop cruel pour me laisser vivre, et mon affection trop grande pour me laisser mourir sans désespoir. Hélas, permettez que je meure, mais que je meure fidelle. Que s'il n'y a moyen de guérir Amaranthe que par ma mort, je me sacrifieray fort librement à sa santé, l'échange de ce commandement ne me sera moindre témoignage d'estre aimé de vous, que quoy que vous puissiez jamais faire pour moy. Bellinde fut émue, mais non pas changée. Célion, luy dit-elle, laissons toutes ces vaines paroles, vous me donnerez peu d'occasion de croire de vous ce que vous m'en dites, si vous ne satisfaites à la première prière

1. Texte de l'édition de 1612. L'édition de 1647 donne *pouvoit*.



que je vous ay faite. Cruelle, luy dit incontinent l'affligé Célion, si vous voulez que je change cette amitié, quel pouvoir avez-vous<sup>1</sup> de me commander ? que si vous ne voulez pas que je la change, comme est-il possible d'aymer la vertu et le vice ? et s'il n'est pas possible, pourquoy voulez-vous pour preuve de mon affection une chose qui ne peut estre ? La pitié la cuida vaincre, et combien qu'elle reçût beaucoup de peine de l'ennuy du Berger, si luy estoit-ce un contentement qui ne se pouvoit égaler de se connoistre si parfaitement aimée de celuy qu'elle aimoit le plus. Et peut-estre que cela eût pu obtenir quelque chose sur sa résolution, n'eût esté qu'elle vouloit oster toute opinion à Amaranthe qu'elle fust atteinte de son mal, encore qu'elle aimast ce Berger, et en fût beaucoup aimée. Elle contraignit donc sa pitié, qui desja avoit avec elle amené quelques larmes jusques à la paupière, de s'en retourner en son cœur, sans donner connoissance d'y estre venues, et afin de ne retomber en cette peine, elle s'en alla, et en partant luy dit : Vous me tiendrez pour telle qu'il vous plaira, si suis-je résolue de ne vous voir jamais, que vous n'ayez effectué ma prière et vostre promesse, et croyez que cette résolution survivra vostre opiniastreté... Elle advertit Amaranthe que le Berger l'aimeroit, et que sa santé seule luy en retardoit la connoissance... Il ne luy suffit pas d'avoir traité de cette sorte Célion ; car jugeant qu'Amaranthe avoit encore quelque soupçon de leur amitié, elle résolut de pousser ces affaires si avant que l'un ny l'autre ne s'en pût dédire.

*[Elle même, en effet, propose au père de Célion de*

1. 1612 : *avez plus de me commander ?*

*donner Amarānthie pour femme à ce berger ; le père accepte avec plaisir, mais Célion parvient à détourner ce coup.]*

Amaranthe en eut le vent, qui au commencement s'affligea fort ; mais depuis, repensant en elle-mesme quelle folie estoit la sienne, de se vouloir faire aimer par force, peu à peu s'en retira, et la première occasion qu'elle vit de se marier, elle la reçut.

*[Mais les malheurs de Célion ne sont pas finis. Ergaste, un des principaux bergers du pays, demande Bellinde, à son père, et les deux pères se mettent d'accord pour ce mariage avant que Célion ait pu être averti. On devine son désespoir, quand il rencontre Bellinde.]*

Combien qu'elle fust aussi nécessaire du bon conseil que luy, et de force pour supporter ce coup, si voulut-elle se monstrier aussi bien invaincue<sup>1</sup> à ce déplaisir, qu'elle avoit tousjours fait gloire de l'estre à tous les autres. Mais aussi ne voulut-elle pas paroistre si insensible, que le Berger n'eût quelque connoissance qu'elle ressentoit son mal, et qu'il luy déplaisoit ; sur quoy elle lui demanda à quoy réussiroit la demande qu'il avoit faite à son père. Le Berger luy respondit avec les mesmes paroles que Philémon<sup>2</sup> luy avoit dites, y adjoustant tant de plaintes, et tant de désespérés regrets, qu'elle eust esté un rocher, si elle

1. Exemple qui montre, une fois de plus, que Corneille n'a pas inventé ce mot.

2. C'est le père de Bellinde, qui a répondu aux larmes de Célion, qu'il était engagé avec Ergaste.

ne se fût émue ; toutesfois elle l'interrompit combattant contre soy-mesme, avec plus de vertu qu'il n'est pas croyable, et luy remonstra que les plaintes sont propres aux esprits faibles, et non pas aux personnes de courage, qu'il se faisoit beaucoup de tort, et à elle aussi, de tenir tel langage. Et, disoit-elle, enfin, Cé lion, qu'est devenue la belle résolution que vous disiez avoir contre tous accidens, sinon au changement de mon amitié ? Et pouvez-vous avoir opinion que quelque chose la puisse ébranler ? Ne voyez-vous pas que ces paroles ne peuvent avancer rien davantage, que de faire concevoir à ceux qui les oyront quelque mauvaise opinion de nous ? Pour Dieu, ne me mettez sur le front une tache que j'ay avec tant de peine évitée jusques icy ; et puisqu'il n'y a autre remède, patientez comme je fais, et peut-estre que le Ciel fera réussir toute chose plus à nostre contentement, qu'il ne nous est permis à cette heure de le désirer ; de mon costé, je rompray le malheur tant qu'il me sera possible ; mais s'il n'y a point de remède, encor ne faut-il pas estre sans résolution ; plustost éloignons-nous. Ces derniers mots cuidèrent le désespérer du tout, luy semblant que ce grand courage procédoit de peu d'amitié. S'il m'estoit aussi aisé, respondit le Berger, de me résoudre à cet accident qu'à vous, je me jugerois indigne de vous aimer, ou d'estre aimé de vous ; car une faible amitié ne mérite pas tant d'heur <sup>1</sup>. Et bien, pour fin, et pour loyer de mes services, vous me donnez une résolution en la perte assurée que je vois de vous, et secrettement me dites que je ne dois me désespérer de vous voir à un autre. Ah, Bellinde, avec quel œil verrez-vous ce nouvel amy ? avec quel cœur l'aimerez-vous, et avec

1. 1622 : *une si faible amitié ne mériterait tant d'heur*, texte préférable.

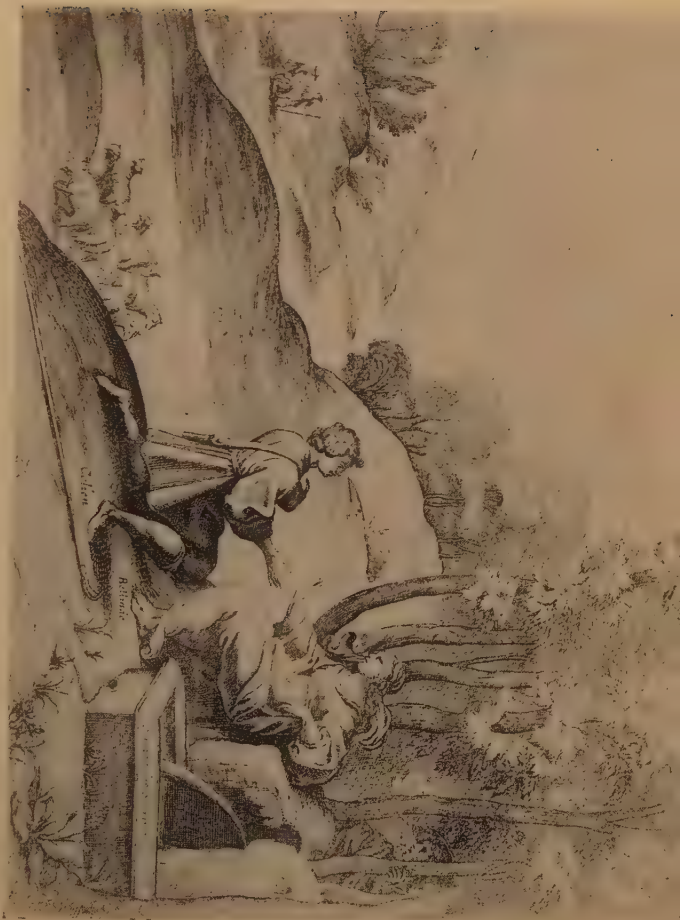
quelles faveurs le caresserez-vous, puisque votre œil m'a mille fois promis de n'en voir d'Amour jamais d'autre que moy, puisque ce cœur m'a juré de ne pouvoir aimer que moy, et puisqu'Amour n'avoit destiné vos caresses à une moindre affection que la mienne ? Et bien, vous me commandez que je vous laisse ; pour vous obéir, je le feray, car je ne veux sur la fin de ma vie commencer à vous désobéir ; mais ce qui me le fait entreprendre, c'est pour savoir assurément que la fin de ma vie n'éloignera guère la fin de votre amitié, et quoyque je me die le plus malheureux qui vive, si chéris-je beaucoup ma fortune, en ce qu'elle m'a présenté tant d'occasions de vous faire paroistre mon Amour, que vous n'en pouvez douter ; et encor ne serois-je satisfait de moy-mesme, si ce dernier moment qui m'en reste, n'estoit employé à vous en assurer. Je prie le Ciel (et voyez quelle est mon amitié) qu'en cette nouvelle eslection, il vous comble d'autant de bonheur que vous me causez de désespoirs. Vivez heureuse avec Ergaste, et en recevez autant de contentement que j'avois de volonté de vous rendre du service, si mes jours me l'eussent davantage permis <sup>1</sup>. Que cette nouvelle affection pleine de plaisirs que vous vous <sup>2</sup> promettez, vous accompagne jusques au cercueil, comme je vous assure que ma fidelle amitié me clorra les yeux à votre occasion, avec une extrême douleur. Si Belinde laissa si longuement parler Célion, ce fut de crainte que parlant ses larmes fissent l'office des paroles, et que cela rengrégéast le déplaisir du Berger, ou qu'il <sup>3</sup> rendist preuve du peu de puissance qu'elle

1. On ne peut pas ne pas songer, en lisant ces pages, à l'entrevue entre Pauline et Sévère, *Polyeucte*, II, 2.

2. Je rétablis : vous vous promettez, d'après l'édition de 1612 ; 1647 donne : vous me promettez, qui est un non sens.

3. Au neutre, c.-à-d., cela.

avoit sur elle-mesme. Orgueilleuse beauté, qui aimoit mieux estre jugée avec peu d'Amour, qu'avec peu de résolution ! Mais enfin se connaissant assez rafermie pour pouvoir respondre, elle luy dit : Célion, vous croyez me rendre preuve de vostre amitié, et vous faites le contraire ; car comment m'avez-vous aimée, ayant si mauvaise opinion de moy ? Si depuis ce dernier accident vous l'avez conçue, croyez que l'affection n'estoit pas grande, qui a pu permettre que si promptement vous l'ayez changée. Que si vous n'avez point mauvaise opinion de moy, comment est-il possible que vous puissiez croire que je vous aye aimé, et qu'à cette heure je ne vous aime plus ? Pour Dieu ayez pitié de ma fortune, et ne conjurez plus avec elle pour augmenter mes ennuis ; considérez qu'il y a fort peu d'apparence que Célion, que j'aime plus que le reste du monde, et de qui l'humeur m'agrée autant que la mienne mesme, eust esté changé pour un Ergaste, qui m'est inconnu, et au lieu duquel j'eslirois plustost d'espouser le tombeau. Que si j'y suis forcée, ce sont les commandemens de mon père, auxquels mon honneur ne permet que je contrarie. Mais est-il possible que vous ne vous ressouveniez des protestations que si souvent je vous ay faites, de ne vouloir me marier ? Et toutesfois vous ne laissiez de m'aimer. Depuis, qu'y a-t-il de changé ? Car si sans m'espouser vous m'avez bien aimé, pourquoy ne m'aimerez-vous pas sans m'espouser ? Ayant un mary, qui me défendra d'avoir un frère que j'aimeray tousjours avec l'amitié que je dois ? La volonté m'arreste près de vous plus qu'il ne m'est permis. Adieu, mon Célion, vivez et aimez-moy, qui vous aimeray jusques à ma fin, quoyqu'il puisse advenir de Bellinde. A ce mot elle le baisa, qui fut la plus grande faveur qu'elle luy eust fait encore,



Ergaste, caché par les Arbres, surprend le dernier entretien de Bellinde et de Célon,  
à la fontaine des Sicomores. A gauche, Célon remercie Ergaste, qui renonce à Bellinde  
en sa faveur.







le laissant tellement hors de luy mesme qu'il ne sut former une parole pour luy répondre.

[*Bellinde elle-même a conseillé à Célion de quitter le pays. Elle lui accorde une dernière entrevue, qui a lieu, un matin, à l'aurore, à la fontaine des Sicomores. Si elle s'abandonne à sa douleur pendant que Célion est évanoui, elle retrouve sa maîtrise d'elle-même dès qu'il revient à lui. Nous ne citerons de ce dialogue que cette phrase de Bellinde, où résonne un accent cornélien :*]

Soit ainsi que l'affection plus forte l'emporte sur le devoir ; pour cela, Célion, serons-nous en repos ?... et pouvez-vous croire que le blasme que j'encourray, soit par la désobeyssance de mon père <sup>1</sup>, soit par l'opinion que chacun aura de nostre vie passée à mon désavantage, me puisse laisser un moment de repos ? Cela seroit, peut-estre, croyable d'une autre que de moy <sup>2</sup>.

[*Cependant, Ergaste, surpris de voir Bellinde dehors à cette heure matinale, l'a suivie secrètement, et, caché dans un buisson, entend les paroles, les aveux, les plaintes des deux bergers. Son âme généreuse refuse un bonheur qui ne peut s'acquérir qu'aux dépens de ces amants parfaits. Deux jours après, il rejoint Bellinde au bord de la même fontaine, et lui déclare qu'il sait tout.*]

Ne soyez pas marrie que je le sache, car j'estime tant vostre vertu et vostre mérite, que tant s'en faut

1. C'est-à-dire envers mon père.

2. Cf., p. ex., le vers 1403 de *Polyeute* : Cet avis serait bon pour une âme commune.

que cela vous puisse jamais nuire, que je veux que ce soit la cause de vostre contentement. Je sais le long service que ce Berger vous a rendu, je sais avec combien d'honneur il vous a recherché, je sais avec combien d'affection il a continué depuis tant d'années, et de plus avec quelle sincère et vertueuse amitié vous l'affectionnez. La connoissance de toutes ces choses me fait désirer la mort plustost que d'estre cause de vostre séparation. Ne pensez pas que ce soit jalousie qui me fait parler de cette sorte, jamais je n'entreray en doute de vostre vertu, et puis j'ay ouy de mes aureilles les sages discours que vous luy avez tenus. Ne pensez non plus que je ne croye que vous perdant, je ne perde aussi la meilleure fortune que je saurois jamais avoir ; mais le sujet qui me pousse à vous redonner à celui à qui vous devez estre, c'est, ô sage Bellinde, que je ne veux pas acheter mon contentement avec vostre éternel déplaisir, et que véritablement je croirois estre coupable, et envers Dieu et envers les hommes, si à mon occasion une si belle et vertueuse amitié se rompoit entre vous. Je viens donc icy pour vous dire que je veux bien me priver de la meilleure alliance que je saurois jamais avoir, pour vous remettre en vostre liberté, et vous redonner le contentement que le mien vous osteroit. Et outre que je penseray avoir fait ce que je croy que le devoir me commande, encores ne me sera-ce peu de satisfaction, de penser que si Bellinde est contente, Ergaste est un des instrumens de son contentement. Seulement je vous requiers, si <sup>1</sup> en cecy je vous oblige, qu'estant cause de la réunion de vostre amitié, vous me receviez pour tiers entre vous deux, et que vous me fassiez la mesme part de

1. Texte de 1612 ; l'édition de 1647 donne : *et si*, qui n'a pas de sens.

votre bonne volonté, que vous l'avez promise à Cé-  
lion quand vous avez cru d'épouser Ergaste, je veux  
dire que de tous deux, je sois aimé et reçu comme  
frère <sup>1</sup>.

(I, 691-731.)

1. Cette situation a quelque analogie avec celle de la *Nouvelle Héloïse* ; Rousseau avait lu l'*Astrée*.

## UNE HISTOIRE EN TABLEAUX

[Adamas explique et commente à Céladon et à Galathée, les six tableaux où est représentée l'histoire de Damon et de Fortune.]

### TABLEAU PREMIER

Voyez-vous en premier lieu ce Berger assis en terre, le dos appuyé contre ce chesne, les jambes croisées, qui joue de la cornemuse ? C'est le beau berger Damon, qui eut ce nom de beau pour la perfection de son visage... Prenez garde comme ce visage, outre qu'il est beau, représente bien naïvement une personne qui n'a soucy que de se contenter, car vous y voyez je ne sais quoy d'ouvert et de serain, sans trouble ny nuage de fascheuses imaginations. Et au contraire tournez les yeux sur ces Bergères qui sont autour de luy, vous jugerez bien à la façon de leur visage, qu'elles ne sont pas sans peine ; car autant que Damon a l'esprit libre et reposé, autant ont ces Bergères les cœurs passionnés pour luy, encor, comme vous voyez, qu'il ne daigne tourner les yeux sur elles, et c'est pourquoy on a peint tout auprès, à costé droit, en l'air, ce petit enfant nu, avec l'arc et le flambeau à

la main, les yeux bandés, le dos aylé, l'espaule chargée d'un carquois, qui le menace de l'autre main. C'est Amour, qui offensé du mespris que ce Berger fait de ces Bergères, jure qu'il se vengera de luy. Mais pour l'embellissement du tableau, prenez garde comme l'art de la peinture y est bien observé, soit aux raccourcissemens, soit aux ombrages, et aux proportions. Voyez comme il semble que le bras du Berger s'enfonce un peu dans l'enflure de cet instrument, et comme la cane par où il souffle, semble en haut avoir un peu perdu de sa teinture : c'est parce que la bouche moitte la luy a ostée. Regardez à main gauche comme ses brebis paissent, voyez-en les unes couchées à l'ombre, les autres qui se leschent la jambe, les autres comme estonnées qui regardent ces deux Béliers, qui se viennent heurter de toute leur force. Prenez garde au tour que cestuy-cy fait du col, car il baisse la teste en sorte que l'autre l'attaquant, rencontre seulement ses cornes ; mais le raccourcissement du dos de l'autre est bien aussi artificiel ; car la nature qui luy apprend que la vertu unie a plus de force, le fait tellement resserrer en un monceau, qu'il semble presque rond. Le devoir mesme des chiens n'y est pas oublié, qui pour s'opposer aux courses des loups, se tiennent sur les ailes du costé du bois, et semble qu'ils se soient mis comme trois sentinelles, sur des lieux relevés, afin de voir plus loin, ou comme je pense, afin de se voir l'un l'autre, et se secourir en la nécessité. Mais considérez la soigneuse industrie du peintre : au lieu que les chiens qui dorment sans soucy, ont accoustumé de se mettre en rond, et bien souvent se cachent la teste sous les pattes, presque pour se dérober la clarté, ceux qui sont peints icy sont couchés d'une autre sorte, pour monstrier qu'ils ne dorment pas, mais reposent seulement, car ils sont

couchés sur les <sup>1</sup> quatre pieds, et ont le nez tout le long des jambes de devant, tenant tousjours les yeux ouverts aussi curieusement qu'un homme sauroit faire.

### TROISIÈME TABLEAU

Voicy vostre belle rivière de Lignon, voyez comme elle prend une double source, l'une venant des montagnes de Cervières, et l'autre de celles de Chalmazel, qui viennent se joindre un peu par-dessus la marchande ville de Boing <sup>2</sup>. Que tout ce paysage <sup>3</sup> est bien fait, et les bords tortueux de cette rivière, avec ces petits aulnes qui la bornent ordinairement. Ne connoissez-vous point icy le bois qui confine ce grand pré, où le plus souvent les Bergers paresseux paissent leurs troupeaux ? Il me semble que cette grosse touffe d'arbres à main gauche, ce petit blé qui serpente sur le costé droit, et cette demie-lune que fait la rivière en cet endroit, vous le doit bien remettre devant les yeux. Que s'il n'est à cette heure du tout semblable, ce n'est pas que le tableau soit faux, mais c'est que quelques arbres depuis ce temps-là sont morts, et d'autres crûs, que la rivière en des lieux s'est avancée, et reculée en d'autres, et toutesfois il n'y a guère de changement...

### TABLEAU QUATRIÈME

Voicy une nuit fort bien représentée ; voyez comme sous l'obscur de ces ombres, ces montagnes paroissent

1. 1612 : *leurs*.

2. Auj. Boen.

3. Texte de 1612 ; l'édition de 1647 donne *passage*.

en sorte qu'elles se monstrent un peu ; et si, en effet, on ne sauroit bien juger que c'est. Prenez garde comme ces estoilles semblent trémousser, voyez comme ces autres sont [si]<sup>1</sup> bien disposées, que l'on [les]<sup>2</sup> peut reconnoistre. Voilà la grande Ourse, voyez comme le judicieux ouvrier, encor qu'elle ait vingt-sept estoilles, toutesfois n'en représente clairement que douze, et de ces douze encore n'y en fait-il que sept bien éclatantes. Voyez la petite Ourse et considérez que d'autant que jamais ces <sup>3</sup> sept estoilles ne se cachent, encores qu'il y en ait une de la troisieme grandeur, et quatre de la quatriesme, toutesfois il nous les fait voir toutes, observant <sup>4</sup> leur proportion... Mais que ces nuages sont bien représentés, qui en quelques lieux couvrent le ciel avec espaisseur, en d'autres seulement comme une légère fumée, et ailleurs point du tout ; selon qu'ils sont plus ou moins eslevés, ils sont plus ou moins clairs... Voicy Mandrague au milieu d'un cerne, une baguette en la main droite, un livre tout crasseux en l'autre, avec une chandelle de cire vierge, des lunettes fort troubles au nez ; voyez comme il semble qu'elle marmotte, et comme elle tient les yeux tournés d'une estrange façon, la bouche demy ouverte, et faisant une mine si estrange des sourcils et du reste du visage, qu'elle monstre bien de travailler d'affection... Avant que passer plus outre, considérez un peu l'artifice de cette peinture, voyons les effets de la chandelle de Mandrague, entre les obscuritez de la nuit. Elle a tout le costé gauche du visage fort clair, et le reste tellement

1. Je rétablis ce mot nécessaire d'après l'éd. de 1612 ; il manque en 1647.

2. Je rétablis ce mot nécessaire d'après l'éd. de 1612 ; il manque en 1647.

3. 1612 : *ses*.

4. Texte de 1612 ; 1647 : *observans*.



obscur, qu'il semble d'un visage différent, la bouche entr'ouverte paroist par le dedans claire, autant que l'ouverture peut permettre à la clarté d'y entrer, et le bras qui tient la chandelle, vous le voyez auprès de la main fort obscur, à cause que le livre qu'elle tient y fait ombre, et le reste est si clair par le dessus, qu'il fait plus paroistre la noirceur du dessous. Et de mesme avec combien de considération ont esté observés les effets que cette chandelle fait en ces démons, car les uns et les autres selon qu'ils sont tournés, sont éclairés ou obscurcis. Or voicy un grand artifice de la peinture, qui est cet éloignement, car la perspective est si bien observée, que vous diriez que cet autre accident, qu'il veut représenter de deçà, est hors de ce tableau et bien esloigné d'icy, et c'est <sup>1</sup> Mandrague encores qui est à la fontaine de la vérité d'Amour.

(I, 776-788.)

1. Texte de 1612 : l'éd. de 1647 porte : *cette Mandrague*, ce qui n'a aucun sens.

AMOUR ET CONNAISSANCE  
L'UN EST FAVORABLE A L'AUTRE

## L'ÉPIQUE EST FAVORABLE A L'AMOUR

"L'histoire a commencé à s'écrire qu'une seule personne, seul,  
 dans un silence profond, a été par les livres de Dieu ;  
 cependant la lecture a commencé son grand rôle d'homme  
 dans le monde que de personnes, toutes de ceux qui ont fait  
 le monde."

Et que vous me demandiez, grande Nymphe, n'est pas difficile à vous entendre, pourvu qu'il soit pris comme il doit être, parce qu'il est bien certain que les yeux sont les premiers qui donnent entrée à l'Amour dans nos âmes. Que si quelques-uns sont devenus amoureux en ayant raconté les beautés et perfections des personnes aimées, ou qu'a été une Amour qui n'a pas été de durée ny violente (c'estant plustost une peinture d'Amour que une vraie Amour), ou l'orgueil qui l'a conquis a quelque grand défaut en soy-même, d'estant que l'on ne rapporte point bien les beautés qui les attirent, et le jugement qui se fait sur un rapport imparfait, ne sauroit être bon ny procéder à une âme bien posée ; mais tout ainsi que ce qui produit quelque chose n'est pas ce qui le nourrit, et

qui la met après en sa perfection, de mesme devons-nous dire de l'Amour, parce que si nos agneaux naissent de nos brebis, et qu'au commencement ils tirent quelque légère nourriture de leur laiet, ce n'est pas toutesfois ce laiet qui les met en leur perfection, mais une plus ferme nourriture qu'ils reçoivent de l'herbe dont ils se paissent. Aussi les yeux peuvent bien commencer et eslever une jeune affection, mais lors qu'elle est crue, il faut bien quelque chose de plus ferme et de plus solide pour la rendre parfaite ; et cela ne peut estre que la <sup>1</sup> connoissance des vertus, des beautez, des mérites, et d'une réciproque affection de celle que nous aymons. Or quelques-unes de ces connoissances prennent bien leur origine des yeux, mais il faut que l'âme par après se tournant sur les images qui luy en sont demeurées au rapport des yeux et des oreilles, les appelle à la preuve du jugement, et que toutes choses bien debattues elle en fasse naistre la vérité. Que si cette vérité est à nostre avantage, elle produit en nous des pensées dont la douceur ne peut estre esgalée par autre sorte de contentement que par l'effet des mesmes pensées. Que si elles sont seulement avantageuses pour la personne aymée, elles augmentent sans doute nostre affection, mais avec violence et inquiétude ; et c'est pourquoy il ne faut point douter que l'absence n'augmente l'Amour, pourvu toutesfois qu'elle ne soit pas si longue, que les images reçues de la chose aymée se puissent effacer, soit que l'Amant esloigné ne se représente que les perfections de ce qu'il ayme, parce qu'Amour qui est ruzé et cauteleux, ne luy a peint que ces images parfaites en la <sup>2</sup> fantaisie, soit que l'entendement estant desja blessé ne veuille tourner sa vue

1. Texte de l'édition de 1616 ; 1647 : *de la connoissance.*

2. 1616 : *en fantaisie.*

que sur celles qui luy plaisent, soit que la pensée en semblables choses adjouste tousjours beaucoup aux perfections de la personne aymée ; tant y a que celuy véritablement n'a point aymé, qui n'augmente son affection estant éloigné<sup>1</sup> de ce qu'il ayme. Quant à moy, respondit Léonide, j'eusse fait un jugement bien différent au vostre, ayant tousjours ouy dire que l'absence est la plus grande et plus dangereuse ennemie d'Amour. La présence, répliqua le Berger, l'est sans comparaison beaucoup davantage, comme nous l'apprend tous les jours nostre<sup>2</sup> expérience ; car pour un Amour qui se change<sup>3</sup> entre les personnes absentes, nous voyons qu'entre les présentes il y en a plus de cent ; et de plus pour montrer combien la présence est plus contraire à l'Amour, si nous cessons d'aimer estant absents, c'est sans violence et sans effort, et n'y a point d'autre changement sinon que la mémoire se couvre peu à peu d'oubly, comme un feu de sa propre cendre ; mais quand un<sup>4</sup> Amour se rompt en présence, ce n'est jamais sans esclat ny sans un extrême effort, voire (et qui est un grand tesmoignage de ce que je dis), sans faire naistre des cendres de l'Amour esteinte une haine plus grande encore que n'a esté cette Amour. Et cela procède de cette raison. L'Amant est ou aimé, ou hay, ou indifférent. S'il est aymé, d'autant que l'abondance soule incontinent, l'Amour aussitost se perd en présence, estant outragé, s'il faut dire ainsi, de trop de faveurs ; s'il est hay, d'autant qu'à toutes heures il reçoit de nouvelles connoissances de hayne, il est impossible qu'entre tant

1. Texte de 1616 ; 1647 : *esloignée*.

2. 1616 : *l'expérience*.

3. Texte de 1616 ; 1647 : *se charge*.

4. 1616 : *une*.

de coups il n'y en ait quelqu'un qui perce ses armes, pour fortes qu'elles soient, et qui le contraigne, estant plusieurs fois redoublé, de quitter toute sorte de défense ; que s'il est indifférent, lors qu'il continue son Amour, se voyant à toute heure mesprisé, il faut qu'il soit sans courage ; mais s'il n'en a point, comment résistera-t-il aux continuels outrages qu'il en recevra ? Au lieu qu'en l'absence les faveurs reçues ne peuvent estre de celles qui soulent par leur abondance, puisqu'elles ne font qu'attiser les désirs ; et la connoissance de la hayne, ne venant en nostre âme que par l'ouïe, il y a bien de la différence, et les coups en sont bien moindres que ceux que nous recevons par la vue, de sorte que les blessures en sont beaucoup moins cuisantes, et les sujets de mespris n'estant si ordinaires ny si difficiles à supporter, c'est sans doute que l'absence est beaucoup plus propre à conserver une affection que n'est la présence. J'avoue ayant considéré ce que vous dites, respondit la Nymphé, qu'il est vray, et qu'en présence il survient plusieurs occasions qui ruinent l'Amour, desquelles l'absence est exempte. Mais si ne sauriez-vous me persuader qu'en voyant ce que l'on aime, l'on n'augmente d'affection beaucoup plus qu'en ne le voyant pas, parce que l'amour se nourrissant des faveurs et des caresses, celles que l'on reçoit en présence sont beaucoup plus grandes et plus sensibles que les autres. Je croyois, adjousta le Berger, avoir desja satisfait à cette demande, mais puisqu'il vous plaist d'en avoir plus de<sup>1</sup> claires raisons, il faut, Madame, que j'essaye de vous en donner. Nous avons desja dit que c'est par les yeux que l'Amour commence, mais ce n'est pas toutesfois des yeux qu'elle

naïst, ny ce ne sont point ceux qui la produisent. La beauté et la bonté estant connues, sont sans plus celles qui luy donnent naissance en nous; or la connoissance de la beauté vient bien par les yeux, mais depuis qu'elle est en nostre âme, nous n'avons plus affaire de nos yeux pour l'aimer à l'advenir; ce que vous jugerez aisément si vous avez jamais aimé quelque chose; car rentrez en vous-mesme, et considérez si vous perdriez cette Amour encore que vous perdissiez les yeux; si cela n'est point, vous avouerez que les yeux ne conservent donc pas vostre Amour. Pour la connoissance de la bonté, elle est produite ou des actions ou des paroles, qui toutes deux ont bien besoin de présence pour estre connues, mais après nullement; car cette connoissance se conserve dans les secrets cabinets de la mémoire, sur laquelle nostre âme se repliant apperçoit ce qu'elle y a mis en réserve. Or, je croy, Madame, que vous savez bien que plus nous avons de connoissance de la perfection de la chose aymée, plus aussi nostre Amour s'augmente. Mais qui ne sait que les troubles mouvemens des sens empeschent infiniment la clarté de l'entendement, et que comme aux contrepoids d'une horloge, l'un ne peut monter que l'autre ne descende, aussi quand les sens s'eslèvent, l'entendement s'abaisse, et se relève au contraire quand les sens sont abaissés; que s'il en est ainsi ne m'avouerez-vous pas qu'en l'absence, l'entendement de celui qui ayme, agira beaucoup plus parfaitement, que quand transporté par les objects qui se présentent à ses yeux, il ne peut faire autre chose que regarder, désirer, et soupirer? Que si jamais vous avez voulu penser profondément à quelque chose, souvenez-vous, Madame, si la sage nature ne vous a pas appris de mettre la main sur vos yeux,



afin que la vue ne divertit les forces de l'entendement ailleurs, et par cette raison vous concluez selon ce que j'ay dit : Que si l'Amour s'augmente par la connoissance de la perfection aymée, puis que nous l'avons beaucoup plus grande estans absents, c'est sans difficulté que nous aymons davantage esloignés que présens. Mais s'il est ainsi, interrompit Paris, d'où procède que tous les Amans désirent avec tant de passion la vue de celles qu'ils aiment ? De l'ignorance, respondit Silvandre ; il n'y a personne qui se puisse attribuer le nom d'Amant, qui en luy mesme n'ait cette opinion, que son Amour est si grande qu'il est impossible qu'elle puisse augmenter. Que s'il a cette créance, malaisément rechercheroit-il les moyens de l'accroistre, s'il pense qu'elle ne puisse estre accrue ; et pour ce, sans recourir à cette profonde connoissance, il se contente de celle que ses yeux de moment à autre, luy peuvent donner. Mais, ô grande Nymphé, combien y a-t-il de différence de ces Amours que les yeux nourrissent, à celles que l'entendement produit ? Autant sans doute que l'âme est plus capable d'aimer que le corps, et autant que l'entendement a plus de connoissance que les yeux. Et toutesfois d'autant que ceux-là mesmes ne peuvent pas estre toujours auprès de celles qu'ils aiment, il faut qu'esloignés d'elles, et en leur apart, ils entretiennent ces images que par leurs yeux Amour leur a mises en la fantaisie. Que si on leur demandoit si cet esloignement a diminué leur affection, je m'assure qu'il n'y a celui qui ne confessast qu'elle s'en est augmentée, et que c'est un accroissement de désir, et non pas une diminution ; et de fait avec quelle violence, et avec quel transport les reviennent-ils voir ? Il est tel, Madame, que bien qu'avant que s'estre séparés, ils eussent juré



que leur Amour estoit parvenue au suprême degré d'aimer, et que rien ne pouvoit estre adjousté à la grandeur de leur affection, maintenant la connoissant accrue, en font un jugement bien différent, et leur semble qu'autresfois ils ont fait un grand outrage à celles qu'ils ont aimées, de les avoir auparavant si peu aimées, tant cette brève absence augmente l'Amour, par la contemplation de la beauté. Puisqu'il est ainsi, adjousta Paris, je m'estonne que vous ne vous esloignez de Diane, afin de l'aymer davantage. J'ay desja dit, respondit Sylvandre, que je le devrois faire, mais que je ne l'ay encore pu obtenir sur moy. Et cela vient, gentil Paris, de ce que nous sommes hommes, c'est-à-dire, que nous ne sommes pas parfaits et que l'imperfection de l'humanité ne peut estre ostée tout à coup ; nous sommes bien raisonnables, mais aussi y a-t-il quelque chose en nous qui contrarie à la raison, autrement il n'y auroit point de vices ; et c'est cette partie de laquelle je n'ay pu encore obtenir ce point dont vous parlez, car les sens sont infiniment puissans en celuy qui aime, et quoy que l'âme soit celle qui aime, si est-ce qu'avec les beautez de l'âme elle aime aussi celles du corps ; et bien souvent tout ainsi qu'avec les sens corporels elle sent les choses corporelles, et se plaist au goust, aux senteurs et aux attouchemens, de mesme ayant avec les mesmes sens, elle se plaist de voir, d'ouyr et de toucher ce qu'elle aime, ne pouvant faire divorce d'avec eux, et séparer son plaisir du leur, luy semblant que c'est leur faire tort de jouyr seule de ces contentemens, dont ils ont esté les commencemens. Et toutesfois si elle ne recherchoit que sa perfection, comme elle y est obligée par la raison, elle devroit rejeter bien loin ces considérations, puisque la nature nous a seulement donné les

sens pour instruments, par lesquels nostre âme recevant les espèces des choses, vient à leur connoissance, et nullement pour compagnons de ses plaisirs et félicité, comme trop incapables d'un si grand bien.

(II, 11-19.)

## UN PROCÈS AMOUREUX

[Voici un exemple de ces jugements amoureux, précédés de copieuses et subtiles plaidoiries, auxquels se complaît l'*Astrée*.

Thamire a nourri et élevé Calidon, que son père, un oncle de Thamire, lui a confié en mourant. Thamire s'éprend d'une bergère voisine, Célidée, beaucoup plus jeune que lui, et peu à peu se fait aimer d'elle. Or Calidon devient amoureux de Célidée, et cette passion sans issue le rend gravement malade ; pour le sauver, après un pénible combat contre lui-même, Thamire sacrifie son amour à son amitié, et lui promet Célidée. Mais Célidée n'aime pas Calidon, elle refuse de l'épouser, et prend Thamire en haine, parce qu'il l'a donnée à un autre sans même la consulter. Dès lors, Thamire se considère comme libéré à l'égard de Calidon, et recommence à rechercher Célidée pour son compte ; les deux bergers la poursuivent de leurs instances. Ces trois personnages décident de remettre à la nymphe Léonide la décision de leur différend ; elle jugera, quand chacun d'eux aura exposé sa cause.]

### HARANGUE DU BERGER CALIDON

Amour, grand Dieu, qui par ta puissance m'as ravy toute celle que la raison souloit avoir sur ma volonté, escoute la supplication d'une des plus fidelles âmes qui ait jamais ressenty la puissance que la beauté a par ton moyen sur le cœur des hommes, et m'inspire de sorte les paroles et les raisons, que tu m'as si sou-

vent représentées, lorsque lassé du mépris de Célidée, je me suis voulu retirer de son service. Que cette grande Nymphé, esmue de leur force, ordonne avec toy, que celle à qui tu m'as donné, et qui m'a esté donnée par celuy qui y avoit l'un des plus grands interests, me soit conservée et maintenue, et contre le mépris de cette belle, et contre l'autorité et la violence de celuy qui me la veut ravir. J'entends, ô grande Nymphé, cette divinité que j'ay réclamée qui me promet son assistance, non seulement en guidant ma langue, mais en gravant mes paroles en vos cœurs, avec la pointe de ses meilleurs traicts. Aussi, Madame, si ce n'estoit cette assurance qu'il me donne, comment oserois-je ouvrir la bouche pour parler contre la personne du monde à qui j'ay le plus d'obligation ? Car j'avoue que Thamire pour son bon naturel m'a plus obligé que le père qui m'a donné naissance, puisque sans avoir eu le contentement du mariage, il a supporté tous les ennuys et toutes les sollicitudes que la nourriture des enfans peut donner, et ensemble celles que la conduite des troupeaux et des pasturages d'un orphelin dans le berceau (car ce fut en cet âge que je luy fus remis), peut rapporter à celuy qui en reçoit la charge. Il n'a espargné ny peine ny despense pour m'eslever, ny soin ny prudence pour me faire instruire ; de sorte qu'avec beaucoup de raison, je le puis appeller mon père, et il me peut nommer son enfant, puisque j'ay reçu de luy tous les offices que ces noms requièrent. Et avouant que je luy ay ces obligations, comment oserois-je ouvrir la bouche contre luy sans encourir le nom d'ingrat, si cette dispute dépendoit maintenant de moy ? J'aimerois mieux estre dans le tombeau de mes pères, et que mon berceau m'eût servy de cercueil, que si cette action dé-



# AU CARREFOUR DE MERCURE

Devant un jury présidé par Léonide, Thamyra et Calidon se défendent.





pendoit de ma volonté, on me vît opposer à celle de Thamyre, Thamyre qui m'a fait tel que je suis, Thamyre à qui je dois tout ce que je vaux, bref ce Thamyre, au service duquel quand j'aurois despendu tous les jours de ma vie, encore ne saurois-je avoir satisfait à la moindre partie de ce que je luy dois. Mais, hélas ! je m'en remets à luy-mesme, cet Amour qui me commande luy commande aussi ; il vous dira s'il est possible que le cœur qu'il a vivement touché luy puisse désobeyr en quelque chose. S'il éprouve que cela n'est point, je le conjure par cet Amour mesme qui a tant de puissance sur son âme, de me pardonner la faute que je commets par force, et qu'il me permette de dire que toute sorte de raison ordonne que Célidée me doit aimer, et qu'il n'y a personne que moy qui puisse justement la prétendre sienne.

Car pour le premier poinct, que respondra Célidée, si je l'appelle devant le trône d'Amour, et si en présence de cette équitable compagnie, je me plains à luy de cette sorte ? Cette belle, ô grand Dieu, qui se présente devant toy, c'est celle-là mesme que tu m'as commandé d'aimer et de servir, sous les espérances que tu as accoustumé de donner à ceux qui te suivent ; si dès le commencement j'ay contrarié à ta volonté, si depuis je n'ay point continué, et si je ne me résous pas de parachever ma vie en ton obéissance, ô Amour, qui lis dans mon cœur, voire qui de ta main mesme y escriis tous mes desseins, chastie moy comme parjure, et empruntant contre moy la foudre du grand Tharamis, escrase ma teste comme celle d'un perfide. Mais si la vérité respond à mes paroles, et si jamais personne n'aima tant que moy, comment souffres-tu qu'elle trompe mes espérances, qu'elle dédaigne tes promesses, et qu'elle se mocque du mal que tu me



fais endurer pour elle? Aussitôt que je la vis je l'aimay, et ne l'aimay point plustost que me donnant entièrement à elle, je ne retins de moy que la volonté seule de l'adorer. Mais peut-estre cette affection luy a esté inconnue, j'ay raconté mon mal aux bois reculés, aux antres sauvages, ou bien aux rochers ; nullement, ô Amour, elle a ouy mes plaintes, elle a vu mes pleurs, elle a su mon affection, un peu par ma bouche, davantage par celle de Thamyre, de Cléontine et de mes amis, beaucoup plus par l'effet de ma passion. Ne m'a-t-elle point vu dans le lit de la mort pour <sup>1</sup> elle ? Ne m'a-t-elle point tendu la main comme me retirant du tombeau, voire du nombre des morts, en me disant : Vy Calidon, tes prétentions ne sont pas toutes désespérées ? Et pourquoy ayant desja souffert les plus aspres douleurs qui devancent la mort, m'a-t-elle rappelé du repos que le cercueil me promettoit, si c'estoit son dessein de me laisser remourir sans pitié ? Comment sa cruauté n'estoit-elle point soulée d'une mort ? Et faloit-il que pour t'avoir obéy, et l'avoir adorée, je fusse par elle condamné à un second trespas ? Elle dira peut-estre qu'il faut que je la mesure à mon aulne, et que je considère que comme je n'aurois pas la puissance de quitter l'affection que je luy porte pour la mettre en une autre, que de mesme estant engagée ailleurs, elle ne s'en peut distraire pour m'aimer. O Amour, ce ne sont que paroles, ce ne sont qu'excuses, qu'elle monstre le contrat de cet Amour. Et si tu ne le juges incontinent faux, je veux bien estre condamné. Elle n'a jamais aimé que le Berger Thamyre, à ce qu'elle dit, mais je dis bien davantage, car je soutiens qu'elle n'a jamais aimé ce Thamyre. Elle l'a

<sup>1</sup> 1616 : pour avoir trop d'affection pour elle.

aimé ! En quel temps, Amour ? Lorsqu'elle n'estoit pas capable d'aimer ; elle l'a aimé, lorsqu'elle avoit les mains et le cœur empesché en ses poupées, et que ses désirs ne pouvoient outrepasser les plaisirs de les habiller, de les bercer, ou de les entretenir. N'est-elle pas ignorante d'Amour, ô Amour, si elle appelle les opinions d'un tel âge Amour ? Et d'effect, si elle avoit aimé ce Thamyre, ne l'aimeroit-elle point encore ? Quoy ? telles affections sont peut-estre comme les habits desquels on se despouille quand on veut, ou quand on s'en ennuye. Ah, puissant Dieu, combien ignore-t-elle, ou plustost combien méprise-t-elle ta puissance ? N'est-ce pas l'une de tes principales loix, que l'Amant qui peut seulement penser que quelque jour son Amour finira, soit déclaré coupable, mais celui qui le pourra désirer soit tenu pour fier ennemy ? Et quelle sera donc estimée cette Bergère, qui n'a pas seulement pu penser, voire qui ne l'a pas seulement désiré, mais qui en effet s'est retirée de l'Amour qu'elle portoit, ce disoit-elle, à son Thamyre ? Diras-tu, grand Dieu, qu'elle ait jamais été véritablement des tiennes ? la reconnoistras-tu pour telle ? et permettras-tu qu'elle jouysse du privilège qu'elle prétend, et qu'elle m'oppose ? Mais soit ainsi que ta bonté qui surpasse de beaucoup toutes les bontez de tous les autres Dieux, puisqu'elle recourt à toy, et puisqu'elle te prend pour son Asile, luy permette de jouyr du bénéfice des vrais Amants, et que par ainsi aimant Thamyre, elle ne soit point obligée, je ne veux pas dire de m'aimer, mais non pas seulement de tourner les yeux vers moy ; que me respondra-t-elle maintenant qu'elle avoue elle-mesme de n'aimer plus Thamyre ? De quelle excuse pourra-t-elle couvrir son impiété ? Et pourquoy dira-t-elle qu'elle ne veut point

obéyr <sup>1</sup> ? Et quelle raison t'empeschera, ô Dieu, qui te fais respecter à tous les Dieux, de ne laisser impunie la désobeyssance de cette Bergère ? Quoy donc ? Elle sera la seule qui te mesprisant ne ressentira point quelles sont tes vengeances, moy le seul qui t'adorant ne ressentiray point les effects de ta bonté accoustumée ?

Je pense, ô grande Nymphé, que Célidée estant de cette sorte accusée devant le trône de ce grand Dieu, pourra malaisément respondre, ny éviter d'estre condamnée à me rendre autant de contentement que j'ay eu pour elle de peines et de travaux, et à me donner amour pour amour, et recevoir désir pour désir, sans que *Thamyre* puisse s'y opposer pour son interest particulier.

Car que peut-il prétendre <sup>2</sup> en ce que librement il a donné, et pour satisfaire à ce qu'il devoit, et dont volontairement il s'est dépouillé à mon avantage ? Tant s'en faut qu'il me la puisse débattre par quelque raison qu'il veuille s'imaginer, qu'au contraire il seroit plustost obligé de me la maintenir envers tous et contre tous, puisque c'est de luy de qui je la tiens. Mais, dira-t-il, je te l'ay donnée sans te devoir rien, et de pure et franche volonté, pourquoy serois-je obligé à cette garantie ? Et quoy, *Thamyre*, appelez-vous cela pure et franche volonté <sup>3</sup>, à quoy vous venez d'avouer devant vostre Juge, que vous avez esté forcé par les raisons que vous vous estes vous mesme alléguées avant que de me la remettre ? n'avez-vous pas desja jugé que pour l'assurance que mon père a eue en vous, pour la prière qu'il vous a faite en sa mort, et pour l'amitié qu'il vous a toujours fait paroistre,

1. 1616 : *t'obéir*.

2. Texte de 1616 ; 1647 : *prendre*.

3. Texte de 1616 ; 1647 : *de pure...*

vous crutes de me devoir sauver la vie en vous dépouillant à mon avantage, de la possession de cette belle Célidée ? Et appellerez-vous pure et franche volonté ce que vous avez esté contraint de faire pour vous acquitter de tant d'obligations ? Est-ce ainsi qu'en payant vos dettes vous avez opinion d'obliger vos créanciers ? J'avoue, grande Nymphe, qu'il fait bon prester à Thamyre, parce qu'il ne paye pas seulement le principal, mais porté d'un courage généreux, rend ensemble l'intérêt, qui tesmoigne qu'il n'est point ingrat. Mais je nie tout à fait qu'en cette action, il n'y eut rien qui l'y pût obliger que sa volonté. Et toutesfois, soit ainsi que sa seule volonté l'y ait obligé, et que ce soit pour se satisfaire à soy mesme, contrevenant à l'effet de cette volonté, ne contrevient-il point à sa propre satisfaction ? Que s'il met en ligne des obligations que je luy ay, le don qu'il m'a fait de Célidée, appellera-t-il cela pure et franche volonté, puisque ce qui m'oblige à luy, c'est ce qui le despouille de la chose qu'il prétend ? Et par ainsi s'il regarde ce qu'il a dû à la mémoire de mon père, s'il considère ce qu'il devoit à soy-mesme, et s'il tourne les yeux sur l'obligation dont il m'a voulu lier, il verra que cette action n'a point esté de pure et franche volonté, mais que pour le regard de mon père, ce n'a esté que rendre fidèlement ce que l'on avoit remis en ses mains, et en cela il s'est montré homme de bien, et plein de prud'hommie, de ne nier point une dette dont l'obligation n'estoit qu'en sa mémoire. Et pour son regard, il a esté véritablement juste de payer si franchement, et sans se le faire demander, le tribut à quoy le parentage qui estoit entre nous et l'amitié qu'il me portoit, l'avoient obligé. Et pour le mien, ce n'a esté qu'un argent qu'il m'a voulu prester en ma nécessité, afin

que je luy en rende autant et plus grande somme, quand il me la demandera, et qu'il en aura affaire. Et en ce dernier poinct, il s'est fait paroistre bon mesnager, puisque la vie des hommes estant si remplie de misères et d'infortunes, c'est faire bien prudemment que de rendre redevables des personnes qui ne soient ingrates. Que si je manque à ce devoir, qu'il se plaigne alors de moy, et m'appelle mesconnoissant, mais qu'il ne die pas aussi que volontairement il m'a remis Célidée, puisqu'il y estoit obligé par la bonne foy, par <sup>1</sup> sa propre considération, et par les règles de la prudence humaine ; de sorte que tant s'en faut qu'il me la puisse débattre, qu'il est mesme obligé de me la maintenir contre tous ceux qui m'en voudroient empescher la possession.

Dieu en soit tesmoin, mon père (tel vous appelle-ray-je, si vous ne me le deffendez, le reste de ma vie), Dieu me soit tesmoin, dis-je, si je ne meurs de regret qu'il faille que je vous contrarie en cette occasion. Mais dites vous-mesme en quel estat vous m'avez vu, et combien il s'en est peu fallu, sans vostre assistance, que l'Amour ne m'ait ravy la vie, et puis confessez que c'est Amour qui me force à vous rendre ce desplaisir, voire m'y contraint de sorte que je n'ay pas la volonté libre, et qu'il m'est impossible de vouloir que ce qu'il luy plaist. Que s'il m'advient jamais de sortir de vos commandemens pour quelque autre occasion que ce puisse estre, ô Dieux, ne disposez point autrement la fin de mes jours, que comme celle du plus ingrat qui ait jamais vescu. Mais, mon père, en ce que je suis forcé, pardonnez à ma faiblesse, et m'aidez à me plaindre à vous, de vous mesme.

Car n'estes-vous pas la cause de cette Amour ? Pourquoy, puisque cela dépendoit de vous, me rapelastes-vous d'entre les Boyens, avant que vous eussiez espousé Célidée ? Pouviez-vous penser que vous appartenant, je n'eusse pas quelque sympathie avec vous, et que par ainsi il y avoit du danger que je ne l'aimasse ? Mais, direz-vous, je te pensois si bien né, que te commandant comme je fis de ne l'aimer point, tu t'en empescherois, et me rendrois ce respect de ne la regarder que comme ta sœur. Et comment, sage Thamyre, est-il possible que vous ne vous soyez pas ressouvenu de l'imprudence de la jeunesse, et que c'est le naturel non seulement de ceux qui sont en tel âge, mais généralement de tous les hommes de s'efforcer contre les choses deffendues ? Et me deffendre de l'aimer avant que je l'eusse vue, qu'estoit-ce autre chose que m'en donner la volonté par les oreilles, avant qu'elle ne me fust venue par les yeux. Qu'estoit-ce sinon éveiller mes désirs, et me faire tout estinceller de feu, comme le caillou qui est frappé, et qui auparavant estoit froid, et sans apparence de chaleur ? Mais, me direz-vous, ne te permis-je pas de l'aimer comme ta sœur, afin que bornant de cette sorte tes désirs, tu n'offençasses ny toy, ny moy, toy en ne te contraignant pas trop, et moy en n'outrepassant point les limites que je t'avois ordonnées ?

O grande Nymphé, considérez, je vous supplie, quel commandement est celui-cy. Thamyre me met devant les yeux une beauté infinie, me permet de la pratiquer, me commande de l'aymer, mais il veut que mon amour n'outrepasse point cette borne, et que je la renferme sous une amitié de frère. O Dieux, et quel m'estime-t-il ? Cet Amour qui remplissant cet Univers en rempliroit encore sans nombre, si sans nombre il y avoit



des Univers, cet Amour qui gouverne et les hommes et les Dieux, et qui dispose d'eux et de leurs affections à sa volonté <sup>1</sup>, sera donc renfermé dans les limites qu'il me prescrit et m'ordonne ? Mais quelle opinion avoit-il conçue de moy ? pensoit-il que j'eusse plus de puissance que les hommes ny les Dieux, voire que tout l'Univers ? Il me devoit pour le moins mesurer à luy mesme, et s'il avoit pu contenir ses affections dans quelques bornes, me commander d'en faire de mesme, et non pas ayant esprouvé sa propre impuissance et le trop grand pouvoir de ce Dieu, me commander autre chose qu'il n'avoit pu observer, encor que son âge, sa sagesse et sa prudence devoient bien pouvoir davantage en luy, que la jeunesse et inexpérience qui estoit en moy.

Il se plaindra peut-estre que je ne luy ay pas porté le respect que je luy devois, et auquel les offices de père qu'il m'a rendus, me pouvoient obliger. Hélas ! qu'il se ressouvienne que c'est par force, et mesme qu'il ne peut se plaindre que je ne luy aye porté tout celuy qu'il pouvoit désirer, puisque j'avois plustost élu de mourir que de luy en faire rien paroistre, ny à personne quelconque. La peine qu'il eut à découvrir mon mal, quand j'estois entre les bras de la mort, rend assez de preuve de ce que je dis. Que si ce sage Myre, par ruse et par prudence, le reconnut à mon poulx <sup>2</sup>, et aux changements de mon visage, hélas, s'il se plaint de cela, qu'il loue auparavant le respect que je luy rendois de vouloir plustost mourir que de le découvrir, et qu'après il blâme la nature de ce qu'elle

1. 1616 donne ici ce membre de phrase : *et qui ne se gouverne à la volonté de personne.*

2. C'est un vieux médecin qui, en observant l'agitation du poulx de Calidon quand Célidée entre dans sa chambre, a découvert qu'il est malade d'amour.



ne m'a aussi bien donné le pouvoir de commander à mes mouvemens intérieurs, qu'à ma langue et à mes actions. Et que toutes ces considérations ne l'empeschent point de juger sainement de ce qu'il doit au fait qui se présente. Luy qui n'a jamais par le passé donné connoissance que la passion eust quelque pouvoir sur sa preud'hommie, ny sur son jugement, voudroit-il bien à ce coup, leur faire un si grief outrage ? Pourquoy les mesmes raisons qu'il s'est représentées lorsqu'il me donna cette belle Bergère, ne le contraindroient-elles de m'en laisser la possession ? Le devoir qu'il avoit à l'amitié et à la confiance de mon père, n'est-il pas le mesme encor à cette heure qu'il estoit en ce temps-là ? Et luy n'est-il pas le mesme Thamyre qu'il estoit, quand il me la donna, et moy le mesme Calidon qui ne reçut la vie que le mal m'avoit presque ostée, qu'aux conditions que Célidée seroit mienne ?

J'avoue que jamais homme n'eut plus d'obligation à un homme, que jamais parent ne reçut de meilleurs offices d'un parent, ny que jamais enfant n'a eu plus de preuve de l'Amour de son père, que j'en eus et reçus de Thamyre, lorsque se privant de Célidée, il m'en a voulu rendre possesseur ; mais maintenant qu'il me la veut ravir, ne me permettra-t-il pas de dire que jamais homme ne fut plus outragé d'un homme, que jamais parent ne reçut de plus grandes indignitez d'un parent, ny que jamais enfant ne fut plus tyranniquement traité d'un père, que Calidon de Thamyre ? De sorte que toutes les obligations que je luy puis avoir eues par le passé, sont maintenant changées en autant d'offenses. Car qu'ay-je affaire, Thamyre, que vous ayez eu le soin de mon enfance, la peine de m'eslever, et les travaux de la conservation de mes troupeaux et pasturages ? Qu'ay-je affaire que vous

m'avez chéry, que vous m'avez fait soigneusement instruire, que vous m'avez élu pour vostre fils et successeur, et, bref, que pour me rendre la vie que l'Amour estoit prest de me ravir, vous vous soyez privé de la plus chère chose que vous puissiez avoir, et me l'avez donnée, si la reprenant à cette heure vous me préparez une mort mille fois plus désespérée que la première, et si sans la possession de ce que vous me ravissez, les biens, l'instruction, ny la vie ne me sont de nulle considération ? Souvenez-vous, sage Thamyre, que reprendre par force la chose donnée, offense plus celuy qui l'a reçue que si l'on la luy avoit refusée, et ne trouverez point estrange qu'en semblable action je me plaigne de vous, et que je die que cette seule offense efface toutes les obligations que je puis vous avoir. Afin que cela ne soit, joignez-vous avecques moy, et avouez les paroles que je vay dire de vostre part à Célidée ; et vous, Bergère, escoutez-les, comme si elles estoient proférées de sa bouche : Comment, ma belle fille, vous dit-il, est-il possible, puisque les mérites de Calidon et son affection, de qui la grandeur ne vous peut estre inconnue, n'ont pu obtenir de vous cette grâce de le vous faire aimer, qu'au moins la prière et l'estroite recommandation que je vous en ay faite, soit demeurée morte en vos oreilles, et sans effet en vostre âme ? Ne m'aviez-vous pas tant de fois promis que l'amitié que vous me portiez estoit telle, qu'elle me donnoit toute puissance sur vous ? S'il est ainsi, pourquoy n'estes-vous véritable, et pourquoy voulez-vous me mettre en doute de cette amitié, en me refusant l'effet de vos paroles ? Vous ay-je proposé quelqu'un qui ne méritast d'estre aimé ? Est-ce une personne inconnue, ou qui soit sans parens et amis ? Peut-estre n'y a-t-il dans toute la contrée, Ber-

gère qui n'estimast son amitié luy estre avantageuse. Mais, direz-vous peut-estre, c'est vous que j'ayme, Thamyre, et n'en puis aimer un autre. C'est à vous seul que je me suis donnée, c'est à vous que j'ay laissé toute puissance sur moy, hormis celle de donner ma volonté à quelque autre.

Dieu sait, ma belle fille, si cette déclaration m'est agréable, et s'il y a rien sous le Ciel qui me puisse plaire davantage ; mais si vous m'aimez, puisqu'une des principales conditions d'un vray Amant, est de chérir plus l'honneur de la chose aimée, que sa propre conservation, pourquoy ne vous efforcerez-vous de conserver l'honneur de ce Thamyre que vous aimez, voire pourquoy refuserez-vous d'aimer ce cher Thamyre, sous le nom de Calidon, puisque Calidon n'est qu'un autre moy-mesme, et pour son corps il n'est différent que de figure du mien ? Car nous sommes si proches que d'ailleurs on nous peut tenir pour mesme chose. Pour son âme, je l'aime de sorte, que nostre amitié monstre bien nostre simpathe ; et puisqu'entre les amis toutes choses sont communes, l'aimant comme je fais, je n'ay rien à quoy il n'ait part aussi bien que moy ; de sorte que si j'ay vostre affection comme vous dites, ne faut-il pas de nécessité qu'il y participe ? Et ne faut point qu'en cela vous vous plaigniez, disant que je vous manque de foy, en vous changeant pour un autre ; car mon dessein n'est point d'aimer jamais autre que vous, vous estes le commencement et serez la fin de mon affection. Mais puisque le destin me deffend de vous posséder, ayant esté contraint de vous donner à un autre, par les loix du devoir et de la nature, pensez, ma belle fille, quel contentement ce me sera de vous voir à celuy que j'ay eslevé, que j'ay instruit, que j'aime et que j'ay choisi, non

pas seulement pour successeur, mais pour compagnon en tous les biens que le Ciel et la fortune m'ont donnés, et me donneront à l'advenir. Vous estes aussi bien obligée à cecy par nostre amitié, que je le suis par le devoir, puisque si vous pouvez refuser ce que vous connoissez<sup>1</sup> que je désire et que le devoir me commande de désirer, quelle force dira-t-on que l'Amour a sur vostre âme ? Aimez donc Calidon si jamais vous avez aimé Thamyre, recevez-le pour Thamyre, et faites-vous paroistre en une seule action, et Amante, et religieuse envers les Dieux, qui sans doute, ne m'eussent point donné la liberté de me dépouiller de vous contre mon vouloir, s'ils ne l'avoient ainsi résolu dans leurs destins infaillibles.

Grande et sage nymphe, ces paroles que Thamyre a proférées, ou a dû proférer, et dont j'ay servy d'instrument, sont ce me semble et<sup>2</sup> si véritables et si dignes de luy, que vous en remettant le jugement entier, je m'assure qu'il ne m'en dédira point. C'est pourquoy après vous avoir juré par Thautates que Calidon aime, et qu'il n'y eut jamais un plus véritable Amant que luy, je n'adjousteray point d'autres raisons aux siennes, mais seulement remettant et ma vie et ma mort entre vos mains, je prieray tous nos Dieux qu'ils vous soient aussi justes, que vous me le serez.

Calidon acheva de cette sorte, avec une grande révérence, et se rapprochant de Célidée, se remit à genoux devant elle, attendant ce qu'on vouloit respondre à ce qu'il avoit dit... Célidée par le commandement de la Nymphe, rougissant d'une honneste honte, prit ainsi la parole.

1. Texte de 1616 ; 1647 : connoissiez.

2. Ce mot manque en 1616.

## RESPONSE DE LA BERGÈRE CÉLIDÉE

Je suis si peu accoustumée, grande Nymphé, à parler du sujet qui se présente, et mesme en si bonne compagnie, que vous ne devez point douter de la justice de ma cause, encor que vous me voyez rougir, ou que je parle avec une voix tremblante, en bégayant presque à chaque mot. Que si je n'estois assurée que la raison que j'ay de n'aimer point ce Berger, est si claire d'elle-mesme qu'elle n'a besoin d'artifice pour estre mieux vue de vous, je n'aurois pas la hardiesse d'ouvrir la bouche pour ce sujet, sachant bien que ce seroit inutilement, tant pour le défaut d'esprit qui est en moy, que pour la trop grande éloquence qui est en Calidon, qui a parlé de sorte qu'il a bien fait paroistre qu'il estoit au rebours de moy, puisqu'il mendie de faibles raisons seulement pour accompagner l'abondance de ses paroles, et moy je ne cherche que des paroles à mes raisons, en ayant tant et de si fortes, que pour peu que je vous les puisse déduire, je tiens pour certain que vous connaîtrez que c'est avec raison, que n'ayant jamais aimé Calidon, je ne dois point commencer à cette heure, ny continuer, ou pour mieux dire renouveler l'affection que j'ay portée à Thamyre, puisque j'ay tant d'occasion du contraire.

Mais par où commenceray-je ? Et qui est-ce qu'en premier lieu je dois alléguer, ou à quelle divine puissance faut-il que je recoure pour estre assistée en ce périlleux combat où je suis attaquée, non par l'Amour, mais par ces monstres d'Amour ? Périlleux combat véritablement le puis-je nommer, puisque mon heur et mon malheur en despendent ; et monstres d'Amour



sont-ils bien, puisqu'ils se veulent faire aimer par force, et contraindre d'aimer et de hayr à leur volonté.

J'ay ouy dire à nos sages Druydes que ce grand Hercule que nous voyons eslevé sur nos Autels avec la massue en la main, l'épaule chargée de la peau du lyon, et avec tant de chaînes d'or qui luy sortent de la bouche, qui tiennent tant d'hommes attachés par les oreilles, fut jadis un grand Héros, qui par sa force et valeur domptoit les monstres, et par son bien dire attiroit chacun à la vérité. De qui doncques en cette extrême nécessité dois-je plustost requérir l'aide que de ce grand Héros ? Et d'autant plus librement qu'ayant, à ce que j'ay ouy dire, aimé une de nos Gauloises, sans doute, il ne refusera point, à sa considération, le secours qui luy sera demandé. C'est donc à luy que je recourray, afin qu'il dompte ces esprits monstrueux, et qu'il deslie de sorte ma langue, que je puisse vous déduire mes raisons, ou plustost qu'il les vous die luy-mesme avec ma voix. Par ta valeur doncques je te prie, et par la belle Galathée, nostre Princesse, ô grand Hercule, je te conjure que tu me délivres de ces monstrueuses Amours, et éclaircisses de sorte à cette grande Nymphe la raison que j'ay de me conserver sans aimer ny Thamyre ny Calydon, que j'en puisse recevoir un juste et favorable jugement.

Et pour commencer, à quoy penses-tu, Calidon, quand tu m'appelles devant cet Amour, duquel tu fais ton Juge et ton Dieu ? Crois-tu que s'il est le Dieu de ceux qui se plaisent à leur perte, son pouvoir s'étende sur nous, qui mesme avons honte que son nom soit en nostre bouche, voire qu'il frappe nos oreilles ? Une fille, Calidon, de qui les actions et tout le reste de la vie, ont toujours fait paroistre le mespris qu'elle

fait de cet Amour, est maintenant appelée par toy devant son trône, pour en recevoir le jugement ? Et que dois-tu attendre pour response de moy, sinon que d'autant qu'Amour l'ordonne ainsi, je ne le veux pas faire ? C'est bien à propos pour me convaincre de défaut, de m'appeller devant celuy qui n'est que défaut ; ne pense point, Berger, que pour ma deffense, j'use d'excuse envers luy ny envers toy, tant que tu ne m'allègueras point de meilleure raison que celle de ses ordonnances ; car tant s'en faut que je veuille nier de n'y avoir point contrevenu, que je fais gloire de les avoir desdaignées. Mais, je te supplie, quand j'auray observé ce qu'il ordonne, quand je me seray contrainte de vivre selon sa volonté, quelle glorieuse récompense en dois-je attendre ? Voilà, dira-t-on de moy, pour tout payement de mes peines, voilà la fille de toute la contrée la plus amoureuse. O beau et honorable titre pour une fille bien née, et qui désire passer sa vie sans reproche ! Ne m'appelle donc, ô Berger, devant ce trône, de qui je ne veux reconnoistre la puissance, et de laquelle je me déclare dès maintenant ennemie.

Que si tu veux que je te responde, allons tous deux devant la Vertu ou la Raison ; et certes je pense qu'à laquelle que tu te veuilles sousmettre, il ne faut point que nous allions que devant cette grande Nymphé, qui prend la peine d'escouter nos différens. Ce sera donc devant cette Raison et cette Vertu, que je respondray à ce que tu as dit, qui, ce me semble, se peut rapporter à trois poincts : à savoir que je te dois aimer, parce que tu m'as aimée, et que je l'ay su, parce qu'en ta maladie les faveurs que tu as reçues de moy, et qui ont, dis-tu, esté cause de ta guérison, m'y ont obligée, et enfin parce que Thamyre m'a donnée à toy.

Mais, Madame, pour esclaircir toutes ces choses, ne



luy commanderez-vous pas qu'il me responde, afin que par sa bouche vous tiriez la connoissance de la vérité ? Je te demande donc, Calidon, avec quel attrait la première fois que tu commenças de m'aimer, donnay-je naissance à ton Amour ? Tu ne responds point. A ce mot, voyant qu'il se taisoit : Madame, dit-elle, s'adressant à la Nymphé, commandez-luy, s'il vous plaist, qu'il me responde. Et Léonide le luy ayant ordonné : Vous me faites, dit-il, une demande que vous pouvez aussi bien résoudre que moy ; mais puisque vous la voulez savoir de ma bouche, je vous diray que la faveur que je reçus de vous ne fut autre que de vous laisser voir à moy, au sacrifice qui se fit le sixième de la Lune. Estois-je la seule fille, adjousta Célidée, qui assistay à ce sacrifice, et toy le seul Berger du hameau qui y fust ? Toutes les Bergères du village, répondit-il, et presque tous les Bergers y estoient. Et comment, répliqua la Bergère, fis-je une seule action particulière pour l'attirer, et pour acquérir ton affection ? Tant s'en faut, répondit Calidon, et en cela vous devez reconnoistre que cette amour est ordonnée du Ciel, et presque destinée entre nous ; vous ne tournates pas mesme les yeux vers moy, et toutesfois, aussitost que je vous vis, je vous aimay, comme forcé par une puissance intérieure à laquelle il m'estoit impossible de résister. Mais peut-estre, adjousta la Bergère, lorsque je reconnus d'estre aimée, je conservay cette bonne volonté avec artifice, et l'allay <sup>1</sup> augmentant avec des faveurs. Il ne faut point, interrompit incontinent le Berger, que vous vous donniez cette gloire, mon affection est née, sans que vous y <sup>2</sup> ayez rien rapporté, elle a continué sans vous, et s'est augmentée sans vous,

1. Texte de 1616 ; 1647 : j'allay.

2. Ce mot manque en 1616.

j'entends sans que vous y ayez rien davantage contribué, sinon d'estre vous-mesme. Au contraire, dès la première fois que vous la reconnustes (car sans vous l'avoir descouvert avec mes paroles, j'ay bien su que vous y prites garde), quel mauvais visage ne reçus-je point de vous ? Et depuis, quelle connoissance de mauvaise volonté ne m'avez-vous point donnée ? De sorte que si véritablement, comme vous dites, je suis monstre d'Amour, je le suis pour ce que c'est chose monstrueuse, qu'un Amant puisse si longuement conserver son affection parmy tant de rigueurs et d'occasions de haine ; car je puis dire que jamais une seule de vos actions n'a dû avoir autre nom pour mon regard que celui de rigueur et de haine, si ce n'est en apparence, lorsque durant ma maladie vous me vintes voir, afin de conserver ma vie, mais avec un cruel dessein de me faire une autre fois mourir plus cruellement. Alors la Bergère continua de cette sorte :

Vous oyez, grande et sage Nymphé, par la bouche mesme de Calidon, que s'il m'a aimée, je n'y ay contribué du mien, sinon d'estre telle que je suis, et contre cela, quel remède pouvois-je inventer ? Mais que me respondra-t-il, si maintenant devant le trône de la Raison, je luy dis : Puis, Berger, que je ne consenty jamais à tes recherches, pourquoy veux-tu que je participe à la peine et à la honte de l'erreur que tu as faite ? Celle que sans vengeance j'ay soufferte jusques icy de tes importunités, ne te doit-elle suffire ? Tu m'as aimée, dis-tu, et pour cette amour je t'en dois rendre une autre ; mais escoute ce que la Raison te dit : tu as aimé Célidée, et en l'aymant tu l'as offensée ; et quelle autre récompense te doit-elle, que la haine ? Et il est vray, Berger, que ne voulant prendre de toy la vengeance qui eust esté raisonnable, je me

contentay de te hayr en mon âme, te pardonnant le reste, pour l'amitié que Thamyre te portoit. Que si, comme tu dis, j'ay su ton amour par tes pleurs et ta maladie, ce n'estoit pas m'obliger davantage à t'aymer, mais à te hayr plus cruellement.

Et dy-moy, Calidon, puisque Thamyre a tant pris de peine comme tu dis, de te faire bien instruire, en quel lieu de la terre as-tu appris qu'il fust bienséant à une fille telle que je suis, d'aymer, et de souffrir d'estre aymée ? Que si cette opinion n'est en lieu du monde que parmy ceux qui tiennent le vice pour vertu, ne m'offenses-tu pas infiniment, de rechercher de moy ce qui est contraire à mon devoir ? Tu m'as aimée, dis-tu, parce que tu ne t'en es pu empêcher ; et mon amy, quand ce seroit m'obliger que de m'aimer, quelle obligation te pourrois-je avoir si tu fais ce que tu ne peux t'empêcher de faire ? Tu t'excuses envers Thamyre, de ce que tu m'aimes, encor qu'il ne le veuille pas, parce, dis-tu, que tu n'es pas coupable de ce que tu fais par force ; que si tu penses estre exempt du blâme en errant par force, et comment penses-tu estre digne de récompense, si par force tu fais quelque chose qui autrement mériteroit quelque reconnoissance ? Ou déclare-toy coupable envers Thamyre, ou cesse de demander récompense de ton service forcé. Mais aussi si tu m'as aimée en despit de moy, en suis-je punissable ? T'en ay-je prié ? T'en ay-je donné les occasions ? Tu dis que non. Cette amour m'a-t-elle rapporté quelque contentement ou quelque avantage ? Et suis-je devenue plus belle, plus vertueuse, ou meilleure ? S'il ne m'en est revenu que de la peine, ô Dieux, et où est ton jugement, Calidon, de me demander récompense au lieu de chastiment ? Ou plustost quelle effronterie est la tienne, d'avoir la

hardiesse devant cette grande Nymphe, de requérir des grâces et des loyers de moy, au lieu de demander pardon, et te repentir de tes fautes !

Je croy<sup>1</sup> bien que tu me veux dire que je ne devois te maintenir en erreur, si je tenois pour telle l'amour que tu m'as portée, ny te donner des paroles, pour te retenir en vie, lorsque ton mal estoit prêt à venger l'offence que tu m'avois faite. Mais, Calidon, n'auray-je pas sujet de t'appeler ingrat, et mesconnoissant du bien que je t'ay fait, puisqu'outre la plainte et le reproche que tu m'en fais, tu le prens encore tout autrement que tu ne dois ? Où fut jamais le coupable qui trovast son juge trop doux ? Où fut jamais l'offenseur qui se plaignit qu'au lieu de vengeance il ait reçu des bienfaits et des courtoisies ? Quoy donc ! Parce que je n'ay pas voulu ta mort, je suis coupable de ta vie, parce qu'au lieu de me vanger de toy, j'en ay eu pitié, et t'ay fait des faveurs, tu m'accuses, et me veux faire chastier ? Jugez, Madame, comme il a l'entendement blessé, et comme il prend la raison à contre-poil. Mais ne te fasche point, Berger, ne m'accuse ny ne me loue de cette action ; car je n'en dois avoir louange ny blasme, puisque celle dont tu te plains fut une de ces actions forcées que tu dis ne devoir estre ny recompensées ny punies.

L'amitié que je portois à Thamyre, qui m'en avoit requise par toutes les plus obligeantes conjurations dont il se pust adviser, en fut la cause. Tu sousris, Calidon, de ce que j'ay dit que l'amitié que je portois à Thamyre, m'avoit obligée à traiter ainsi avec toy, parce qu'il te semble que celle qui peu auparavant s'est déclarée si forte ennemie d'Amour, ne devroit pas

1. 1616 : je vois.

avouer maintenant que l'Amour eut cette puissance sur son âme. Mais, Berger, tu te trompes, si tu penses qu'estant ennemie d'Amour, je le sois toutesfois de l'amitié, ou de cette vertu qui fait estimer les choses comme elles doivent être prises. J'ay ouy dire, grande Nymphé, qu'on peut aimer en deux sortes : l'une est selon la raison, l'autre selon le désir. Celle qui a pour sa règle la raison, on me l'a nommée amitié honneste et vertueuse, et celle qui se laisse emporter à ses désirs, Amour. Par la première, nous aimons nos parens, nostre patrie, et en général et en particulier tous ceux en qui quelque vertu reluit ; par l'autre, ceux qui en sont atteints sont transportés comme d'une fièvre ardente, et commettent tant de fautes, que le nom en est aussi diffamé parmy les personnes d'honneur que l'autre est estimable et honoré. Or j'avoueray donc, sans rougir, que Thamyre a esté aimé de moy ; mais incontinent j'ajousteray pour sa vertu. Que si Calidon me demande comment je puis discerner deux sortes d'affection puisqu'elles prennent quelquefois l'habit<sup>1</sup> l'une de l'autre, je luy respondray que la sage Cléontine m'enseignant comment j'avois à vivre parmy le monde, me donna cette différence de ces deux affections : Ma fille, dit-elle, l'âge qui par l'expérience m'a fait connoître plusieurs choses, m'a appris que la plus sûre connaissance procède des effets ; c'est pourquoi pour discerner de quelle façon nous sommes aimées, considérons les actions de ceux qui nous aiment : si nous voyons qu'elles soient dérégées et contraires à la raison, à la vertu, ou au devoir, fuyons-les comme honteuses ; si au contraire nous les voyons modérées, et n'outrepassant point les limites de l'honnesteté et

<sup>1</sup> i. Texte de 1616 ; 1647 : *l'habitude*.

du devoir, chérissons-les, et les estimons comme vertueuses.

Voilà, Berger, la leçon qui m'a fait connoître que je devois chérir l'affection de Thamyre, et fuir la tienne ; car quels effets m'a produits celle de Calidon ? Il ne faut point les particulariser encore une fois, puis, Madame, qu'il ne les vous a point cachés. Des violences, des transports, et des désespoirs dont elle est toute pleine, ne furent jamais, ce me semble, des effets de la vertu. Que si nous considérons celle de Thamyre, qu'y remarquerons-nous que la vertu mesme ? Quand a-t-il commencé de m'aimer ? En une saison qu'il n'y avoit pas apparence que le vice l'y pût convier. Comment a-t-il continué cette amitié ? En sorte que l'honnesteté ne s'en sauroit offenser. Mais enfin pourquoy s'en est-il despouillé ? Pour les considérations qu'il vous a déduites luy-mesme. Que si en tout cela la raison ne paroist, voire si elle ne parle partout, je m'en remets à vostre jugement, Madame. Tant y a que ces considérations me firent recevoir l'amitié de Thamyre et rejeter celle de Calidon, et que cette amitié sans plus me contraignit de voir ce Berger, quand il fut malade, de luy donner des paroles pour remède de son mal, tant pour satisfaire à Thamyre, qu'à la compassion naturelle que nous devons tous avoir les uns des autres. Que si en aimant Thamyre j'ay failly, et bien, Calidon, pour te satisfaire je l'avoueray, et m'en repentiray avec protestation de n'aimer plus Thamyre, ny de retomber jamais en semblable faute. Mais que pour cela je doive estre obligée à t'aimer, je ne le crois pas ; car ce seroit me chastier d'un erreur, en m'en faisant commettre un autre encore pire.

Tu diras contre ma deffence qu'ayant donné toute



puissance à Thamyre sur moy, qui m'a par après remise en tes mains, il ne me doit estre permis de contredire à la disposition qu'il en a faite. Mais escoute la plaisante conclusion que tu fais: je te choisis pour mon mary, donc l'ayant esté quelque temps, tu me peux donner à un autre. Il faut que tu saches, Calidon, que la raison pour laquelle je donnay à Thamyre toute puissance sur moy, fut parce que je l'aimay, et l'aimay d'autant qu'il m'aima, et par ainsi s'il a quelque pouvoir sur moy c'est parce qu'il m'a aimée ; mais si ce n'est que pour cette occasion, ne sais-tu pas que la cause n'estant plus, l'effet n'y peut estre ? Si bien que s'il ne m'aime plus il n'a plus de pouvoir sur moy.

Mais, me diras-tu, il jure qu'il continue de t'aimer, et que c'est la raison, et non pas faute d'amitié, qui fait qu'il te remet à un autre. Je te respondray, Berger, que je n'en crois rien, et toutesfois, si la raison peut cela sur son amitié, pourquoy trouveras-tu estrange que cette mesme raison ait autant de force sur la mienne, et m'empesche de le faire ? Est-il raisonnable que j'aime ce que la nature et la raison me deffendent d'aimer ? La nature me le deffend, qui dès l'heure que je te vis, me mit dans le cœur une si grande contrariété et haine secrète, que je ne me pus empescher<sup>1</sup> de désapprouver tout ce que je voyois qui te contenoit. Sois certain, Calidon, que ce n'est point pour te mespriser ce que j'en dis, mais seulement pour la vérité. Je choisiray toujours plustost de reposer dans le tombeau que de vivre avec toy, non pas que je ne reconnoisse bien que tu mérites une meilleure fortune, mais parce que je ne croy pas que la mienne soit en ton amitié, et que la nature me retire de toy

1. 1616 : haine secrète qui ne me put empèscher...



avec tant de violence sans quelque cause. Or si cela est, comme je ne te l'ay jamais caché, pour quel sujet me peux-tu prétendre tienne, puisque la nature me le deffend, et la raison aussi qui n'est jamais contraire à la nature ? Vis en repos, Calidon, et si tu ne m'aimes point, ne veuille par ton opiniastreté rendre deux personnes malheureuses, car enfin tu ne le serois guères moins que moy. Et si tu m'aimes, contentes-toy de la peine que tu me donnes par ton amitié, sans vouloir me surcharger d'une autre insupportable, en me contraignant de t'aimer. Et sois certain que Lignon peut retourner à sa source beaucoup plus aisément, que tu ne parviendras à l'amitié de Célidée.

Or, Madame, voilà la responce que je puis faire aux mauvaises raisons de Calidon ; mais maintenant il me reste un plus dangereux ennemy à combattre, et qui m'oppose bien des armes plus fortes, et m'offense avec des coups plus cuisans. C'est de cet ingrat Thamyre dont je parle, ce Thamyre qui véritablement a esté aimé de moy, et de qui j'ay cru d'estre aimée autant que personne le sauroit estre. Mais, hélas, que me demande-il maintenant ? Peut-il croire en vie celle qu'il a remise entre les mains du plus cruel ennemy qu'elle eût ? Peut-il espérer encor quelque amitié de celle qu'il a si indignement outragée ? Par quelle raison me peut-il demander que je l'aime ? Est-ce parce qu'il m'a aimée, ou que je l'ay aimé ? Cela, Madame, estoit bon en ce temps-là, mais maintenant que de sa volonté il a cessé de m'aimer, et que par force il m'a contrainte de ne l'aimer plus, pourquoy me vient-il représenter le temps passé, qui n'est plus, et qui ne peut revenir ? Temps de quy la mémoire m'oblige plus à la hayne envers luy, que non pas au désir qu'il fust encore, puisque je reconnois maintenant qu'il le

méritoit si peu. Je l'avoue, je l'ay aimé ; mais tout ainsi que me donnant à un autre, il m'a montré par effet qu'il ne m'aimoit plus, qu'il ne trouve pas estrange, puisque mon amitié procédoit de la sienne, que je n'en aye plus pour luy. Pourquoi a-il coupé l'arbre dont il désiroit avoir le fruit ? Il m'a fait plus d'outrage que je ne luy en fais, puisqu'il a esté le premier offenseur, et toutesfois j'en suis satisfaite, je ne m'en plains pas, et s'il m'en doit de retour, je l'en quitte de bon cœur, et qu'il ne me recherche plus d'une chose impossible. Qu'est-ce qu'il vient me demander ? Ne sait-il pas que tant que nostre amitié a esté mutuelle, j'ay esté à luy et il a esté à moy, et en ce temps-là il a pu disposer de moy par les loix de l'amitié comme d'une chose sienne ? Que s'il m'a donnée à Calidon, par quelle raison me peut-il prétendre sienne ? S'il a quelque affaire de moy, qu'il recoure à celui à qui il m'a cédée, et s'il peut me ravoit de luy, qu'il revienne à la bonne heure, je verray après ce que j'auray à faire ; mais s'il l'en refuse, qu'il ne se plaigne plus de moy, ny ne me demande plus l'amitié qu'il a quittée, mais que seulement il se ressouvienne de ne donner une autre fois ce qu'il pensera luy estre nécessaire. Il m'a sacrifiée, à ce qu'il dit, pour la santé de Calidon, montrant en cela qu'il l'avoit plus cher que moy. Et bien, à la bonne heure ; mais ne se contente-t-il pas que son sacrifice ait esté reçu, et que son cher Calidon ait esté rappelé du tombeau ? Ou bien veut-il retirer ingratement comme sacrilège ce qu'il a voué aux Mânes de son frère ? Oste, Thamyre, cette pensée de ton âme, le Ciel t'en puniroit, et ne faut que tu espères, puisque j'ay esté offerte pour le salut de Calidon, que je veuille jamais plus me rabaisser aux hommes. Et à la vérité, ayant esté si maltrait-

tée de celuy que j'estimois plus que tous les hommes, ce seroit une grande imprudence de me remettre entre les mains de celuy qui m'a su si mal conduire. Quoy, Thamyre, me voudrois-tu encor ravoir, afin de sauver la vie une autre fois à quelqu'un de tes parens ou amis ? Ne me recherches-tu maintenant que pour me conserver tienne jusques à ce que Calidon retombe malade ? Contente-toy que la disposition que tu fis une fois de moy, réduisit ma vie à tel terme, que si tu désires me ravoir pour le salut de ceux que tu chéris plus que moy, tu dois estre assuré que je désire avec plus de raison me conserver à moy-mesme, pour me maintenir la vie que j'aime beaucoup plus que celle d'un autre à qui tu me veux donner. Mais ne sois pas glorieux de m'avoir réduite à l'extrémité dont je parle, car si j'ay pleuré ton départ, je me ris, Thamyre, de ton retour. Voilà, dis-je, en moy-mesme, celuy qui a fait si peu de conte de mon amitié, qu'il a plus aimé le contentement d'autrui que ma vie propre ; le voila, ce <sup>1</sup> libéral du bien d'autrui, qui regrette les larmes aux yeux la prodigalité qu'il en a faite. O Dieux ! combien estes-vous justes, puis que m'ayant vue offencer par ces deux Bergers, et connoissant mon innocence, vous avez pris ma protection, et m'avez vengée par mes ennemis mesmes ! Quels desplaisirs ne reçoit point ce perfide, par celuy mesme à qui il m'a voulu donner ? Et quelles peines ne ressent point cet importun persécuteur de mon repos, par celuy mesme qui luy a donné tout le droit qu'il prétend sur moy, maintenant qu'il se veut desdire de cette impertinente donation ? Qui ne voit point en eux le bras de Tharamis, et qui ne reconnaist en leur vie l'effet de la vengeance

divine ? Que si cette connoissance est si claire, comment dois-je douter, Madame, que reconnaissant le jugement que les Dieux en ont fait par la punition qu'ils leur ont ordonnée, vous ne ratifiez en terre maintenant par vostre sentence, ce que dans les Cieux ils ont desja jugé sur ce différend !

Ainsi finit Célidée, et faisant une grande révérence à la Nymphe, donna connoissance qu'elle ne vouloit parler davantage ; qui fut cause que Léonide commanda à Thamyre de dire ses raisons, à quoy satisfaisant il commença de parler ainsi :

#### RESPONSE DU BERGER THAMYRE

A ce que je vois, grande Nymphe, il m'est advenu comme à celui qui forge et trempe avec une grande peine le fer qu'un autre luy met après dans le cœur, car ayant eslevé ce Berger et cette Bergère avec tout le soing qu'il m'a esté possible, leur ayant appris, s'il faut dire ainsi, de parler et de vivre parmy le monde, à quoy se servent-ils maintenant de ce que je leur ay enseigné, sinon l'un à me ravir le cœur, et l'autre à me percer de tant d'offenses, qu'il ne me reste nulle espérance de vie que celle que j'attends de vostre favorable jugement ? Et bien je suis la butte de l'ingratitude et de la mesconnoissance ; mais encores que ces blessures soient si sensibles, si aimé-je mieux en estre l'offensé que l'offenseur, et voir en moy les coups de la main d'autrui, qu'en autrui ceux de la mienne, tant je suis esloigné naturellement de cette erreur infâme, et ennemie de la société des hommes. Il adviendra peut-estre que reconnaissant la faute que vous commettez tous deux, vous en aurez du regret, et vous repentirez de l'outrage que je reçois de vous en es-

change des bons offices que vous avouez d'avoir reçu de moy. Et lors ces paroles pleines d'artifices dont vous vous armez à ma ruine, seront employées aux justes reproches que je vous devrois faire maintenant, si je ne vous aimois encores l'un et l'autre, et si cette affection que je vous porte ne surmontoit de beaucoup les injures que vous me faites. Or sus, mes enfans, je vous les pardonne, j'ay bien supporté jusques icy vos jeunesses, je n'ay pas moins de force maintenant, ny moins de volonté de les excuser à l'advenir ; mais reconnoissez-le, et me connoissez, avouez-le, et dites que pour pardonner de si grandes mesconnoissances, il ne falloit pas une moindre amitié que la mienne.

Je vois bien, Madame, que je parle aux sourds, et que je conseille des rochers, qui n'escoutent point mes paroles ; si n'ay-je pu m'empescher avant que de venir aux raisons, de donner cela à l'affection que je leur porte, afin d'essayer cette voye plus douce et plus honorable pour eux, que celle de la contrainte de vostre jugement ; mais puisqu'ils demeurent obstinés, usons du fer et du feu, en leurs playes, puisque les doux remèdes y sont inutiles.

Voicy donc les meilleures raisons que Calidon allègue : Tu m'as donné Célidée, et tu estois obligé de me la donner par l'assurance que mon père a eue en toy, par l'amitié que tu m'as portée, et par l'espoir que tu as eu de m'obliger à toy. Et tu m'offenses davantage de la vouloir retirer après me l'avoir donnée, que si tu me l'eusses refusée dès la première fois. C'est, ce me semble, grande Nymphé, tout ce que ce Berger a voulu dire, avec une si grande abondance de paroles, et contre la raison, et contre luy-mesme, et contre moy.

Ingrat Berger, tu te veux prévaloir à mon désavantage de ma bonté, et de la pitié que j'ay eue de toy. Tu

dis que je t'ay donné Célidée, et pourquoy te l'ay-je donnée ? Estoit-ce point que je m'ennuyasse d'elle, ou seulement pour favoriser ton plaisir ? Nullement, dis-tu, mais pour te sauver la vie ; tu m'es donc obligé de la vie ; et n'es-tu pas bien ingrat de la vouloir oster à celui qui te l'a conservée ? Que si je te l'ay donnée pour te maintenir en vie, quel tort te fais-je de te la demander maintenant que je vois ta vie assurée ? Mais, diras-tu, si je suis guéry, c'a esté par l'espérance que j'ay eue que Célidée me demeureroit ; et qu'importe comme que <sup>1</sup> tu sois revenu en santé, pourvu que tu ne sois plus en danger ? La courtoisie et la discrétion nous enseignent que quand nous nous sommes servis en nostre nécessité de ce qui est à nos amis, nous le leur rendions avec des remerciemens. Tu es bien loin de cette courtoisie et de cette discrétion, puisque t'ayant donné l'espérance des bonnes grâces de Célidée, et la santé t'estant revenue par son moyen, maintenant tu la veux prétendre tienne, et cherches par tes paroles d'en trouver des prétextes pour couvrir ton ingratitude. Mais peut-estre il dira, Madame, que si je la retire, il retombera aux mesmes accidents, et aux mesmes dangers de sa vie, qu'il a esté. Nullement, grande Nymphé, nous l'avons vu par expérience ; car estant assuré que Célidée ne sera jamais sienne, il est bien devenu un peu plus mélancolic qu'il n'estoit pas ; mais on n'a point vu d'apparence qu'il fust en danger de sa vie, et c'est ce qui a causé, que connoissant qu'il ne s'agissoit plus de sa vie, mais de son plaisir seulement, j'ay pensé que mon contentement me devoit estre aussi cher que le sien, et que l'occasion estant passée, pour laquelle je luy avois cédé Célidée, j'

1. Texte de 1616 ; 1647 : quoy.

2. 1616 : reconnoissant.



pouvois la retirer sans l'offenser. Mais soit ainsi qu'il y ait encore du danger pour luy, il y en a aussi pour moy, et de telle sorte que la mort m'est plus assurée que la vie, si je suis privé de cette belle. Jugez, Madame, si par toute sorte de devoir, il n'est pas obligé à faire autant pour moy que j'ay fait pour luy ; s'il croit que j'aye dû luy remettre Célidée afin de luy sauver la vie, à cause que son père m'a aimé, et me l'a recommandé à sa mort, pourquoy ne juge-t-il qu'il est obligé à me la remettre, maintenant qu'il s'agit de ma conservation, pour les mesmes respects de l'amitié que son père m'a portée, et pour la recommandation qu'il m'a faite de luy ? Puisqu'il n'y a point de doute que si cela m'a pu obliger en son endroit à quelque devoir, cette mesme considération le rend encor plus mon redevable, et par ainsi si l'amitié que j'ay portée à Calidon m'a obligé d'avoir soin de sa vie, peut-il croire que pour ne m'estre méconnoissant, il ne soit obligé d'en avoir encor davantage de la mienne ? Que si comme il l'avoue, je la luy ay remise, pour l'obliger à me rendre de semblables offices, soit en ma nécessité, soit quand je les luy demanderay, pourquoy ne le<sup>1</sup> fait-il à cette heure, que je l'en requiers, et qu'il sait bien (l'ingrat qu'il est), que je ne puis vivre s'il me les refuse ? N'est-il pas de mauvaise foy s'il me les nie ? N'est-il pas ingrat s'il ne me les rend, et n'est-il pas indigne de se dire fils de celui qui m'a tant aimé, puisqu'il croit que cette amitié m'a obligé à me priver de la chose du monde que j'ay eue la plus chère ? Et ne mérite-t-il pas que je le désavoue pour parent, puisqu'il a si peu de ressentiment de ma mort qu'il voit toute certaine ; voire ne le dois-je pas nier mon

amy, puisqu'en mon extrême nécessité je ne reçois pas les offices que je luy ay rendus ? Et bref, ne le dois-je pas tenir pour le plus cruel ennemy que je puisse avoir, puisqu'il pourchasse contre raison, et avec tant de violence, de me donner la mort ?

Le souvenir des ingratitudes reçues des personnes qui nous sont obligées, nous donne des desplaisirs tant insupportables, qu'il m'est impossible de répondre au long à ce Berger qui m'a tant offensé. Je vous diray donc, Madame, en peu de mots, que si pour luy avoir cédé Célidée il m'est obligé de la vie, je luy quitte cette obligation, et veux bien qu'il ne m'en ait point, pourvu qu'il me quitte ma Bergère. Et pour montrer qu'il est hors de tout danger, il ne peut nier qu'il n'y ait plus d'une Lune qu'il a eu le refus de Célidée. Elle luy a dit : Je ne vous aimeray jamais ; elle luy a fait savoir que sa mère luy avoit promis de ne la marier jamais contre sa volonté, et en mesme temps luy a juré que le Ciel et la terre se rassembleroient plustost qu'elle s'unist d'affection avec luy. Toutesfois, vous le voyez, il ne vit pas seulement, mais tasche d'oster la vie à celuy qui la luy a conservée. Que si je suis assuré, et luy aussi, que Célidée ne sera jamais sienne, n'est-il pas le plus ingrat et mesconnoissant homme du monde, de me vouloir empêcher que je ne l'obtienne ? Il n'y a plus d'espérance pour luy, et pourquoy ne veut-il point qu'il y en ait pour moy ? S'il désire qu'un autre possède ce bien plustost que moy, peut-on voir une ingratitude semblable à la sienne ? Et puis-je avoir tort de clore les yeux à toutes les considérations qui pourroient estre à son avantage, puisqu'il en a si peu à ce qu'il me doit ? Je luy ay donné ce qui estoit à moy, et il ne me veut laisser ce qui n'est à luy. Je luy ay sauvé la vie

en me dépouillant de ce que j'avois de plus cher, et il me la veut ravir en me refusant ce qui ne fut ny ne sera jamais sien. Mais, grande Nymphé, toutes ces disputes entre luy et moy sont bien, ce me semble, hors de propos, puisque son malheur et la trop grande amitié que que je luy ay portée, nous ostent à tous deux ce bien que nous nous refusons l'un à l'autre. Quel droit y as-tu, Calidon, puisqu'elle ne t'aime point ? Nul autre, diras-tu, sinon celui de mon affection, et du don que tu m'en as fait. Mais, Berger, comment y peux-tu prétendre pour ton affection, puisque tu vois assez qu'elle la refuse et la desdaigne ? Et comment pour le don que tu as reçu de moy, puisque je ne t'ay pu remettre autre chose que la part que j'y avois ? Or, tout ce qui estoit mien dépendoit de sa volonté ; que si cette volonté s'est retirée de moy, quel pouvoir m'y reste-t-il ? Tu n'y as donc rien, Berger, et n'y dois rien prétendre. Voyons maintenant quel est le droit que j'y puis demander. O Dieux ! Qu'il seroit grand s'il n'y avoit point eu de Calidon au monde ! Car une amitié d'enfance, un soin si longuement continué, une recherche si pleine d'honnesteté, et depuis une affection si violente, et une si longue possession de ses bonnes grâces, ne rendroient ma cause que trop forte, si Calidon n'eust point esté, ou si estant il eût esté sans yeux, ou ayant des yeux s'il les eût conduits comme la raison luy ordonnoit.

J'avoue, belle Célidée (et je l'avoue les larmes aux yeux, et le regret au profond du cœur), j'avoue, dis-je, que vous avez plus de raison de vous plaindre de moy, que ny vos paroles ny les miennes ne sauroient représenter ; je confesse que jamais amitié ne reçut un plus grand effort que celui que la vostre a souffert de mon imprudence. Mais qui doit supporter, voire vaincre les

plus grandes difficultez, sinon celuy qui en a la force et le courage ? Et bien, je vous ay fort outragée, mais ne devez-vous dédaigner cette offense, pour montrer que véritablement vous m'aimiez ? Quelle preuve de vostre amour ne m'avez-vous autresfois promise ? Qu'est-ce que vous ne m'avez point dit qu'elle surmonteroit ? Je vous somme maintenant de vostre parole, et si vous vous en desdites, et que vostre jugement altéré par l'offence ordonne autrement qu'à mon avantage, j'appelle de vous à vous mesme, lors que vous recevrez les advis de vostre Amour, aussi bien que maintenant vous n'escoutez que ceux du despit. Et comment me vouliez-vous rendre preuve de vostre bonne volonté, si quelque semblable occasion ne se fust offerte ? Quoy donc, tant que je vous eusse obligée par services, par affections et par toutes sortes de devoirs, vous eussiez continué de m'aymer ; appelez-vous cela une preuve d'affection, ou plustost n'est-ce pas une reconnoissance d'obligation ? Il falloit pour me rendre tesmoignage de vostre amitié, que ce fust en une occasion où vous eussiez sujet de me havr ; la fortune a voulu que celle-cy se soit présentée, j'en ay à la vérité du regret, mais puisqu'elle est avenue, y a-t-il apparence que vous ne la receviez pas, ou que vous pussiez vous dédire de ce que vous m'avez tant de fois promis ? Quoy donc, vous serez peut-estre de ces personnes, qui loin du péril se vantent de ne le craindre, et à la première rencontre de l'ennemy se vont cacher sans résistance ? Mais, direz-vous, comment espères-tu, Thamyre, de recevoir les fruicts que l'amour produit si imprudemment ? tu en as coupé l'arbre, tu le devois pour le moins conserver, et non le rendre un tronc inutile, si tu faisois dessein de t'en prévaloir. Ha, belle Célidée ! permettez-moy de

vous diré que j'eusse plustost coupé ma vie que cette chère plante d'Amour, et que quand je l'eusse entrepris, il m'eust esté impossible. Et toutesfois, soit ainsi que mon imprudence l'ait coupée ; ne savez-vous pas que le Myrthe est l'arbre d'Amour, et pourquoy le voulez-vous changer en Ciprès ? Le Myrthe est de cette nature, que plus il est coupé, et plus il rejette de diverses branches. Que je voye donc cet effet en vostre âme, afin que je croye que véritablement ç'a esté un arbre d'Amour, et non pas une plante funeste.

Mais je veux que la faute que j'ay commise en vous quittant soit très grande ; vous semble-t-il que mon erreur puisse vous donner permission d'en commettre une semblable ? Si vous le jugez ainsi, il n'y a point de doute, que, comme en m'esloignant de vous, vous prenez sujet de vous esloigner de moy, de mesme en retournant vers vous, je ne vous convie de vous en retourner vers moy ; ou bien vous avouerez que vous n'avez des yeux que pour les mauvais exemples, et demeurez aveugle pour les bons. Donc vous vous laisserez plus emporter à l'offense qu'à la satisfaction, et vous consentirez qu'auprès de vous le mal ait l'avantage par dessus le bien ? Cette résolution est indigne de l'âme de Célidée, qui ne promet par sa vue que toute douceur.

Mais vous dites, que vous ayant donnée à Calidon, si j'ay affaire de vous, c'est à luy à qui il faut que je vous demande. Cette response me mettroit bien en peine pour le peu de bonne volonté que j'ay reconnue en ce Berger, si je ne vous avois ouy dire qu'il m'estoit impossible de vous donner à luy. Or l'affaire est parvenue en ce poinct, qu'il faut que vous soyez ou à luy ou à moy ; que si vous niez d'estre mienne, à cause de cette imprudente donation, et bien, Célidée,

pour n'estre à Thamyre, vous serez à Calidon ; voyez si ce changement vous est plus agréable. Que si, au contraire, vous refusez d'estre à Calidon, vous ne pouvez nier que vous ne soyez à moy, puisqu'ayant esté mienne, et la donation que j'en avois faite n'ayant point eu d'effet, toute sorte de droict ordonne que la chose donnée revienne à son premier possesseur. Et vous ne devez vous offenser, comme il semble que vous faites, de ce que je vous ay sacrifiée pour la santé de Calidon, puisque les Hosties que nous offrons aux Dieux, sont tousjours les choses les plus entières et parfaites que nous ayons. Et ne pensez pas pour cela si je continue de vous aimer, que je sois sacrilège, ny que je profane les choses saintes et sacrées, puisque nous aimons bien les Dieux mesmes, voire c'est le plus grand commandement qu'ils nous fassent que de les aimer ; que si outre cette amitié, je désire de vous posséder, ne croyez point que je commette offense, ny contre eux, ny contre vous, puisque nous n'avons rien qui ne soit à eux, et que d'orénavant je ne vous aimeray pas seulement, mais vous adoreray avec toute sorte de devoir et de submission. Et pour Dieu, ne me demandez plus jusques à quand je vous garderay, et si ce ne sera point pour vous employer encores à la guérison de quelque autre ; car véritablement si je désire de vous ravoir, c'est bien pour le salut de quelqu'un, mais pour celuy seulement de ce Thamyre que Céliidée a tant aimé, qui avouant sa faute, ne la veut plus prétendre sienne par autre raison que par celle de son extrême affection, et qui ne voulant entrer en autre jugement avec elle qu'en celuy de l'Amour, se jette à ses genoux, et proteste par tous les Dieux de n'en bouger jamais qu'il n'ait perdu la vie, ou recouvert le bonheur d'estre encor aimé de Céliidée.



A ce mot, il se jetta en terre, et luy embrassant les jambes, lui arrousoit le giron avec ses larmes, dont presque toute la compagnie fut esmue, mesme Célidée pour ne luy en donner connoissance, luy mettant une main contre le visage, tourna la teste de l'autre costé. Alors la Nymphé voyant qu'ils ne vouloient rien dire davantage, se leva, et tirant Paris, les Bergères, et Sylvandre à part, leur demanda ce qu'il leur sembloit de ce différent. Les advis furent divers, les uns pan-chans d'un costé, et les autres d'un autre ; enfin toutes choses ayant esté longuement débattues, après que chacun se fut remis en sa place, elle prononça son jugement de cette sorte :

#### JUGEMENT DE LA NYMPHE LÉONIDE

Trois choses se présentent à nos yeux, sur le différent de Célidée, Thamyre et Calidon ; la première, l'Amour ; la deuxième, le devoir ; et la dernière, l'offense. En la première nous remarquons trois grandes affections ; en la deuxième, trois grandes obligations ; et en la dernière, trois grandes injures. Célidée dès le berceau a aimé Thamyre, Thamyre a aimé Célidée, estant desja avancé en âge, et Calidon l'a aimée dès sa jeunesse. Célidée a esté obligée à la vertueuse affection de Thamyre, Thamyre l'a esté à la mémoire du père de Calidon, et Calidon aux bons offices de Thamyre. Et enfin Célidée a esté fort offensée de Thamyre, quand il l'a voulu remettre à Calidon, et Calidon n'a pas moins offensé Thamyre et Célidée ; Thamyre en lui refusant la mesme courtoisie qu'il avoit reçue de luy, et Célidée en la recherchant contre sa volonté, et luy faisant perdre celuy qu'elle aimoit. Toutes ces choses longuement débattues et bien considérées, nous avons

connu que tout ainsi que les choses que la nature produit, sont tousjours plus parfaites que celles qui procèdent de l'art, de mesme l'Amour qui vient par inclination, est plus grande et plus estimable que celle qui procède du dessein ou de l'obligation. Davantage, les obligations que nous recevons en nostre personne mesme estans plus grandes que celles que la considération d'autrui nous représente, il est certain qu'un bienfait oblige plus que cette mémoire ; et enfin l'offense meslée avec l'ingratitude est plus grièue que celle qui seulement nous offense ; il n'y a personne qui n'avoue celuy-la estre plus punissable, qui les commet toutes deux. Or nous connoissons que l'Amour de Thamyre procède d'inclination, puisqu'ordinairement celles qui sont telles, sont réciproques, et qu'aussi aimant Célidée, il en a esté aimé ; ce qui n'est pas advenu à Calidon, de qui l'infertile affection n'a rien produit que de la peine et du mespris. De plus, les bons offices que Calidon a reçus de Thamyre, le rendent plus son obligé que Thamyre ne le peut estre, à la considération de son oncle ; mais au contraire, l'offense de Calidon envers luy, estant meslée d'ingratitude, est beaucoup plus grande que celle que Calidon en reçoit, puisque Thamyre la peut presque couvrir du nom de vengeance ou de chastiment. C'est pourquoy, en premier lieu, nous ordonnons que l'Amour de Calidon cède à l'Amour de Thamyre, que l'obligation de Thamyre soit estimée moindre que celle de Calidon, et l'offense de Calidon plus grande que celle de Thamyre. Et quant à ce qui concerne Thamyre et Célidée, nous déclarons que Célidée a plus d'obligations à Thamyre, mais que Thamyre l'a plus offensée ; d'autant qu'il l'a aimée avec tant d'honnesteté et eslevée avec tant de soin, qu'elle seroit ingrate,

si elle ne s'en tenoit obligée ; mais l'offense qu'il luy a faite n'a pas esté petite, lorsqu'au désavantage de son affection, il a voulu satisfaire aux obligations qu'il pensoit avoir à Calidon. Et toutesfois, d'autant qu'il n'y a offense qui ne soit vaincue par la personne qui aime bien, nous ordonnons, de l'avis de tous ceux qui ont ouy dire avec nous ce différent, que l'amour de Célidée surmontera l'offense qu'elle a reçu de Thamyre, et que l'amour que Thamyre luy portera à l'advenir, surpassera en eschange celle que luy a porté Célidée jusques icy ; car tel est nostre jugement.

(II, 74-122.)

## UNE RÉVERIE AU CLAIR DE LUNE

La lune alors, comme si c'eût esté pour le convier à demeurer davantage en ce lieu, sembla s'allumer d'une nouvelle clarté, et parce qu'avant que de partir, il <sup>1</sup> avoit mis son troupeau avec celui de Diane, et qu'il s'assuroit bien que sa courtoisie luy en feroit avoir le soin nécessaire, il se résolut de passer en ce lieu une partie de la nuict, suivant sa coustume ; car bien souvent se retirant de toute compagnie, pour le plaisir qu'il avoit d'entretenir ses nouvelles pensées, il ne se donnoit garde que s'estant le soir esgaré dans quelque vallon retiré, ou dans quelque bois solitaire, le jour le surprenoit avant qu'il eust la volonté de dormir, rattachant ainsi le soir avec le matin par ses longues et amoureuses pensées. Se laissant donc à ce coup emporter à ce mesme dessein, suivant sans plus le sentier que ses pieds rencontroient par hazard, il s'esloigna tellement de son chemin, qu'après avoir formé mille chimères, il se trouva enfin dans le milieu du bois sans se reconnoistre. Et quoyqu'à tous les pas il chopast tousjours contre quelque chose, si ne se pouvoit-il distraire de ses agréables pensées. Tout ce qu'il

voyoit, et tout ce qui se présentoit devant luy, ne ser-voit qu'à l'entretenir en cette imagination. Si, comme j'ay dit, il bronchoit contre quelque chose : je trouve bien encores, disoit-il, plus de contrariétéz à mes désirs. S'il oyoit trembler les feuilles des arbres, esmues par quelque souffle de vent : O que je tremble bien mieux de crainte, disoit-il, quand je suis près d'elle, et que je luy veux dire les véritables passions qu'elle pense estre feintes ! Que s'il levoit quelquesfois les yeux en haut, considérant la lune, il s'escrioit :

La lune au ciel et ma Diane en terre.

Le lieu solitaire, le silence, et l'agréable lumière de cette nuict, eussent esté cause que le Berger eust longuement continué, et son promenoir et le doux entretien de ses pensées, sans que s'estant enfoncé dans le plus espais du bois, il perdit en partie la clarté de la lune qui estoit empeschée par les branches, et par les feuilles des arbres, et que revenant en luy-mesme, voulant sortir de cet endroit incommode, il n'eut pas si tost jetté les yeux d'un costé et d'autre pour choisir un bon sentier, qu'il ouyt quelqu'un qui parloit auprès de luy.

(II, 126-128.)

## UNE LEÇON DE MÉTAPHYSIQUE AMOUREUSE

[Extrait d'un entretien entre Céladon et le grand Druyde Adamas.]

Mais, mon père, c'est une chose estrange, et que je ne puis assez admirer, que celle que vous me dites de cette beauté, puisque selon vostre discours, il faudroit avouer qu'il y en a d'autres beaucoup plus parfaites que celle de ma Maistresse ; ce que je ne puis croire sans l'offenser infiniment. Car s'il estoit vray, il faudroit de mesme dire que la sienne ne seroit pas accomplie, puisqu'on ne doit tenir pour telle la beauté qui est moindre que quelque autre, crime, ce me semble, de lèze Majesté, soit contre ma Maistresse, soit contre l'Amour. Il <sup>1</sup> ouyt alors que le Druyde luy respondoit : Mon enfant, vous ne devez nullement douter de ce que je vous dis, ny le croyant, craindre d'offenser sa beauté ny vostre Amour, et je m'assure que je le vous feray entendre en peu de mots. Il faut donc que vous sachiez que toute beauté procède de cette souveraine bonté, que nous appellons Dieu, et que c'est un rayon qui s'eslance de luy sur toutes les choses créées. Et comme

1. Silvandre, qui assiste, caché dans les broussailles, à cet entretien.



le soleil que nous voyons, esclaire l'air, l'eau et la terre d'un mesme rayon, ce soleil Eternel embellit aussi l'entendement Angélique, l'âme raisonnable et la matière ; mais comme la clarté du soleil paroist plus belle en l'air qu'en l'eau, et en l'eau qu'en la terre, de mesme celle de Dieu est bien plus belle en l'entendement Angélique qu'en l'âme raisonnable, et en l'âme qu'en la matière. Aussi disons-nous qu'au premier il a mis les idées, au second les raisons, et au dernier les formes.

Il vouloit continuer lorsque le Berger l'interrompit de cette sorte : Vous vous eslevez un peu trop haut, mon père, et ne regardez pas à qui vous parlez ; j'ay l'esprit trop pesant pour voler à la hauteur de vostre discours ; toutesfois, si vous me faites entendre, que c'est que l'entendement, que l'âme, et que la matière dont vous parlez, peut-estre y pourrois-je comprendre quelque chose. Mon enfant, adjousta le Druyde, les entendemens Angéliques, sont ces pures intelligences, qui par la vue qu'ils ont de cette souveraine beauté, sont embellies des idées de toutes choses. L'âme raisonnable est celle par qui les hommes sont différents des brutes, et c'est elle-mesme, qui par le discours nous fait parvenir à la connoissance des choses, et qui à cette occasion s'appelle raisonnable. La matière est ce qui tombe sous les sens, qui s'embellit par les diverses formes que l'on luy donne, et par là vous pouvez juger, que celle que vous aimez peut bien avoir en perfection les deux dernières beautés que nous nommons corporelle et raisonnable, et que toutesfois nous pouvons dire sans l'offenser, qu'il y en a d'autres plus grandes que la sienne. Ce que vous entendrez mieux par la comparaison des vases pleins d'eau ; car tout ainsi que les grands en contiennent davantage que les

petits, et que les petits ne laissent d'estre aussi pleins que les plus grands, de mesme faut-il dire des choses capables de recevoir la beauté; car il y a des substances qui pour leur perfection en doivent recevoir, selon leur nature, beaucoup plus que d'autres, qui toutesfois ne se peuvent dire imparfaites, ayant autant de perfection, qu'elles en peuvent recevoir, et c'est de celles-cy que sera vostre maîtresse, que sans offense vous pouvez dire parfaite, et avouer moindre que ces pures intelligences dont je vous ay parlé. Que si toutesfois vous ne vous laissiez emporter aux folles affections de la jeunesse imprudente, faisant peu de conte de cette beauté que vous voyez en son visage, vous mettriez toute vostre affection en celle de son esprit, qui vous rendroit aussi content et satisfait que l'autre jusques icy vous a donné d'occasions d'ennuy, peut-estre de désespoir. Il y a longtemps, respondit le Berger, que j'ay ouy discourir sur ce sujet, mais les desplaisirs que j'ay soufferts m'en avoient osté la mémoire.

Je me souviens à cette heure qu'il y avoit un de vos Druydes qui taschoit de prouver qu'il n'y avoit que l'esprit, la vue, et l'ouïe qui dussent avoir part en l'Amour, d'autant, disoit-il, que l'Amour n'est qu'un désir de beauté, et y ayant trois sortes de beauté, celle qui tombe sous la vue, de laquelle il faut laisser le jugement à l'œil, celle qui est en l'harmonie, dont l'oreille est seulement capable, et celle enfin qui est en la raison, que l'esprit seul peut discerner, il s'ensuit que les yeux, les oreilles, et les esprits seuls en doivent avoir la jouyssance. Que si quelques autres sentimens s'y veulent mesler, ils ressemblent à ces effrontez qui viennent aux nopces sans y estre conviés. Ha, mon enfant ! adjousta l'autre, que ce Druyde vous apprenoit une doctrine entendue peut-estre de plu-

sieurs, mais suivie sans doute de peu de personnes. Et c'est pourquoy il ne faut point trouver estranges les ennuis et les infortunes qui arrivent parmy ceux qui aiment ; car Amour, qui véritablement est le plus grand et le plus saint de tous les Dieux, se voyant offensé en tant de sortes, par ceux qui se disent des siens, et ne pouvant supporter les injures qu'ils luy font, soit en contrevenant à ses ordonnances, soit en profanant sa pureté, les chastie presque ordinairement, afin de leur faire reconnoistre leur faute ; car toutes ces jalousies, tous ces dédains, tous ces rapports, toutes ces querelles, toutes ces infidélitez, et bref, tous ces desnouemens d'amitié, que pensez-vous, mon enfant, que ce soient que punitions de ce grand Dieu ? Que si nos désirs ne s'estendoient point au delà du discours, de la vue, et de l'ouïe, pourquoi serions-nous jaloux ? Pourquoy desdaignés ? pourquoy douteux ? pourquoy ennemis ? pourquoy trahis ? Et enfin pourquoy cessons-nous d'aimer et d'estre aimés, puisque la possession que quelque autre pourroit avoir de ces choses n'en rendroit pas moindre nostre bonheur ?

(II, 129-133.)

## UNE PETITE COMÉDIE MONDAINE

### HYLAS, FLORICE ET DORINDE

[Hylas aime Florice, ce qui ne l'empêche pas de rechercher en même temps Dorinde. Florice soupçonne cette infidélité ; pleine de dépit, elle dérobe à Hylas quelques lettres de Dorinde, les montre à Dorinde, et lui fait croire qu'Hylas fait si peu de cas de ses lettres, qu'il les fait lire et les donne à qui en a envie. Dorinde, furieuse, congédie Hylas. Mais Hylas jure de se venger de Florice ; il réussit à apaiser Dorinde, et lui fait ostensiblement sa cour. Cependant Florice, qui, au fond, aime Hylas, regrette de l'avoir perdu, et s'accuse d'avoir agi avec trop de précipitation. C'est Hylas qui parle.]

[Florice] s'efforçoit de faire paroître que mes actions luy estoient indifférentes ; mais enfin il falut venir aux regrets et au repentir de m'avoir perdu ; et d'autant qu'elle savoit bien que je l'avois aimée, et qu'une affection ne se perd pas aisément, elle crut que si elle faisoit semblant d'en aimer quelqu'autre, cela sans doute me rappelleroit et me feroit revenir vers elle.

Elle fit donc ce dessein, et cherchant en elle-mesme à qui elle se pourroit adresser pour me le faire croire plus aisément, elle n'en trouva pas de plus à propos que Teombre, tant parce qu'elle jugeoit qu'il seroit plus disposé à recevoir de l'amour, que d'autant que

je le croirois plustost, sachant bien qu'elle en avoit autresfois esté aimée. Elle commence donc de faire bonne chère à Teombre, luy parle, et monstre de se plaire à tout ce qu'il dit et qu'il fait, et quand elle voit que je m'en prens garde, c'est lors qu'elle en fait plus de cas, et qu'elle a plus de secrets à luy dire. Je remarquay incontinent ce renouvellement d'amitié, et le dis à Dorinde, qui en rioit avec moy, voyant que Téombre s'y rembarquoit, et d'autant que Florice ne voyoit point que je revinsse comme elle s'estoit figurée, elle augmenta les faveurs qu'elle luy faisoit ; de sorte que plusieurs ne pouvans approuver cette vie, le dirent à ses parens, d'autant que le bruit de cette affection estoit si grand, qu'il ne se pouvoit plus cacher, à quoy elle avoit esté contrainte, parce que pour me faire voir ses actions, il falut qu'elle en fit de grandes démonstrations, et qu'au lieu de les cacher, comme c'est l'ordinaire, elle les descouvrit à la vue de chacun, voire s'estudia de les faire paroistre, autrement elles m'eussent esté inconnues, pour ce que je ne la voyois plus qu'en public, et bien souvent encor estant en ces lieux-là, je ne faisois pas semblant de la voir. Or son père estant adverty, comme j'ay dit, de cet amour, l'en tansa infiniment, et plus encores sa mère, qui par toute la contrée avoit tousjours esté un exemple d'honneur et de chasteté. Elle usa au commencement d'excuse ; mais enfin ne pouvant plus se couvrir, elle l'avoua, et dit qu'il estoit vray que Téombre la recherchoit, et qu'elle ne pouvoit pas empescher qu'on ne l'aimast. Mais la mère qui en quelque sorte que ce fust ne vouloit approuver cette vie, luy respondit pleine de colère que Téombre ne donnoit pas tant de connoissance d'estre amoureux d'elle, qu'elle d'estre amoureuse de luy. A cela Florice toute confuse, respondit

que Téombre la recherchoit avec tant d'honneur, qu'elle ne pouvoit moins faire que de recevoir son amitié de cette sorte, puisque c'estoit pour l'espouser. Si cela est, répondit incontinent son père, faites qu'il nous en parle, autrement nous dirons que vous l'avez inventé pour vous excuser.

Elle qui véritablement craignoit et son père et sa mère, et qui outre cela avoit tousjours vescu avec beaucoup de réputation, pensa estre nécessaire que Téombre tint quelque propos de mariage à ses parens, sans toutesfois qu'elle eust dessein de passer outre, espérant de rompre aisément le tout quand il seroit un peu avancé. Elle en parle donc à Téombre, qui plus content que je ne vous saurois représenter, ne perdit pas une heure de temps, mais incontinent prie deux de ses oncles d'en porter la parole au père et à la mère de Florice, ce qu'ils firent avec de si honnestes offres, qu'ils furent reçus comme ils eussent pu désirer. Car il estoit fort riche, et le party n'estoit point désavantageux pour Florice; ce qui estant bien reconnu et considéré par ses parens, ils ne voulurent point prolonger le temps, mais dès le jour mesme conclurent le mariage ; ce qu'ils firent d'autant plus librement qu'ils croyoient que c'estoit la volonté de leur fille. Voilà donc Florice accordée à Téombre, voilà les articles passés, et ne falloit plus que la présenter au Temple devant le Vacie. Pourrois-je bien, belle Bergère, vous représenter l'estonnement de cette fille, quand elle sut ces nouvelles ? Son père pensant qu'elle en seroit fort aise, voulut luy mesme les luy dire, mais quand il luy fit entendre en quel estat estoient ses affaires, quoiqu'elle voulust feindre, si fut-elle contrainte de recourir aux larmes, dont le père estonné : Et quoy, ma fille, luy dit-il, qu'est-ce que je vois ?



Florice pleure de ce qu'elle a désiré ? Mon père, répondit-elle, quand j'aurois désiré ce que vous dites, je ne laisserois de ressentir ce coup, qui me menace de me séparer de vous, et de ma mère, et mesme m'estant advenu tant inopinément. Comment, répondit le père, ne m'en avez-vous pas parlé la première, et ne m'avez-vous pas fait entendre que vous l'aviez agréable ? Il ne faut pas, mon enfant, que les choses qui sont à propos aillent traînant, si on en veut voir une bonne fin. Je vous ay bien dit, mon père, répondit la fille tout en pleurs, que Téombre me recherchoit de mariage, mais je ne vous ay pas dit que je le désirasse. Et n'est-ce pas vous, adjousta le père, qui estes cause que Téombre en a parlé ? C'a esté, répliqua-t-elle, par vostre commandement, et non pas de ma volonté ; et je croyois que vous me donneriez du temps à y penser et à m'y résoudre. C'est bien pensé à vous, dit-il tout en colère, vous savez bien comme telles affaires se conduisent. Je vois bien que vous avez beaucoup fait de mariages en vostre temps, résolvez-vous que les choses estans de cette sorte avancées, je veux qu'elles se parachèvent. Et quoy donc ? Vous voulez estre encore servie, et donner occasion à chacun de faire des contes de vous ? Voulez-vous pas avoir davantage de loisir pour me rapporter encor un peu plus de honte ? Non, non, contentez-vous, Florice, que j'ay rougi pour vous, quand vos parens m'advertirent de vostre vie, et que je ne veux plus que cela m'advienne, si je puis. Et à ce mot la laissant seule, s'en alla trouver sa femme, qui ayant su tous ces discours, vint vers elle toute en colère, et luy usa de paroles beaucoup plus rudes encores que son mary, luy faisant entendre pour conclusion qu'il n'y avoit rien qui pût empescher l'effet de ce mariage, que la mort,

et qu'elle s'y résolut. Voilà la pauvre Florice la plus affligée qui fut jamais ; car en outre qu'elle se voyoit privée de moy, pour surcroist d'ennuy, elle se voyoit entre les mains d'une personne qu'elle n'avoit jamais aimée, et qu'au contraire elle hayssoit plus que le tombeau. Jugez en quelle confusion de pensée elle pouvoit estre, et combien elle avoit de divers combats en son âme. Enfin elle résolut que la mort seroit celle qui la garantiroit de ses déplaisirs, non pas qu'elle eût le courage de se donner du fer dans le sein (car le penser seulement de telle cruauté la faisoit frémir), mais elle espéroit bien que la vie ne sauroit luy demeurer longuement parmy tant de cruelles peines. Et voyez que c'est que l'Amour. Elle n'avoit point tant de regret de me perdre, ny de se voir à une personne qu'elle n'aimoit point, que de penser que je jugerois mal de l'amitié qu'elle m'avoit portée. Car encor qu'elle fust en colère contre moy à cause de Dorinde, si est-ce qu'elle ne laissoit pas de m'aimer, m'excusant mesme en ce que je ne l'aimois plus, et s'accusant de ce deffaut d'amitié, pour l'offence qu'elle m'avoit faite. Estant en cette peine, elle résolut d'avoir cette satisfaction de soy-mesme, puisqu'elle ne pouvoit éviter le mariage de Téombre, de me faire savoir pour le moins que sa foy n'estoit point changée, ny que son affection ne seroit jamais autre que je l'avois esprouvée. Sa lettre fut telle :

#### LETTRE DE FLORICE A HYLAS

Quand vous verrez cette escriture, peut-estre vous souviendrez-vous d'en avoir vu autrefois, lorsque vous aimiez celle qui vous escrit, et que vous avez tant offensée. Que s'il advient ainsi, quelle est l'amitié que je vous ay portée, puisqu'après un si grand outrage, elle me fait mettre la main à la plume, pour

vous faire savoir l'estat où se trouve celle que vous avez tant aimée, et qui vous ayme encores plus que toutes les choses du monde, en dépit de toutes les injures que vous lui avez faites. Sachez donc que sans y penser, et en feignant, je me vois toute à un autre par les rigoureuses loix du mariage, et qu'il n'y a point d'autre remède, sinon que vous veuillez à cette heure celle que vous avez desja voulue tant de fois, m'assurant que mes parens choisiront tousjours plustost vostre alliance que celle de Téombre, à qui, hélas ! je suis destinée, si vous ne m'aimez autant que je vous ayme.

Lorsque cette lettre me fut apportée, j'estois en peine du bruit qui couroit de ce mariage ; et quoyque je fusse, ce me sembloit, fort résolu d'estre tout à Dorinde, si est-ce que je ne laissois de ressentir la perte de Florice, car telle estimois-je l'alliance de Téombre ; et considerez la finesse de l'Amour. Il connoissoit bien, que de m'attaquer tout ouvertement pour elle, il y perdoit sa peine, parce que j'estois encore en colère ; il voulut donc me prendre d'un autre costé. Premièrement, il me propose la haine que je portois à Téombre, combien peu il méritoit cet avantage, et puis me représentant la beauté et les mérites de Florice, me faisoit regretter que cet homme la possédast, me remettant en mémoire toutes les faveurs que j'avois reçues d'elle. Bref, il les sut de telle sorte imprimer en mon âme, que je ne me donnay garde que j'estois plus amoureux d'elle que de Dorinde. Si bien, que quand sa lettre me vint entre les mains, j'avoue que tournant les yeux d'un sain jugement sur sa qualité, et sur ses mérites, je reconus que j'avois eu tort de l'avoir quittée pour une autre qui valoit moins, et m'en repentant je fis dessein de retourner vers elle. Il est vray que lisant le remède qu'elle me proposoit pour rompre le mariage de Téombre, je ne sus jamais m'y résoudre, hayssant ce lien cruel plus que

je ne saurois vous dire, non pas pour le particulier de Florice, mais pour le regard de toutes les femmes, me semblant qu'il n'y a point de tyrannie entre les humains si grande que celle du mariage. Si estois-je bien combattu ; car d'un costé, Dorinde ne m'estoit point désagréable, de l'autre je ne pouvois souffrir que Téombre possédast Florice ; mais surtout je ne voulois point l'espouser. Après avoir longuement débattu en moy-mesme, je me résolus de renouer l'amour qui avoit esté entre nous, et de faire ce que je pourrois pour empescher que Téombre ne l'eust pas. Et pour mettre en effet cette pensée, je feignis de n'avoir reçu la lettre qu'elle m'avoit escrite ; ce que je fis aisément, parce que celuy qui l'apporta, l'avoit remise entre les mains d'un qui estoit en mon logis, pensant qu'il fust à moy, sans luy dire de la part de qui elle venoit, et par hazard il me la donna le soir quand je me retirois <sup>1</sup>. L'ayant lue, je le priai de ne dire point que je l'eusse vue, mais que j'estois desja party, et prenant la plume, j'escrivis ainsi à Florice :

#### LETTRE DE HYLAS A FLORICE

Vous avez donc le courage de vous donner à Téombre ? Vous avez donc si peu de mémoire de l'amitié de Hylas que vous luy veuillez préférer un tel homme ? Doncques vous estes au monde pour le contenter, et moy pour vous regretter ? O Dieux ! le permettrez-vous ? ou le permettant, ne punirez-vous point cette ingrate, et mesconnoissante Florice ?

Or je faisois semblant de n'avoir point reçu sa lettre, afin qu'elle ne crût pas que ce fussent ses paroles, mais mon amour seulement, qui me faisoit revenir vers elle, parce que si j'eusse esté poussé par

1. Texte de 1616 ; 1647 : *il me donna le loisir quand je me retirois de la lire* ; ce sens est peu satisfaisant.

ses prières, il eust semblé que j'eusse eu moins d'affection qu'elle, ce que je ne voulois pas qu'elle pensast. Quand elle reçut ma lettre, elle eut beaucoup de contentement de savoir que je l'aimois, et ne fut peu en peine de la sienne, voyant que je ne l'avois point reçue ; elle me récrivit doncques, me fit savoir qu'elle m'avoit desja adverty du moyen qu'il falloit tenir pour l'exempter de la misère qui luy estoit préparée. Et parce qu'elle craignoit que sa lettre ne fust perdue, elle me la redisoit encores ; mais sans attendre sa response, je fis semblant de partir de la ville, feignant d'y estre contraint, pour ne pouvoir soustenir la vue de ce mariage, et afin qu'elle le crût mieux, je donnay ordre que presque en mesme temps une autre lettre des miennes luy fût portée. Elle estoit telle :

## LETTRE DE HYLAS A FLORICE

Puisqu'il est impossible que Florice ne suive le cours de son malheureux destin, je pars de cette ville, ne pouvant souffrir une vue si déplorable pour moy. J'ayme mieux en apprendre le malheureux succès par mes oreilles que par mes yeux, réservant désormais ceux-cy pour pleurer un si misérable accident. Les Dieux vous en donnent autant de contentement que vous m'en laissez peu, et vous le veuillent continuer aussi longuement que durera le cuisant regret que j'en ay, et qui m'accompagnera dans le cercueil, où mesme je me plaindray de vostre changement, et de la rigueur de ma fortune.

Or, belle Phylis, je luy escrivois de cette sorte, afin qu'elle ne crût pas que j'eusse reçu sa lettre, parce qu'autrement j'eusse esté obligé, si je n'eusse voulu me séparer du tout de son amitié, de la demander en mariage, et j'eusse plustost consenty à ma mort qu'à l'espouser ; non pas que je ne l'estimasse infiniment, mais pour l'extrême horreur que j'ay de ce lien, et

j'avois bien une si bonne opinion de moy, que je tenois pour certain qu'elle ne me seroit point refusée ; et de peur qu'elle ne fust en peine de la lettre qu'elle m'avoit escrite, je fis qu'elle luy fust rapportée par un des miens, qui luy fit entendre que j'estois party il y avoit deux ou trois jours, et que d'autant qu'il ne savoit où j'estois allé, il luy rendoit cette lettre, de peur qu'elle ne se perdist. Elle ne connut point qu'elle eust esté ouverte, parce que la fermant avec de la mesme soye, i'y avois mis le mesme cachet, d'autant qu'il y avoit longtemps que nous en avions chacun un semblable. Elle reprit la lettre en souspirant, et puis s'enquit pourquoy je m'en estois allé, et quel si prompt affaire m'y avoit contraint. Il luy respondit, ayant esté bien instruit par moy, qu'il n'en savoit autre chose sinon qu'il ne m'avoit jamais vu si triste que j'estois à mon départ, et que je luy avois seulement commandé de l'attendre. Alors avec un grand souspir : Ah ! dit-elle, j'ay peur qu'il reviendra trop tard pour mon contentement. Et à ce mot, pour ne laisser voir les larmes qui luy sortoient des yeux, elle s'en alla de l'autre costé. A son retour il me raconta tout ce qu'elle avoit dit et fait, et il faut confesser que j'en eus pitié ; mais il me fut impossible de me résoudre à l'espouser. Je me tins donc caché tant que les noces demeurèrent à se faire, et d'heure à autre j'envoyois celui qui luy avoit rapporté sa lettre pour apprendre des nouvelles. Enfin je sus que le tout estoit conclu, parce que Téombre avoit tant de volonté de l'espouser qu'il passoit par-dessus toute difficulté ; je vous serois ennuyeux, belle Maistresse, si je vous racontois tous les artifices dont elle usa, pour se démesler de cette confusion ; mais je m'en tais, parce qu'ils furent tous inutiles, et vous diray qu'enfin ne



pouvant plus reculer, le soir avant que de signer le contrat de mariage, elle m'escrivit telles paroles :

## LETTRE DE FLORICE A HYLAS

Si je pouvois vous envoyer ma vie dans ce papier, aussi bien que la vérité de mon intention, je ne me plaindrois pas de l'indifférence que vous m'avez témoignée pour mon amour, ou à mon devoir. Mais le soir le dernier jour de ma vie, si pour le malheur on m'obligeoit à vous en offrir toute la vie de ma vie, et de l'indifférence que vous m'avez témoignée pour mon devoir, si vous n'avez pas voulu de mon amour, et plus encore s'il ne laisse pas de m'être un jour mécontent que je suis.

Jugez si cette lettre me toucha vivement, puisque véritablement je l'aimois ; mais ne voyant autre remède à ce malheur, que de l'espouser, j'avoue que mon affection ne fut assez forte pour m'en donner la volonté. Enfin elle fut contrainte de signer le lendemain, et d'accorder tout ce que son père et sa mère voulurent, mais avec des regrets incroyables, et de si grands tremblemens, que les jambes ne la pouvoient soutenir, ny la main conduire la plume dont elle escrivoit son nom. O Dieu ! dit-elle à ses compagnes, quelle cruelle loy est celle-cy, qui ordonne que l'innocent signe mesme sa mort ? Mais quand elle fut conduite au Temple, et que de fortune elle passa par la mesme rue où estoit mon logis, levant les yeux contre les fenestres, elle dit en soy-mesme : Pourquoi, ô trop heureux logis, ne me sont les Dieux aussi favorables qu'à toy, afin que je fusse comme tu es, à celui à qui je voulois estre ? Et de fortune m'estant mis à la fenestre que j'avois entr'ouverte pour la voir passer, elle m'apperçut ; mais ô Dieux ! quelle fut cette vue ! Elle tomba esvanouye entre les bras de ceux qui la conduisoient, et pour n'en faire de mesme, je fus con-

traint de me mettre sur un lit, d'où je ne bougeay de la pluspart du jour. Enfin la voilà mariée avec tant de pleurs, que chacun en avoit pitié, mais parce que je craignois que m'ayant vu, elle ne crût que j'eusse fait semblant de m'en aller, je fis en sorte que dès le soir mesme, un de mes amis feignant de danser avec elle luy fit entendre que je m'en estois allé, pour ne voir point ces malheureuses noces, en intention de ne revenir jamais, mais que mon affection avoit eu tant de force sur moy, qu'il m'avoit esté impossible d'en demeurer plus longtemps esloigné, et que par malheur j'estois arrivé en l'instant le plus fascheux que j'eusse pu rencontrer, que j'estois tellement hors de moy, qu'il m'estoit impossible de vivre, si elle ne me donnoit quelque assurance que son amitié ne fust point changée. Elle alors sans faire semblant de l'avoir ouy, tirant une bague de son doigt la luy mit en sa main. Ce diamant, luy dit-elle, l'assurera qu'il a moins de fermeté que l'affection que je lui ay promise.

(II, 271-284.)

## LES DOUZE TABLES DES LOIX D'AMOUR

[Ces tables, véritable décalogue du parfait amant, se trouvent dans le temple de la déesse Astrée, que Céladon, pendant qu'il vit retiré dans une caverne, près du Lignon, a élevé en l'honneur de sa maîtresse. Ces « loix d'Amour » ont été données à Céladon par le grand druide Adamas, II, 569.]

Voicy les douze Tables des Loix d'Amour, que sur peine d'encourir sa disgrâce il commande à tout Amant d'observer.

### *Première Table.*

Qui veut estre parfait Amant,  
Il faut qu'il aime infiniment :  
L'extrême Amour seule en est digne,  
Aussi la médiocrité  
De trahison est plustost signe,  
Que non pas de fidélité.

### *Deuxiesme Table.*

Qu'il n'aime jamais qu'en un lieu,  
Et que cet Amour soit un Dieu,  
Qu'il adore pour toute chose ;  
Et n'ayant jamais qu'un objet,  
Tous les bonheurs qu'il se propose  
Soient pour cet unique sujet.

*Troisiesme Table.*

Bornant en luy tous ses plaisirs,  
Qu'il arreste tous ses désirs  
Au service de cette belle ;  
Voire qu'il cesse de s'aimer,  
Sinon que d'autant qu'aimé d'elle,  
Il se doit pour elle estimer.

*Quatricsme Table.*

Que s'il a le soin d'estre mieux,  
Ce ne soit que pour les beaux yeux  
Dont son amour a pris naissance ;  
S'il souhaite plus de bonheur,  
Ce ne soit que pour l'espérance,  
Qu'elle en recevra plus d'honneur.

*Cinquiesme Table.*

Telle soit son affection,  
Que mesme la possession  
De ce qu'il désire en son ame,  
S'il doit l'acheter au mespris  
De son honneur ou de sa Dame,  
Luy soit moins chère que ce pris.

*Sixiesme Table.*

Pour sujet qui se vienne offrir,  
Qu'il ne puisse jamais souffrir  
La honte de la chose aimée ;  
Et si devant luy par desdain,  
D'un médisant elle est blasmée,  
Qu'il meure ou la venge soudain.

*Septiesme Table.*

Que son amour fasse en effet,  
Qu'il juge en elle tout parfait,  
Et quoy que sans doute il l'estime,  
Au prix de ce qu'il aimera,  
Qu'il condamne comme d'un crime,  
Celuy qui moins l'estimera.



LE TEMPLE CHAMPÊTRE DE LA DÉESE ASTRÉE  
construit par Céladon, qui contient les douze tables des lois d'Amour.  
Hylas n'ose pénétrer dans ce sanctuaire, consacré à la parfaite amitié.





*Huictiesme Table.*

Qu'espris d'un amour violent,  
 Il aille sans cesse bruslant,  
 Et qu'il languisse, et qu'il souspire,  
 Entre la vie et le trespas,  
 Sans toutesfois qu'il puisse dire  
 Ce qu'il veut, ou qu'il ne veut pas.

*Neuviesme Table.*

Mesprisant son propre séjour,  
 Son âme aille vivre d'amour  
 Au sein de celle qu'il adore,  
 Et qu'en elle ainsi transformé,  
 Tout ce qu'elle aime et qu'elle honore,  
 Soit aussi de luy bien aimé.

*Dixiesme Table.*

Qu'il tienne, les jours pour perdus  
 Qui loing d'elle sont despendus,  
 Toute peine soit embrassée <sup>1</sup>,  
 Pour estre en ce lieu désiré,  
 Et qu'il y soit de la pensée  
 Si le corps en est séparé.

*Onziesme Table.*

Que la perte de la raison,  
 Que les liens et la prison  
 Pour elle en son âme il chérisse,  
 Et se plaise à s'y renfermer,  
 Sans attendre de son service  
 Que le seul honneur de l'aimer.

*Douziemes Table.*

Qu'il ne puisse jamais penser  
 Que son amour doive passer ;  
 Qui d'autre sorte le conseille,  
 Soit pour ennemy réputé,  
 Car c'est de luy prêter l'oreille,  
 Crime de lèze Majesté.

(II, 311-314.)

## UNE « DISPUTE » DE SYLVANDRE ET D'HYLAS SUR L'AMOUR

Mais <sup>1</sup>, venons à la raison. Quel contentement et quelle fin proposez-vous à vostre Amour ? Amour, dit-il <sup>2</sup>, est un si grand Dieu, qu'il ne peut rien désirer hors de soy-mesme. Il est son propre centre, et n'a jamais dessein qui ne commence et finisse en luy. Et partant, Hylas, quand il se propose quelque contentement, c'est en luy-mesme, d'où il ne peut sortir, estant un cercle rond, qui partout a sa fin et son commencement, voire qui commence où il finit, se perpétuant de cette sorte non point par l'entremise de quelqu'autre, mais par sa seule et propre nature. C'est bien Druyser, dit Hylas en se mocquant, mais quant à moy, je croy que tout ce que vous venez de dire sont des fables, avec lesquelles les femmes endorment les moins rusés. Et qu'est-ce, Hylas, dit Tyrcis, qui te semble plus esloigné de la vérité ? Toutes les choses que vous venez de dire, respondit l'inconstant, sont de telle sorte hors d'apparence, que je ne saurois marquer celle qui l'est davantage. Qu'Amour ne désire rien hors de soy-mesme, tant s'en faut, on voit le contraire, puisque nous ne désirons que ce que nous n'avons pas. Si

1. C'est Hylas qui parle.

2. Tyrcis.

vous entendiez, répondit Tyrcis, de quelle sorte par l'infinie puissance d'Amour, deux personnes ne deviennent qu'une, et une en devient deux, vous connoistriez que l'Amant ne peut rien désirer hors de soy-mesme. Car aussitost que vous auriez entendu comme l'Amant se transforme en l'Aimé, et l'Aimé en l'Amant, et par ainsi deux ne deviennent qu'un, et chacun toutesfois estant Amant et Aimé, par conséquent est deux, vous comprendriez, Hylas, ce qui vous est tant difficile, et avoueriez, que puisqu'il ne désire que ce qu'il aime, et qu'il est l'Amant et l'Aimé, ces désirs ne peuvent sortir de luy-mesme. Voicy bien, dit Hylas, la preuve du vieux proverbe, qu'un erreur en attire cent. Car pour me persuader ce que vous avez dit, vous m'allez figurant des choses encores plus impossibles, à savoir, que celui qui aime devient ce qu'il aime, et par ainsi, je serois donc Phylis. La conclusion, dit Sylvandre, n'est pas bonne ; car vous ne l'aimez pas, mais si vous disiez qu'en aimant Diane, je me transforme en elle, vous diriez fort bien. Et quoy, dit Hylas, vous estes donc Diane ? Et vostre chapeau aussi n'est-il point changé en sa coiffure, et vostre juppe en sa robe ? Mon chapeau, dit Sylvandre, n'aime pas sa coiffure. Mais quoy ? dit l'inconstant, vous devriez donc vous habiller en fille, car il n'est pas raisonnable qu'une sage Bergère, comme vous estes, se déguise de cette sorte en homme. Il n'y eut personne de la troupe qui se pût empescher de rire des paroles de ce Berger, et Sylvandre mesme en rit comme les autres, mais après il répondit de cette sorte : Il faut, s'il m'est possible, que je vous sorte de l'erreur où vous estes. Sachez donc qu'il y a deux parties en l'homme : l'une, ce corps que nous voyons et que nous touchons, et l'autre l'âme qui ne se voit ny ne se touche point,

mais se reconnoist par les paroles et par les actions ; car les actions ny les paroles ne sont point du corps, mais de l'âme, qui toutesfois se sert du corps comme d'un instrument. Or le corps ne voit ny entend ; mais c'est l'âme qui fait toutes ces choses, de sorte que quand nous aimons, ce n'est pas le corps qui aime, mais l'âme, et ainsi, ce n'est que l'âme qui se transforme en la chose aimée, et non pas le corps. Mais, interrompit Hylas, j'aime le corps aussi bien que l'âme, de sorte que si l'Amant se change en l'Aimé, mon âme devroit se changer aussi bien au corps de Phylis qu'en son âme. Cela, dit Sylvandré, seroit contrevenir aux loix de la nature ; car l'âme qui est spirituelle, ne peut non plus devenir corps, que le corps devenir âme ; mais pour cela le changement de l'Amant en l'Aimé ne laisse pas de se faire. Ce n'est donc qu'en une partie, dit Hylas, qui est l'âme, et qui par conséquent est celle dont je me soucie le moins. En cela vous faites paroistre, dit Sylvandré, que vous n'aimez point, ou que vous aimez contre la raison ; car l'âme ne se doit point abaisser à ce qui est moins qu'elle, et c'est pourquoy on dit que l'amour doit estre entre les égaux, à savoir l'âme aimer l'âme qui est son égale, et non pas le corps qui est son inférieur, et que la nature ne luy a donné que pour instrument. Or pour faire paroistre que l'Amant devient l'Aimé, et que si vous aimiez bien Phylis, Hylas seroit Phylis, et si Phylis aimoit bien Hylas, Phylis seroit Hylas, oyez que c'est que l'âme. Car ce n'est rien, Berger, qu'une volonté, qu'une mémoire, et qu'un entendement. Or si les plus savans disent que nous ne pouvons aimer que ce que nous connoissons, et s'il est vray que l'entendement et la chose entendue ne font qu'une mesme chose, il s'ensuit que l'entendement de celui qui aime,

est le mesme qu'il aime <sup>1</sup>. Que si la volonté de l'Amant ne doit en rien différer de celle de l'Aimé, et s'il vit plus par la pensée qui n'est qu'un effet de la mémoire, que par la propre vie qu'il respire, qui doutera que la mémoire, l'entendement et la volonté estant changées en ce qu'il aime, son âme qui n'est autre chose que ces trois puissances, ne le soit de mesme ? Par Thautatès, dit Hylas, vous le prenez bien haut, encor que j'aye longtems esté dans les escoles des Massiliens, si ne puis-je qu'à peine vous suivre. Si est-ce, dit Sylvandré, que c'est parmy eux que j'ay appris ce que je dis. Si avez-vous beau m'embrouiller le cerveau par vos discours, dit Hylas, vous ne sauriez pourtant me montrer que l'Amant se change en l'Aimé, puisqu'il en laisse une partie, qui est le corps. Le corps, dit Sylvandré, n'est pas partie mais instrument de l'Aimé, et de fait, si l'âme estoit séparée du corps de Phylis, ne diroit-on pas : voilà le corps de Phylis ? Que si c'est bien parler que de dire ainsi, il faut donc entendre que Phylis est ailleurs, et ce seroit en cette Phylis que vous seriez transformé, si vous saviez bien aimer, et cela estant, vous n'auriez point de désirs hors de vous mesme ; car comprenant toute vostre amour en vous, vous assouviriez aussi en vous tous vos désirs. S'il est vray, dit Hylas, que le corps ne soit que l'instrument dont se sert Phylis, je vous donne Phylis, et laissez-moy le reste, et nous verrons qui sera plus content de vous ou de moy. Et pour la fin de nostre différent, il sera fort à propos que nous dormions un peu. Et à ce mot se remettant en sa place, ne voulut plus leur répondre.

(II, 451-456.)

1. 1616. la mesme chose qu'il aime.

## UNE LEÇON DE THÉOLOGIE DRUIDIQUE

[Adamas le grand Druide, s'entretient avec Céladon, une nuit, au clair de lune, dans un bois solitaire, près du Lignon.]

Voyez-vous, lui dit-il, que le lieu monstre que l'on y a esté quelquesfois, j'y suis venu bien souvent faire des sacrifices pour le symbole que cet arbre a de Thautatès, Hésus, Bélénus, Tharamis nostre Dieu. Comment, mon père, répondit Céladon, vous en nommez quatre, et vous ne dites que nostre Dieu ? Il faudroit dire nos Dieux. Je ne vous en eusse pas parlé pour une fois, mais vous l'avez déjà plusieurs fois répliqué. Mon enfant, répondit le Druide, ce que vous me demandez n'est pas le moindre de nos mystères, mais plustost l'un des plus grands de la créance des Druydes, et quoyque nous ne le devions révéler qu'à ceux qui sont instruits en nos antres et escoles, si ne laisseray-je de vous en déclarer autant que vous serez capable d'en recevoir.

Sachez donc, mon enfant, que ce grand Dis Samothès, incontinent après la division des hommes, à cause de la confusion des langues, estant bien instruit par son ayeul, fust en la Religion du vray Dieu, fust aux sciences plus cachées, s'en vint descendre par



l'Océan Armorique en cette terre, que jusques à cette heure nous nommons Gaule, et qui peu à peu changeant ce nom, semble prendre celui de France pour l'advenir ; et depuis s'avancant et la peuplant, y planta heureusement son sceptre, ensemble y mit la Religion de ses pères, et donna la connoissance des sciences à ceux qui plus familiers, et de meilleur esprit, surent mieux entendre et retenir ses enseignements, et qui depuis de son nom furent appelés Samothées. Et celui-cy fut le premier Roy des Gaules, qui fut tant agréable à Dieu et aux hommes, qu'il régna longtemps en paix, et après luy sa postérité avec tant d'heur, qu'il n'y a eu endroit de la terre qui n'ait connu le nom et la valeur des Gaulois. Que si ce peuple que nous nommons Romain, s'est usurpé la domination des Gaulois, ce n'a pas esté par les armes, mais plustost par chastiment de nos dissensions, qui estant pleines d'animosité entre nous, ont esté cause de nous le faire appeller, et demander secours à ceux de qui l'ambition nous a depuis dévorés nous apprenant, mais trop tard, qu'il ne faut jamais espérer que les estrangers nous affectionnent plus, que nous ne nous aimons nous-mesmes. Mais le grand Dieu que Samothés nous enseigna d'adorer en pureté de cœur, ne voulant estendre son ire à l'infiny, nous ayant fait passer une demie Lune de siècles sous cette domination estrangère, monstre qu'il nous en veut retirer par les armes des Franks, qui se vantent d'estre issus des anciens Gaulois. Or pour reprendre nostre discours, le quatriesme Roy qui domina en Gaule, des descendants de ce grand et saint Samothés, fut le sage et savant Druijs, de qui quelques uns pensent, que pour avoir esté Instituteur des Druydes, ils ayent pris leur nom ; mais ceux-là se trompent autant que ces Grecs

outrecuidés qui se vantent que c'est de leur mot Drys, qui signifie chesne ; car avant que les lettres eussent esté portées en Grèce nous estions appelés Druydes, et les sciences estoient en Gaule avant que ces peuples vains sussent seulement lire, comme le nom de Druyde nous enseigne, qui au langage de l'ayeul de Samothès, signifie contemplateur, du mot Drissim, parce que comme vous savez, mon enfant, nostre principale vacation consiste en la contemplation des œuvres de Dieu.

Or ce grand Dis Samothès, et depuis nostre saint Instituteur Druys, nous ordonnèrent d'adorer Dieu, non pas selon l'erreur des gens, mais ainsi qu'ils l'avoient appris de leurs pères. Et parce que l'ignorance du peuple grossier estoit telle, qu'il ne pouvoit comprendre cette suprême bonté, et toute-puissance, qu'ils nommoient Thau, c'est-à-dire Dieu, sans en apprendre quelques effets, ils luy donnèrent trois noms, Jehus qui signifie fort, Bellenos, c'est-à-dire, Dieu-Homme, et Tharamis qui signifie Repurgeant, nous voulant enseigner par ces trois noms, que Dieu est tout-puissant, Créateur et conservateur des hommes, mais depuis par des changements que le temps et l'ignorance du peuple apporte en toutes choses, mais principalement aux noms, au lieu de Thau, ils dirent Thauta, et enfin Thautatès, et Theutatès. Au lieu de Jehus, Bellenos, et Tharamis, desquels l'aspiration sur le milieu estoit un peu mal aisée, ils dirent Hésus, Bélénos, et Tharamis, et le peuple a eu tant de pouvoir sur les plus savans, que chacun pour estre entendu, a esté contraint de dire comme eux, et consentir à leur erreur.

Et quoy, mon père, respondit le Berger, Theutatès, Hésus, Tharamis, et Bélénus, ne sont pas les Dieux que

l'on nous dit, à savoir Mercure, Mars, Jupiter et Apollon, mais un Dieu seulement ? Plût à Dieu, mon enfant, dit le Druyde, que je vous pusse bien faire entendre ce que vous me demandez ; mais où vostre intelligence ne peut monter, il faut que la croyance que vous avez en moy vous porte, et vous retienne. Sachez donc que les estrangers voyans que les Gaulois adoroient et réclamoient Thautatès en toutes leurs affaires, et au commencement de tous leurs voyages, et de toutes leurs actions, et de plus, considérant que naturellement ils sont éloquents, et qu'ils se plaisent à bien dire, ils jugèrent que c'estoit Mercure qu'ils disent estre Dieu, non seulement de l'éloquence, mais présidant aux chemins, inventeur des arts, et le protecteur des Marchands et de ceux qui trafiquent. Et après remarquant qu'en nos guerres nous réclamons Hésus, ils crurent que c'estoit Mars, qui par eux est tenu le Dieu des armées. Et parce que quand nous demandons d'estre nettoyés de nos fautes, ils nous oyoient appeller Tharamis, ils pensèrent que c'estoit Jupiter, duquel ils redoutent surtout les chastimens, à cause de la foudre qu'ils luy attribuent ; outre que leur semblant que le pardon des fautes se doit attendre du plus grand de tous les Dieux, ils disoient que c'estoit Jupiter qu'ils croyent estre le premier et plus puissant de tous. Et parce qu'ils nous voyoient recourir à Bellénus quand nous estions en doute de nostre santé ou de nos amis, ou que nous désirions d'avoir des enfans, ils se persuadèrent que c'estoit leur Apollon, qu'ils croyent estre l'inventeur de la Médecine...

Mais il est certain, mon cher enfant, qu'il n'y peut avoir qu'un Dieu ; car s'il n'est tout-puissant, il n'est point Dieu. Que s'il y avoit deux Tous-puissans, la puissance seroit divisée, outre qu'il faudroit qu'ils

fussent ou semblables ou différents. S'ils estoient semblables du tout, ils seroient les mesmes, et ainsi ne seroient qu'une chose ; s'ils estoient différents, il faudroit que le bon fust différent du bon, ce qui ne peut estre. Je vous dis ces raisons familières, pour ne vous apporter les autres qui sont plus fortes et plus pressantes, mais plus obscures aussi, et plus difficiles à estre comprises. J'ay bien tousjours cru, mon père, dit Céladon, qu'il n'y a qu'un Dieu, Roy et Seigneur de tous les autres, mais je pensois aussi que comme entre les hommes nous voyons des Roys qui ont des officiers sous eux, de mesme il y eust de petits Dieux, sous celuy qui estoit le principal, et ce grand Dieu je le nommois Thautatès, et les autres Hésus, Tharamis, et Bélénus, que j'adorois après luy. En cela, mon enfant, respondit le Druyde, vous aviez quelque raison, et toutesfois vous faisiez une grande erreur ; car ceux que vous nommez ainsi, ne sont proprement que surnoms de ce grand Thautatès. Et quoyque je vous avoue qu'il ait des officiers sous luy comme les Roys que vous dites, si devez-vous entendre qu'ils ne méritent point l'adoration qui n'est due qu'à un Dieu. Et pourquoy mon père, répliqua Céladon, les vois-je dans les Temples auprès de nostre grand Thautatès ? Mon enfant, répondit Adamas, je vous ay desja dit que les Romains ont meslé leur Religion parmy la nostre ; il faut que vous sachiez que par nos loix il nous est deffendu de faire image de Dieu, parce que l'image n'estant que la représentation de quelque chose, et estant nécessaire qu'il y ait quelque proportion entre la chose représentée et celle qui représente, nostre grand Drui, ne jugeant pas qu'il y eust rien entre les hommes qui en pust avoir avec Dieu, nous deffendit très expressément d'en faire, non plus que des Tem-

ples, luy semblant que c'estoit une grande ignorance de penser de pouvoir enclorre l'immense Dêité dans des murailles, et une très grande outrecuidance de luy pouvoir faire une maison digne d'elle. Cela est cause qu'à la façon de ces anciens, père et ayeul du grand Samothès, il nous fut commandé d'adorer Dieu dans des Boccages en campagne, Boccages toutesfois qui luy estoient consacrés par la dévotion du peuple, de peur qu'ils ne fussent profanés, et en ces lieux là on choissoit de grands chesnes, comme nous faisons encores, sous lesquels Dieu estoit adoré. Et de là est advenu que les Romains entrans en nos contrées, et voyans nos saincts Boccages, et la façon de nos sacrifices, ont dit, tous estonnés, que nous estions seuls entre les hommes, qui ne connoissions point Dieu, ou seuls qui le connoissions ; et toutesfois, quoyqu'ils ayent voulu ravaler la gloire, non seulement des Gaulois, mais de tous les peuples, qui comme loups affamés en ont esté engloutis, si ne se sont-ils pu empescher de dire en parlant de nous, que les Gaulois surtout sont très religieux et pleins de dévotion envers les Dieux. Mais d'autant que le vainqueur donne les loix qu'il luy plaist au vaincu, ils en firent de mesme en Gaule, où s'usurpant avec une extrême tyrannie, non seulement nos biens, mais nos âmes aussi, ils voulurent changer nos cérémonies, et nous faire prendre leurs Dieux, nous contraignant de leur bastir des Temples, de recevoir leurs idoles, et de représenter Thautatès, Hésus, Bélénus et Tharamis, avec des figures de leurs Mercure, Mars, Apollon et Jupiter. Et parceque les Druydes s'opposèrent vertueusement à leurs abus, il y eut un de leurs Empereurs, qui par édict du Sénat voulut abolir toute nostre religion, chassant et bannissant les Druydes hors de l'Empire. Mais ce grand Thautatès a

permis que les bons ayent esté persécutés pour esprouver leur vertu, et non pas abolis, afin de donner connoissance que jamais ils ne sont entièrement abandonnés. Et ainsi parmy la tyrannie des estrangers, nous avons tousjours conservé quelque pureté en nos sacrifices, et avons adoré Dieu comme il faut, et mesme en cette contrée, où nous n'avons jamais reconnu la puissance de ces usurpateurs pour le respect qu'ils ont tousjours porté à Diane, de laquelle ils ont pensé que nostre grande Nymphé représentoit la personne. Et maintenant que les Francs ont amené avec eux leurs Druydes, faisant bien paroistre qu'ils ont esté autresfois Gaulois, il semble que nostre autorité et nos saintes coustumes reviennent en leur splendeur. Mais, mon père, respondit Céladon, si ay-je bien vu dans nos bocages sacrés, lors que vous faites des sacrifices, qu'il y a des statues, et des images, quelquesfois du grand Dis, et quelquesfois d'Hercule. C'est parce, respondit Adamas, que Dis et Hercule sont des hommes et non pas des Dieux, et qu'estans hommes, on les peut représenter. Mais, répliqua Céladon, si ce ne sont pas des Dieux, pourquoy les mettez-vous sur l'autel ? Pour faire entendre, dit-il, qu'ils ont esté entre les hommes comme des Dieux pour leurs vertus, et que comme tels nous les devons honorer, et en conserver la mémoire, afin que les autres hommes, en les voyant, dressent leurs actions sur le patron qu'ils nous ont laissé, et les estrangers qui ne savoient pas notre intention, ont cru que nous les adorions, et ont dit que Dis estoit Pluton, duquel nous nous vantons d'estre yssus, et ont donné à Hercule le surnom de Gaulois, parce que nous en honorions beaucoup la mémoire, tant pour avoir esté plein de toutes vertus Héroïques, que pour avoir espousé la belle Galathée, nostre Prin-



cesse et fille de Celte nostre Roy. Vous me racontez, dit Céladon tout estonné, des choses qui me ravissent, et vous supplie, mon père de continuer, et de me dire comment il faut que je fasse quand j'entre dans ces Temples où je trouve des images de Jupiter, de Mars, de Pallas, de Vénus et de semblables Dieux et Déesses. Mon enfant, répondit Adamas, il faut que vous y alliez fort retenu, et que surtout vous ne preniez pas cela pour des Dieux séparés, mais pour les vertus, puissances, et effets d'un seul Dieu, et qu'ainsi vous adoriez Jupiter comme la grandeur et Majesté de Dieu, Mars comme sa puissance, Pallas comme sa sapience, Vénus comme sa beauté, et ainsi des autres. Par ce moyen les adorant comme je dis, vous réfèrerez tout à nostre grand Thautatès, et honorant les grands Héros pour leur vertu, vous vous montrerez juste de rendre à ces vertueuses personnes, après leur mort, l'honneur que vous n'avez pu leur faire durant leur vie. Et que cela vous suffise pour cette fois, attendant que la fréquentation que vous aurez avec moy, vous en apprenne peu à peu davantage.

(II, 557-566.)

## UNE AUTRE « DISPUTE » ENTRE SYLVANDRE ET HYLAS, SUR L'AMOUR

[Deux bergers, Adraste et Palémon, recherchent la bergère Doris, qui les repousse tous deux. Ils demandent à la nymphe Léonide de régler leur différend, et d'attribuer Doris à celui des deux qu'elle en jugera le plus digne. Après les diverses plaidoiries, elle rend son verdict : Palémon épousera Doris, et Adraste donnera l'exemple d'une amitié fidèle et infructueuse. Adraste s'évanouit, et, peu après devient fou. C'est à la suite du jugement de la Nymphé qu'une discussion s'engage entre Hylas et Sylvandre.]

L'amour <sup>1</sup> consiste principalement en l'affection extrême, et en la perpétuelle fidélité ; si nous osons quelque-une de ces parties, ce n'est plus l'Amour, et je croy qu'il n'y a personne en la compagnie, si ce n'est Hylas, qui ne l'avoue. Et que sera-ce donc ? dit Hylas. Ce sera, répondit Sylvandre, le contraire d'amour ; car si l'extrémité défaut à l'affection, telle affection n'appartient non plus à l'amour, que le froid au chaud, et si la fidélité manque à l'extrême affection, c'est une trahison, et non pas une Amour. Que si la fidélité y est, mais non pas continuée, ou pour mieux dire perpétuelle, ce n'est pas fidélité, mais perfidie.

1. C'est Sylvandre qui parle

Voyez donc, Hylas, et confessez que j'ay eu raison de dire, que qui n'avoit qu'une partie d'Amour, n'en avoit rien du tout. Que s'il est vray que l'amour soit quelque chose d'indivisible, comment eust-il esté raisonnable d'ordonner à Doris qu'elle la divisât pour Palémon, et pour Adraste ? A la fin de ces paroles Paris reprit ainsi froidement : Il me semble, Hylas, que nous avons la raison de nostre costé, mais que Sylvandre par ses discours, s'acquiert l'opinion de toute la troupe qui le favorise ; et faut que je confesse que si vous ne luy respondiez, je me sens presque contraint d'avouer ce qu'il dit. Gentil Paris, dit Hylas, quoy que Silvandre en die, et quoy que vous en croyez, la vérité ne se changera pas ; et quant à moy je sais bien que l'expérience est plus certaine que les paroles. Or Sylvandre n'a que des paroles pour prouver ce qu'il dit ; et moy j'ay les effets et l'expérience si familière, que je n'en veux point chercher de plus esloignée qu'en moy-mesme. Car j'en ay aimé plusieurs tout à la fois, et sais fort bien, quoy qu'il veuille dire, que véritablement je les aimois, et pourquoy Doris n'en pourroit-elle faire de mesme ? Il y a plusieurs personnes, répliqua Sylvandre, qui pensent faire des choses qu'ils ne font pas ; tous les artisans, mais plus encor tous ceux qui s'adonnent aux sciences et aux arts qui ne sont point mécaniques, ont opinion de faire très-bien ce qu'ils font, et y en a fort peu qui ne jugent leur ouvrage plus beau et plus parfait que celui de tout autre, et toutesfois on voit bien qu'ils se trompent, et qu'il y a bien souvent de très-grandes imperfections ; mais l'amour de soy-mesme qui est presque inséparable du jugement, ouvre ordinairement les yeux à chacun en ce qui le touche. Il en faut autant dire de Hylas, qui pense de bien aimer ; et toutesfois en est

un fort mauvais ouvrier, et par ainsi qui voudra bien aimer, s'il ne veut errer, ne prendra jamais son patron sur luy. Et sur qui donc, interrompit Hylas, sera-ce point sur vous ? Si quelqu'un, répondit Sylvandre, le vouloit bien représenter, le patron que vous dites, seroit trop difficile, et ne crois pas que personne le puisse que Sylvandre seul. Voilà, luy répondit Hylas, une des plus grandes outrecuidances que l'amour de soy-mesme puisse produire. Que vous seul puissiez bien aimer ? Je dis, répliqua Sylvandre, que mon amitié est parfaite, et que vous ne sauriez y trouver rien à reprendre, et de plus, que vous ne sauriez m'en proposer une autre qui le soit davantage. Voyez, s'écria Hylas, quelle outrecuidance est celle de ce Berger, luy seul sait aimer, c'est luy qui donne les loix à l'amour, qui l'a fait venir du Ciel parmy les hommes, et qui mesure la grandeur et perfection de nos volontez. Belle Nymphé, si ce ne vous est chose ennuyeuse, permettez-moy que je luy monstre son erreur ; et lors enfonçant son chapeau, et relevant un peu l'aisle qui lui couvroit le front, mettant une main sur les costez, et de l'autre accompagnant par des gestes la violence de sa parole il luy parla de cette sorte : Tu dis deux choses, Sylvandre, l'une que ton affection est parfaite, et ne peut estre reprise, et l'autre que je ne t'en saurois proposer une plus accomplie. Responds moy pour la première. A ce qui est parfait peut-on adjouster quelque chose ? Je m'assure que tu diras que non, car s'il se pouvoit, la chose auroit manqué auparavant de ce qu'on y auroit rapporté. La chose à laquelle on ne peut rien ajouter, doit estre venue à son extrémité ; et par ainsi il faut avouer que tout ce qui est parfait est extrême. Or si ton affection est parfaite, on n'y peut donc rien adjouster, et ne sau-

roit se rendre plus grande qu'elle est, ny plus accomplie. Dy-moy donc maintenant ; qu'est-ce qu'Amour n'est-ce pas un désir de beauté, et du bien qui défaut ? mais si ton amour est désir du bien qui défaut, advoue par force qu'on peut adjouster à ton amour quelque chose qu'elle n'a pas ; de plus tu dis qu'elle ne peut estre reprise. Si je te demande que c'est que tu aimes, tu répondras que c'est Diane ; et si passant plus outre je m'enquiers qui est cette Diane, tu diras que c'est la plus parfaite Bergère du monde. Or responds-moy ; si cette Bergère est aussi parfaite que tu l'estimes, n'es-tu pas bien outrecuidé, d'oser aimer une telle perfection, puisqu'il faut qu'il y ait de la proportion entre l'Amant et l'Aimé ? car je ne croy pas que ta présomption soit telle, qu'elle te persuade que tu sois aussi parfait comme tu l'estimes. Je m'assure que tu me voudras reprendre de mesme faute, pource que j'aime Phylis, que tu diras avoir beaucoup plus de perfection que moy ; mais je suis de contraire créance à la tienne, premièrement parce que je ne tiens pas Phylis telle que tu dis Diane. J'advoue bien qu'elle a de la beauté et du mérite, mais aussi ne suis-je pas sans l'un ny sans l'autre. Elle a de l'esprit, j'en ay aussi. Elle est sage, je ne suis pas fol. Bref, elle est Bergère, je suis Berger ; et si elle est Phylis je suis Hylas ; n'y a-t-il pas quelque conformité entre nous ? car tout ainsi que je ne vaux pas tant qu'un autre ne puisse valoir davantage, aussi n'est-elle pas si belle qu'une autre ne le puisse estre plus ; de sorte que je puis dire pour répondre mesme à ce que tu m'as demandé, que je te proposasse une plus parfaite amour que la tienne : Que si quelqu'un veut bien aimer, il faut que ce soit comme Hylas, et non pas comme Sylvandre. Car à quelle occasion aime-t-on, sinon pour

avoir du contentement ? Mais quel plaisir peuvent avoir ces mornes et pensifs Amants qui vont continuellement serrés en eux-mêmes, se rongant l'esprit et le cœur, avec cette chimère de constance ? Diane, nous dira Sylvandré, ne m'aime point, elle en aime un autre et me méprise, mais je ne laisseray de l'aimer et de la servir, de peur d'estre inconstant. Phylis, nous dira Hylas, ne m'aime point, elle en aime un autre et me méprise, pourquoy ne changeray-je pas cette ingratitude et mesconnoissante, pour une autre qui m'aimera et méprisera quelqu'autre pour moy ? Sera-ce de peur d'estre taxé d'inconstance ? Ah ! mes amis, dites-moy quelle beste est-ce que cette inconstance ? Qui a-t-elle dévoré ? ou bien quelle maladie cause-t-elle ? et qui est-ce qui en est mort, ou quel frère ou père a jamais eu occasion d'en porter le deuil ? C'est une imagination ou plustost une invention de quelque fine Amante, qui se voyant devenue laide, ou preste à estre changée pour une plus belle qu'elle n'estoit pas, mit en avant cette opinion, et la fit croire pour quelque chose de très-mauvais. Et faut-il qu'un homme d'esprit s'y abuse, et qu'il passe sans sujet tout son âge en travaillant sans estre soulagé ? Appellera-t'on cela Amour et constance, ou si avec plus de raison on ne luy doit point plustost donner le nom de folie ? Quoy, languir dedans le sein d'une vieille et ingratitude maistresse ? ô erreur indigne d'un homme d'esprit et de courage ! Quand on dit vieille, ne s'en-suit-il pas de nécessité, laide ; que si elle est vieille et laide, où est le jugement qui la tiendra pour estre aimable ? Et quand on dit ingratitude, n'est-ce pas autant que trompeuse, perfide, et dédaigneuse ? Mais si elle est telle, où est le courage qui pourra souffrir de se soumettre à une si outrageuse et indigne personne ?



Que Sylvandre ne me demande donc plus en quoy l'on peut reprendre son amour, et où l'on en peut trouver une plus parfaite, puisque je m'assure qu'il n'y a personne en cette troupe qui ne luy die, Hylas aime, et Hylas seul sait aimer en homme d'esprit et de courage.

Le Berger inconstant finit de cette sorte, s'estant tellement ému par ses propres raisons, qu'il en estoit tout en feu ; chacun sousrit, et tourna les yeux sur Sylvandre pour ouyr ce qu'il diroit, et luy pour leur satisfaire respondit froidement de cette sorte :

Je pensois, Madame, devoir parler à un Berger, et en présence des Dames et des Bergères, mais à ce que je vois, c'est à un de ces Orateurs qui haranguent devant les autels de l'Athénée de Lyon, tant Hylas s'est laissé transporter à son bien-dire. Si voudrois-je bien toutesfois (voyez combien je suis assuré de la bonté de ma cause) que celui de nous deux qui sera condamné fust aussi rudement chastié, que ceux qui ont la hardiesse de parler devant ces autels sacrez, que l'on contraint ayant esté vaincus, d'effacer leur harangue avec la langue, ou d'estre plongés dans le Rosne. Cela n'est pas raisonnable, interrompit Hylas, et si j'en eusse esté adverty dès le commencement, j'eusse pris des juges qui ne m'eussent point esté suspects, et à tout hazard, j'eusse fait mon discours de moins de paroles, afin pour le moins de n'avoir pas tant de peine s'il le falloit effacer. Et comment, dit la Nymphe, vous nous jugez suspectes, et pourquoy avez-vous cette opinion de nous ? Parce, dit Hylas, que vous croyez toutes Sylvandre comme un oracle, et sous prétexte qu'il a esté quelque temps aux escoles des Massiliens, vous admirez tout ce qu'il dit, et vous semble qu'il a toujours raison. Non, non, Hylas, reprit incontinent Syl-

vandre, ne refuse point le jugement de cette grande Nymphé, ny de la vénérable Chrysante, et te ressouvrens que les Dieux ont aussi ordinairement les pardons et les bienfaits en la main, que la justice et les chastimens <sup>1</sup>. Mais, dit Hylas, ces Bergères de qui la condition ne les approche point davantage des Dieux que nous, y ont leurs voix, encores qu'elles ne jugent pas seules. Ha ! Hylas, adjousta Sylvandré, tu offenses leurs mérites et leurs beautéz, qui peuvent bien les eslever encore plus haut que la condition la plus relevée qui soit en terre. Mais ne crains rien, Berger, car je voy bien qu'il n'y a personne icy qui se dispose à la rigueur, et tout le chastiment que tu en dois attendre, c'est seulement la connoissance de ton erreur.

Tu dis donc, Hylas, qu'il n'y a point d'amour parfaite, sans l'acquisition du bien désiré, parce qu'Amour n'est qu'un désir du bien qui défaut. Mais, Madame, avant que de répondre à ce Berger, il faut que je vous supplie très-humblement de m'excuser si pour découvrir ses subtilitez, je suis contraint d'user de quelques termes qui ne sont guères accoustumés parmy nos champs. Il m'y contraint comme vous voyez, et me force pour soustenir la vérité de parler de cette sorte. Or, respond-moy donc, Berger, désire-t'on ce que l'on possède ? Tu diras que non, puis que le désir n'est que de ce qui défaut ; mais si l'Amour, comme tu dis, n'est qu'un désir, ne vois-tu pas que posséder ce que l'on désire, c'est faire mourir l'Amour, puisque personne ne désire ce qu'elle possède ? Et comment, adjousta Hylas, on n'aime point ce que l'on possède ? si cela est, j'aime mieux que tu aimes, et

1. 1616 : ont plus ordinairement de pardons et les bienfaits, etc.

que je n'aime point, afin que tu désires, et que je possède. Ce n'est pas, répondit Sylvandre, ce que je dis, mais c'est pour te monstrier que l'amour n'est pas seulement le désir de la possession, comme tu nous voulois persuader, et qu'au contraire cette possession la fait plustost mourir que vivre. Si ce n'est, répliqua Hylas, ce qui la fait vivre, c'est pour le moins ce qui luy donne sa perfection. Ce n'est point cela encores, dit Sylvandre, car elle n'est nullement nécessaire pour parfaire l'amour, tout ainsi qu'un Diamant est aussi parfaict Diamant avant qu'estre mis en œuvre, qu'après que l'artisan l'a poly, parce que si la perfection de l'Amour dépendoit de cette jouyssance, il ne seroit au pouvoir de celuy qui aime, d'aimer parfaitement, puisque cette possession ne dépend de luy, mais du consentement d'un autre, et toutesfois l'Amour estant un acte de volonté qui se porte à ce que l'entendement juge bon, et la volonté estant libre en tout ce qu'elle fait, il n'y a pas apparence que cette action qui est la principale des siennes, dépende d'autre que d'elle-mesme.

Mais soit ainsi qu'Amour ne soit qu'un désir, pour cela faut-il conclure comme tu fais, à savoir, qu'elle se peut augmenter en jouyssant de ce que l'on désire ? Au contraire, si tu le considères, tu diras que l'amour en est moindre, parce que tu sais bien que nostre âme ressemble en cecy à l'arc, et tout ainsi que plus la corde est tendue, et plus il jette la flèche avec violence, de mesme nostre âme pousse bien avec plus de violence les désirs dont les effets luy sont mal aisés et deffendus, que ceux dont l'accomplissement est en sa puissance. Que si les désirs s'amoindrissent quand ils sont faciles, à plus forte raison quand ils seront assouvis ; mais si l'Amour n'est qu'un désir, com-

ment peux-tu penser qu'il augmente par la possession qui diminue le désir ?

Ne dis donc plus, Hylas, que mon amour estant un désir, ne peut estre parfait sans la possession, et ne m'oppose plus pour m'accuser d'arrogance qu'il faut qu'il y ait de la proportion entre Diane et moy, car si tu nies que l'homme doive aimer Dieu, je t'accorderay ce que tu dis ; mais si tu advoues que c'est un des premiers commandemens qu'il nous fait, je te demanderay, Berger, quelle plus grande disproportion y a-t-il entre Diane et moy, que celle qui est entre le grand Thautatès et Hylas. Et pour te sortir d'erreur, il faut que je t'explique encores ce secret mystère d'Amour. Nous ne pouvons aymer que nous ne connoissions la chose que nous aimons. O, s'écria Hylas, combien est fausse cette proposition ! J'ay aimé plus de cent Dames ou Bergères, et je n'en connus jamais bien une, et pour preuve de ce que je dis, aussitost que je les trouvois ingrates ou desdaigneuses, je les laissois et me retirois tout en colère de ce que je les avois estimées autres que je ne les trouvois pas. Cette preuve que tu as faite, respondit Sylvandre, est celle qui te doit faire avouer ce que je viens de dire. Car tu aimois ce que tu ne connoissois, c'est-à-dire, qu'ayant opinion qu'elles eussent les perfections que tu jugeois aimables, tu les aimois, mais ayant reconnu la vérité, tu as cessé de les aimer, et par là, tu vois que la connoissance de la perfection que tu t'estois imaginée, estoit la source de ton Amour, et à la vérité, si la volonté dont naist l'Amour ne se meut jamais qu'à ce que l'entendement juge bon, n'y ayant pas apparence que l'entendement puisse juger d'une chose dont il n'a point de connoissance, je ne sais comment tu te peux imaginer qu'on puisse aimer

ce qu'on ne connoit point. Je t'avoueray bien toutes-fois que tout ainsi que la vue se trompe quelquefois, de mesme l'entendement se peut décevoir, et juger aimable ce qui ne l'est pas ; mais tant y a que l'Amour vient de la connoissance, soit-elle fausse ou vraie. Or cela estant ainsi, n'as-tu pas appris dans les escoles des Massiliens, que l'entendement qui entend, et ce qui est entendu ne sont qu'une mesme chose ? Et me dis, Berger, puisque j'aime Diane, et que je ne la puis aimer sans la connoistre, quelle plus grande proportion peux-tu désirer, que celle qui est entre deux choses qui n'en font qu'une ? Te voicy revenu, dit Hylas, d'où tu partis hier au soir. Et quoy, Sylvandre, tu es encores Diane comme tu estois hier ? vraiment, Diane, dit-il, se tournant vers elle, vous estes un beau garçon, et vous, Sylvandre, continua-t-il, s'adressant au Berger, vous estes une belle pucelle. Croy-moy, Berger, que pour peu que tu continues, ta compagnie ne sera point désagréable, et que tu te rendras un fol aussi plaisant que jamais la Fontfort<sup>1</sup> en ait produit en Forez. Chacun se mit à rire, et Sylvandre mesme ne s'en put empescher, oyant la façon dont il parloit, et comment il expliquoit ce qu'il avoit dit. Cela fut cause, que reprenant la parole, il continua ainsi.

Tu as raison, Berger, de te moquer de moy, puisque je ne devrois prophaner ces mystères en te les communiquant ; aussi ne le ferois-je si tu estois seul, mais j'y suis contraint pour ne laisser en erreur ceux

1. On trouvera quelques renseignements curieux sur cette source, qui n'est autre que celle de Saint-Galmier, dans l'ouvrage suivant de Gilles Corrozet et Claude Champier : *Le Bastiment, érection, fondation des villes et citez assises ès trois Gaules, plus un traité de propriété des bains, fleuves et fontaines admirables*, édit. de Lyon, Benoist Rigaud, 1590, in 8°, p. 167-168. Mais il n'y a rien dans ce texte qui explique la propriété qu'Hylas attribue ici à la Fontfort.



qui nous escoutent. Et puisque tu ne veux recevoir ce que je t'ay dit, tu ne refuseras, peut-estre, ce que tu viens de m'opposer en parlant de Phylis ; je veux dire que tu allègues pour une bonne raison, l'opinion que tu as de ton mérite et de celui de Phylis, que tu n'estimes point tant que le tien ne le puisse esgaler ; car si ta créance peut cela en toy, pourquoy ne veux-tu que celle que j'ay de moy en puisse autant en mon avantage ? Or, je croy que la mesme proportion qui est entre le feu et le bois qui brusle, est entre Diane et moy ; que si tu me nies ce que j'en dis, hé ! mon amy, pourquoy veux-tu avoir plus de privilège ?

Mais je diray bien avec assurance que Hylas n'aime point Phylis. Car qu'il y ait quelque chose plus parfaite qu'elle, je m'en remets à la vérité, et n'en veux pas estre le juge ; mais que tu ayes cette mauvaise opinion d'elle, et que tu l'aimes, je diray et soustiendray bien qu'il est entièrement impossible, puisque l'une des premières ordonnances d'Amour, c'est, *Que l'Amant croye toutes choses très-parfaites en la personne aimée*. Et à la vérité cette loy est très-juste, et fondée sur toute sorte de raison ; car si l'amant doit plus aymer sa maistresse que toutes les choses de l'Univers, ne faut-il pas, puisque la volonté le porte tousjours à ce que l'entendement luy dit estre le meilleur, qu'il l'estime plus que toute autre chose ? Mais ce n'est pas en cela seul que tu fais paroistre que c'est Hylas que tu aimes et non pas Phylis, comme on voit en ce que tu dis que l'on n'aime que pour avoir son propre contentement. Les travaux que les amans reçoivent volontiers seulement pour faire service à celles qu'ils aiment font bien paroistre le contraire, et n'as-tu jamais ouy dire que nous vivons plus où nous



aimons qu'où nous respirons ? Ce que je ne croiray jamais, répondit Hylas, tournant desdaigneusement la teste de l'autre costé, tous ces discours ne procèdent que de quelques imaginations blessées comme la tienne. J'avoue, dit Sylvandre, que ces discours viennent de quelques imaginations blessées, mais celle d'un amant ne l'est-elle pas ? Malaisément, si cela n'estoit, nous verroit-on mourir de desplaisir pour la moindre parole que l'on nous dit, pour un clin d'œil, voire pour un soupçon. Malaisément nous verroit-on dédaigner tout repos, et tout autre contentement, pour jouyr un moment de la vue de la personne aimée. Mais si tu savois, Hylas, quelle félicité c'est d'affoler pour ce sujet, tu dirois que toute la sagesse du monde n'est point estimable au prix de cette heureuse folie. Que si tu estois capable de la comprendre, tu ne me demanderois pas, comme tu fais, quels plaisirs reçoivent ces fidelles amants que tu nommes mornes et pensifs, car tu connoistrois qu'ils demeurent de sorte ravis en la contemplation du bien qu'ils adorent, que mesprisans tout ce qui est en l'Univers, il n'y a rien qu'ils plaignent plus que la perte du temps qu'ils emploient ailleurs, et que leur âme n'ayant assez de force pour bien comprendre la grandeur de leur contentement, demeure estonnée de tant de thrésors, et de tant de félicité qui surpassent la connoissance qu'elle en peut avoir. Et contente-toy, pour ce coup, de savoir que le bien dont amour récompense les fidelles Amants, est celui-la mesme qu'il peut donner aux Dieux, et à ces hommes qui s'eslevans par-dessus la nature des hommes, se rendent presque Dieux ; car les autres plaisirs dont tu fais tant de conte, ne sont que ceux qu'un amour bastard donne aux animaux sans raison, et à ces hommes qui s'abaissans par dessous la

nature des hommes, se rendent presque animaux privés de raison.

Et c'est en ce monstre, ô Hylas, que tu dégénères quand tu aimes autrement que tu ne dois ; en ce monstre, dis-je, qui se fait bien paroistre tel en toy, puisque comme les monstres il est sans proportion, que comme les monstres il ne peut produire son semblable, et bref, que comme les monstres il ne peut vivre longuement. Au contraire, mon Amour est quelque chose de si parfait, que rien n'y peut estre adjousté ni diminué, sans faire offense à la raison ; car soit en la grandeur, qui esgale le sujet qu'il s'est proposé, soit en la qualité, en laquelle la vertu ne peut rien remarquer qui luy puisse desplaire, je puis dire sans vanité, qu'il est parvenu à la perfection. Que si j'ay dit que mon affection ne pouvoit estre reprise, c'est avec raison, puisqu'outre que celle qui l'a fait naistre en moy, ne produit jamais rien qui ne soit parfait, encor sais-je bien que les Dieux me chastiroient si j'osois offrir à une âme si parfaite une affection qui pût estre blasmée.

(II, 662-677.)

## UNE HÉROÏNE DE LA RAISON ET DE LA VOLONTÉ

### CÉLIDÉE

[Célidée a été attribuée à Thamire, comme on l'a vu, par le jugement de Ixionide. Le soir de leur mariage, Calidon s'évanouit de désespoir ; on le croit mort ; Thamire se précipite pour le secourir, et se blesse gravement à la tête ; déchiré par le chagrin de Calidon, qu'il aime comme un fils, il ne pense qu'à lui, et cette attitude surprend douloureusement Célidée. Elle comprend que son bonheur dépend de celui de Calidon, et qu'elle ne sera pas heureuse tant que Calidon ne sera pas guéri de l'amour qu'il éprouve pour elle. Tharamis, s'écrie-t-elle, « vient de m'inspirer secrètement un moyen pour vous mettre tous en repos d'esprit ». Elle demande seulement, pour faire connaître son dessein, un délai de quatre ou cinq jours.]

Il n'y avoit que Célidée qui fust bien en peine, car elle ne vouloit déclarer sa délibération à personne, de peur d'y estre contrariée, et toutesfois elle ne savoit par quel moyen y parvenir. Elle avoit fait un dessein bien différent de celui de toutes les filles, parce que connoissant que la beauté de son visage estoit cause de l'amour que l'oncle et le neveu luy portoient avec tant de passion, et considérant que c'estoit la seule occasion du divorce qui estoit entr'eux, elle résolut de se rendre telle qu'ils fussent à l'advenir autant refroidis par sa laideur, qu'ils avoient esté eschauffés

par sa beauté, espérant par ce moyen de remettre Calidon en son bon sens, et de rendre preuve à chacun qu'elle n'avoit jamais consenty à ses folies.

[*« Lorsqu'elle y eut longuement pensé », elle n'eut pas le courage d'employer le fer, dont, d'ailleurs « il luy sembloit que les coupures se guérissent » ; elle essaya vainement d'obtenir de la mère de sa nourrice, une herbe capable de « gaster le visage d'une fille » ; décidée à se rendre laide par n'importe quel moyen, elle trouva dans la chambre de la vénérable Cléontine un diamant, qui avait la propriété de laisser sur la peau des cicatrices indélébiles ; « jamais la marque ne s'en va, et malaisément en peut-on guérir ». ]*

Il seroit mal aisé de dire le contentement de cette Bergère, ayant appris ce secret, luy semblant que Dieu le luy avoit enseigné exprès pour achever ce qu'elle avoit désigné <sup>1</sup>... Dès le soir que sa tante fut couchée, elle desroba la bague dont elle s'estoit blessée <sup>2</sup>, et feignant <sup>3</sup> de se retirer pour se déshabiller, chacun s'en alla coucher ; au contraire, elle entra dans un petit recoin, où elle avoit accoustumé de demeurer seule, quand elle vouloit s'habiller ou déshabiller, et ayant <sup>4</sup> serré la porte, elle s'assit près d'une table où elle avoit un miroir, duquel les jours des grands <sup>5</sup> sacrifices et des assemblées générales, ou festes publiques, elle avoit accoustumé de se servir, pour agencer son visage. Aus-

1. C'est-à-dire ce dont elle avait formé le dessein.

2. C'est le diamant dont il est question dans les lignes qui précèdent, et avec lequel Cléontine s'est, en le maniant, écorché la main.

3. Ce participe, véritable ablatif absolu, se rapporte à Célidée.

4. 1616 : bien serré.

5. Ce mot manque en 1616.

sitost qu'elle y jetta les yeux dessus : ah ! miroir, dit-elle, de qui je soulois prendre conseil, avec tant de soin et de vigilance, pour accompagner et augmenter la beauté de mon visage, combien est changé ce temps-la, et combien est différente l'occasion qui me fait à cette heure te demander conseil, puisque si autrefois j'ay jetté les yeux sur toy, pour me rendre belle, j'y viens maintenant pour savoir comment je me puis priver de cette beauté que j'ay eue si chère. Et à ce mot ouvrant le miroir, et considérant son visage tout couvert de pleurs : Ce seroit, dit-elle, estre bien inhumains, mes yeux, si vous ne pleuriez la prochaine perte de cette beauté, qui autrefois vous a rendus si contents, et pleins de joye, quand glorieux d'une si chère et aimable compagnie, il ne vous sembloit point de voir un autre visage qui se pût égaler au vostre. Et puis, demeurant quelque temps sans parler, et considérant particulièrement sa beauté et sa grâce, la juste proportion de ses traits, le vif et doux esclat de ses yeux, l'esclat de son teint, les attraits de sa bouche, bref tout ce qui estoit d'agréable en son visage : j'entens bien, dit-elle, ô mes chers et rares thrésors, ce que vous me voulez dire, mais, hélas ! continuoit-elle en soupirant, que vaut cela, si je ne puis vivre contente en vous conservant ? Je sais bien que vous me représentez que cette beauté que j'ay tant chérie, et qu'autrefois j'ay estimée mon souverain bien, me reproche une grande légèreté de m'en vouloir priver, avant presque que de la posséder. Je ne suis pas sourde aux supplications que je me fais à moy-mesme de ne me point appauvrir de ce que chacun recherche avec tant de désir. Mais quand je vous accuseray devant la raison d'estre cause de toute la peine que j'eus jamais, quand je vous blasmeray de la dissention de l'oncle et

du neveu, voire quand je vous diray coupables de leur sang, et de leur prochaine ruine, et peut-estre de leur mort, que direz-vous pour vostre deffence, et qu'allèguerez-vous pour monstrier que je vous doive conserver et retenir ? Que c'est une douce chose que d'estre belle ? Mais combien plus amers sont les effets qui s'en produisent, et qu'il m'est impossible d'éviter en vous conservant. Quoy donc ? que l'amour suit la beauté, et que rien n'est plus agréable que d'estre aimée et caressée ? Mais combien plus désagréables sont les importunités de ceux que nous n'aimons point, et les soupçons de ceux à qui nostre devoir nous oblige d'estre et de nous réserver entièrement ? Ne dis-tu pas qu'au lieu que chacun m'adoroit belle, chacun me mesprisera laide ? Tant s'en faut, cette action si peu accoustumée me fera admirer, et contraindra chacun de croire qu'il y a quelque perfection cachée en moy, plus puissante que cette beauté qui se voyoit. Et puis, ce que je desseigne<sup>1</sup> de faire, n'est que de devancer le temps de fort peu de moments. Car cette beauté, dont nous faisons tant de conte, combien de Lunes me pourroit-elle demeurer encores ? Fort peu, certes, et quelque soin et quelque peine que j'y rapporte, il faut que l'âge me la ravisse, et ne vaut-il pas mieux que pour une si bonne occasion, nous nous en despouillions nous-mesmes volontairement, et la sacrifions au repos de Thamire que j'aime, et que j'ay tant d'occasion d'aimer, et à celuy de Calidon, qui a tant souffert de peines, pour l'affection qu'il m'a portée ? Au pis aller que m'en adviendra-t-il ? Quand je seray laide moins de personnes m'aimeront, et de qui dois-je vouloir l'amitié que de Thamire ? Mais Thamire

1. Ce que j'ai le dessein de faire.



mesme ne m'aimera plus ; si son amitié n'est fondée que sur ma beauté, ce sera dans peu de temps qu'elle se perdra ; s'il m'aime pour les autres conditions qu'il peut avoir reconnues en moy, voyant que j'auray donné cette beauté, pour me rendre du tout sienne, il me devra aimer et estimer davantage. Bref, faisons-nous paroistre telle que nous désirons d'estre crue. Cette beauté est cause que Calidon manque à son devoir, et que Thamire mesme a moins de soin qu'il devoit avoir à sa propre conservation ; rachetons-les et nous aussi, eux des fautes où ils sont tombés, et nous du desplaisir que nous en avons, par la perte d'une chose de si peu de durée, que la beauté. Payons leur rançon et la nostre, afin qu'à l'advenir nous puissions vivre en liberté, et hors de cette continuelle inquiétude. A ces mots, ô Dieu, Madame, quelle estrange et généreuse action vous vais-je raconter ? A ces mots, dis-je, Célidée met la pointe du diamant à son front, et d'une main généreuse se l'enfonça dans la peau, et quoyque la douleur fût extrême, si se la couppa-t'elle d'un costé à l'autre ; et grinçant les dents du mal que la blessure luy faisoit, elle en fait de mesme à ses joues, et se fait de chaque costé trois ou quatre profondes cicatrices si longues et si enfoncées, que véritablement il ne luy restoit plus rien de la beauté qu'elle souloit avoir. Jugez, Madame, en quel estat elle pouvoit estre, et quelle douleur elle devoit ressentir. Elle n'en fit toutesfois point de semblant ; mais se mettant un linge autour de la teste et esteignant la chandelle, après avoir remis la bague en son lieu, elle s'en alla mettre au lict, où elle n'avoit garde de reposer pour le grand mal qu'elle sentoit.

*[Le lendemain, les amis et parents de Célidée croient*

*qu'elle a été victime d'un attentat, et jurent de la venger. Elle leur explique qu'elle s'est défigurée elle-même, après avoir mûrement réfléchi et examiné froidement sa situation.]*

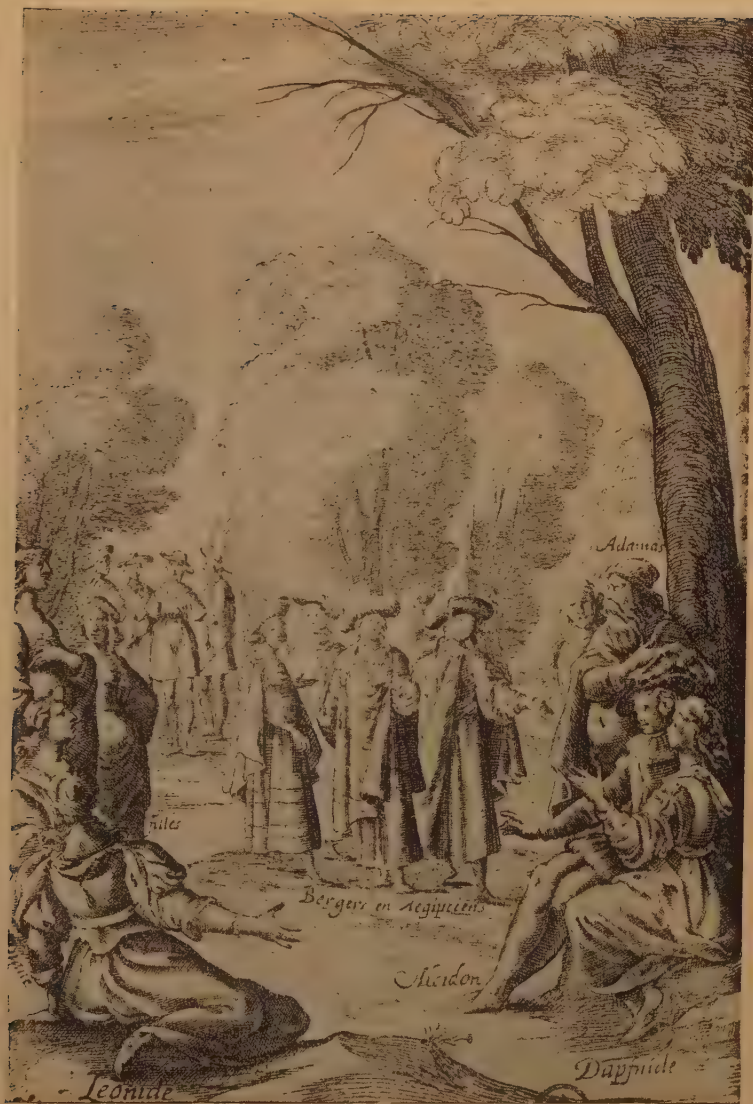
Voicy donc, ô Bergers, quelle fut cette sainte inspiration. Considère, me dit le Dieu, la violente affection de Calidon, et sois certaine que jamais il ne cessera de t'aimer que tu ne cesses d'estre belle. Il ne faut que tu espères que la religion des Dieux, ny le devoir des hommes, l'en retirent jamais. Il ne faut non plus que tu penses que Thamire, quoy qu'il soit ton mary, et qu'il t'aime plus que sa vie, puisse jamais estre content, tant que son neveu sera tourmenté de cette sorte. Quant à toy quelle vie espères-tu de pouvoir mener, tant que tu seras cause de la peine de l'oncle et du neveu ? De te donner à Calidon, ta volonté n'y peut consentir, outre que tu es tellement à Thamire, que rien ne t'en peut retirer que la mort. D'estre aussi à Thamire, la passion de Calidon ne le peut souffrir, ny le bon naturel de Thamire endurer le continuel déplaisir de son neveu. Que faut-il donc, Célidée, que tu fasses ? Prive-toy par une belle résolution de ce qui est le germe de cette dissention ; mais que peux-tu penser que ce soit autre chose que la beauté de ton visage ? Il est vray, respondis-je, mais perdant cette beauté, je perds aussi bien l'amour de Thamire, que celle de Calidon, et si cela est, j'aime beaucoup mieux la mort. Tu te trompes, me répondit-il, l'affection de ces deux Bergers est bien différente. Thamire aime Célidée, et Calidon adore la beauté de Célidée. Que si ce que tu crains estoit vray, il vaudroit mieux que tu mourusses à l'heure que tu parles, que de vivre plus longuement, et estre assurée que quand l'âge te rendra

laide, Thamire cessera de t'aimer. Mais cela n'est pas, d'autant que ce Berger aime Célidée, et quelle que Célidée devienne, jamais son amitié ne se perdra. Voilà, Bergers, quelle fut la secrète inspiration que ce Dieu me donna, à laquelle ne voulant contrevenir, je cherchay les moyens d'y satisfaire.

(II, 774-785.)

## L'AUTHEUR A LA RIVIÈRE DE LIGNON

Belle et agréable Rivière de Lignon, sur les bords de laquelle j'ay passé si heureusement mon enfance, et la plus tendre partie de ma première jeunesse, quelque payement que ma plume ayt pu te faire, j'advoue que je te suis encore grandement redevable pour tant de contentemens que j'ay reçus le long de ton rivage, à l'ombre de tes arbres feuillus, et à la fraîcheur de tes belles eaux, quand l'innocence de mon âme me laissoit jouir de moy-mesme, et me permettoit de gouter en repos les bonheurs et les félicités que le Ciel d'une main libérale respandoit sur ce bienheureux pays que tu arroses de tes claires et vives ondes ; mais il faut que tu croyes pour ma satisfaction, que s'il me restoit encore quelque chose avec laquelle je te pusse mieux tesmoigner le ressentiment que j'ay des faveurs que tu m'as faites, je serois aussi prompt à te la présenter, que de bon cœur j'en ay reçu les obligations et les contentemens. Et pour preuve de ce que je dis, ne pouvant te payer d'une monnoye de plus haut prix, que de la mesme que tu m'as donnée, je te voue, et te consacre, ô mon cher Lignon, toutes les douces pensées, tous les amoureux soupirs, et tous les désirs plus ardens qui durant une saison si heureuse ont nourry



UNE FÊTE CHAMPÊTRE SUR LES BORDS DU LIGNON

On remarquera, au centre de la gravure, le singulier costume  
des "Bergers en Egyptiens"





mon âme de si doux entretiens, qu'à jamais le souvenir en vivra dans mon cœur. Que si tu as aussi bien la mémoire des agréables occupations que tu m'as données, comme tes bords ont esté bien souvent les fidèles secrétaires de mes imaginations, et des douceurs d'une vie si désirable, je m'assure que tu reconnoistras aisément qu'à ce coup je ne te donne ny ne t'offre rien de nouveau, et qui ne te soit desja acquis, depuis la naissance de la passion que tu as vue commencer, augmenter, et parvenir à sa perfection le long de ton agréable rivage, et que ces feux, ces passions et ces transports, ces désirs, ces soupirs, et ces impatiences sont les mesmes que la Beauté qui te rendoit tant estimé par-dessus toutes les Rivières de l'Europe fit naistre en moy durant le temps que je fréquentois tes bords, et que libre de toute autre passion, toutes mes pensées commençoient et finissoient en elle, et tous mes desseins, et tous mes désirs se limitoient à sa volonté. Et si la mémoire de ces choses passées t'est autant agréable que mon âme ne se peut rien imaginer qui luy apporte plus de contentement, je m'assure qu'elles te seront chères, et que tu les conserveras curieusement dans tes demeures sacrées pour les enseigner à tes gentilles Naïades, qui peut-estre prendront plaisir de les raconter quelquefois, la moitié du corps hors de tes fraîches ondes, aux belles Dryades et Napées, qui le soir se plaisent à dancer au clair de la Lune parmy les prez qui émaillent ton rivage d'un perpétuel Printemps de fleurs. Et quand Diane mesme, avec le chaste chœur de ses Nymphes viendrait après une pénible chasse despouiller ses sueurs dans ton sein, ne fay point de difficulté de les raconter devant elles ; et sois assuré, ô mon cher Lignon, qu'elles n'y trouveront une seule pensée qui puisse offencer leurs

chastes et pudiques oreilles. Le feu qui alluma cette affection fut si clair et si beau, qu'il n'eut point de fumée, et l'embrasement si pur et net qu'il ne laissa jamais de noirceur après la bruslure, en pas une de mes actions, ny de mes désirs.

Que s'il se trouve sur tes bords quelque âme sévère, qui me reprenne d'employer le temps à ces jeunes pensées, maintenant que tant d'Hyvers ont depuis neigé dessus ma teste, et que de plus solides viandes devroient désormais repaistre mon esprit, je te supplie, ô mon cher Lignon, respons luy pour ma defence, que les affaires d'Etat ne s'entendent que difficilement, sinon par ceux qui les manient ; celles du public sont incertaines, et celles des particuliers bien cachées ; et qu'en toutes la vérité est odieuse ; que la Philosophie est espineuse, la Théologie chatouilleuse, et les sciences traittées par tant de doctes Personnages, que ceux qui en nostre siècle en veulent escrire, courent une grande fortune, ou de desplaire ou de travailler inutilement, et peut-estre de se perdre eux-mesmes, aussi bien que le temps et le soin qu'ingratement ils y employent ; mais qu'outre cela, il faut qu'elle sache que les nœuds dont je fus lié dès le commencement sont Gordiens, et que la mort seule en peut estre l'Alexandre, que le feu qui me brusla est semblable à celuy qui ne se pouvoit esteindre que par la terre, et que celle de mon tombeau seule en peut estoufer la flame ; de sorte que l'on ne doit trouver estrange, si la cause ne cessant point, l'effet en continue encore ; que ny les Hyvers passés ny tous ceux qu'il plaira à mon destin de redoubler à l'advenir sur mes années, n'auront jamais assez de glaçons, ny de froideurs pour geler en mon âme les ardentes pensées d'une vie si heureuse. Ny je ne croiray point pouvoir

jamais trouver une plus solide nourriture que celle que je reçois de son agréable ressouvenir, puisque toutes les autres qui depuis m'ont esté diverses fois présentées, m'ont tousjours laissé avec un si grand dégoustement, et avec un estomac si mal disposé, que je tiens pour une maxime très certaine *La peine, l'inquiétude, et la perte du temps estre des accidens inséparables de l'ambition*. Et au contraire, Aymer, que nos vieux et très-sages Pères disoient *Amer*, qu'est-ce autre chose qu'abréger le mot d'*Animer*, c'est-à-dire faire la propre action de l'Ame ? Aussi les plus savants ont dit, il y a longtemps, qu'elle vit plustost dans le corps qu'elle ayme, que dans celuy qu'elle anime. Si aymer est donc la vraye et naturelle action de nostre âme, qui est le sévère Censeur qui me pourra reprendre de repasser par la mémoire les chères et douces pensées des plus agréables actions que jamais cette Ame ait produit en moy ? Que personne ne trouve donc mauvais si je m'en ressouviens aussi longtemps que je vivray, et de peur mesme que par ma mort elles ne cessent de vivre, je te les remets, ô mon cher et bien aimé Lignon, afin que les conservant et les publiant, tu leur donnes une seconde vie qui puisse continuer autant que la source éternelle qui te produit, et que par ainsi elles demeurent à la postérité aussi longuement, que dans la France on parlera François.

(III, en tête du volume ; non paginé.)

## PREMIÈRE RENCONTRE D'EURIC ET DE DAPHNIDE

[Alcidon, qui aime Daphnide, a commis l'imprudence de parler d'elle au roi Euric ; celui-ci désire la voir, s'éprend d'elle, et finit par supplanter Alcidon.]

Je dépeschay incontinent vers Daphnide pour l'avertir de la venue du Roy ; et quand nous fusmes à la vue de la maison, je me voulus mettre devant, mais il me commanda de demeurer près de luy, parce, me dit-il à l'oreille en sousriant, que je sais bien que ma vue sera plus agréable si je vous y meine, que si j'y allois tout seul. J'estime, luy dis-je, que cette Dame a trop de jugement pour ne reconnoistre, comme elle doit, l'honneur que vous luy faites ; mais prenez garde, Seigneur, que vous n'alliez en lieu où vous ne perdiez le nom d'invincible, que vous vous estes acquis jusques icy ; car je vous assure que ce lieu se peut appeller la maison des Graces, Daphnide estant accompagnée de deux sœurs, qui ne cèdent point à autre qu'à elle, et si je n'eusse esté desja engagé, il y en a une, qui s'appelle Délie, qui sans doute m'eust acquis entièrement. N'est-ce pas, me respondit le Roy, celle de qui vous m'avez parlé ? C'est, luy dis-je, Seigneur, celle-la mesme, qui est bien la plus



LE ROI EURIC REND INOPINÉMENT VISITE A CLARINTE

Le graveur lui a donné les traits bien connus d'Henri IV





accomplie Dame que je vis jamais, si, comme je luy ay dit elle n'avoit point de sœur. C'est à elle, répliqua le Roy en sousriant, à qui il faut que je m'adresse. Et à ce mot, nous arrivasmes si près du Chasteau, que les Dames estans sur le pont, le Roy mit pied à terre pour les saluer, et puis prenant la bonne mère par la main, entra dans la salle, où il l'entretint quelque temps, luy demandant des nouvelles de sa santé et de celle de son mary, et si elle n'avoit point peur de la guerre. Cependant je parlois à la belle Daphnide, qui encore que tousjours très-belle, ce jour-là toutes-fois il se peut dire qu'elle se surpassoit soy-mesme, ayant adjousté à sa beauté naturelle tant de grâces par l'agencement de son habit et de sa coiffure, que je ne vis jamais rien qui méritast tant d'estre aymé. Délie estoit auprès d'elle, et parce que ravy en la contemplation de ce que mes yeux regardoient, je demeuray quelque temps avant que de parler : Vous vous en allastes, me dit-elle assez bas, sans cœur, et à ce que je vois vous revenez sans langue ; si vous en perdez autant à chaque voyage, pour peu que vous en fassiez, celle à qui vous estes, ne sera guère bien servie de vous. Vous pensez vous mocquer, luy dis-je, belle Délie, mais il est bien certain, que si celle qui vous empesche d'estre la plus belle du monde continue, je ne sais ce que je deviendray. Et de qui parlez-vous, dit Daphnide. De vous, Madame, luy respondis-je, qui vous plaisez à faire mourir tout le monde d'Amour, adjoustant tant de beauté à celle que la Nature vous a donnée, qu'il ne faut point que personne espère de vous voir sans donner sa liberté pour rançon. Je veux croire, respondit-elle, pour favoriser Alcidon, que cela seroit, si chacun me voyoit avec les yeux d'Alcidon. Mais laissons ce discours, et nous dites

quel est vostre chemin. Je sais bien, luy dis-je, que celuy qui m'a conduit icy, est celuy de ma félicité, et que quand je partiray, ce sera celuy de mon enfer. Vous estes gracieux, respondit Daphnide en sousriant, je vous demande où va le Roy, et où s'adresse vostre armée ? Je voulois luy respondre, mais le Roy qui m'appella me contraignit de m'en aller vers luy. Alcidon, me dit-il, venez moy servir de témoin. N'est-il pas vray que la forte et puissante ville d'Arles s'est remise en nos mains ? Il est certain, Seigneur, luy respondis-je, et que bientost si vous voulez continuer d'exercer vos armes, il faudra chercher d'autres Royaumes, et enfin d'autres mondes, tant elles sont heureuses à vaincre et surmonter. On ne me veut pas croire, reprit le Roy, c'est pourquoy je vous prie de raconter à cette dame incrédule, de quelle sorte non seulement Arles, mais presque toute cette province, qui se disoit des Romains est maintenant à nous. Ce n'est pas, Seigneur, respondit la bonne vieille, que je ne croye tout ce que vous me dites, mais c'est que véritablement nous avons jusques icy tenu cette ville imprenable. Non, non, répliqua le Roy, je veux qu'il le vous fasse entendre par le menu, afin qu'une autre fois vous ne doutiez point de ce que je vous diray. Et à ce mot me donnant le change, il me mit en sa place, et prit la mienne, je le reconnus bien ; mais parce qu'il avoit accoustumé de faire ainsi bien souvent, je ne m'en estonnay point, ny pour lors je n'entray point en soupçon ; au contraire, je fus bien aise de le voir près de Daphnide, et parce que Délie s'estoit voulue reculer, il la retint, et parla quelque temps à toutes deux ; il me fut impossible d'en ouyr les discours, tant parce qu'il estoit un peu éloigné que d'autant que je parlois continuellement à cette bonne

vieille. Mais il faut avouer, que quand peu après je vis que le Roy prenoit Daphnide par la main, et la retiroit seule vers une fenestre, je commençay d'entrer en doute, et la parole me mouroit bien souvent dans la bouche, ou si je parlois, c'estoit comme une personne qui rêve ; je ne pouvois de là où j'estois sinon remarquer leurs visages, et leurs actions, et tout ce que j'en voyois me faisoit soupçonner ce que je redoutois le plus, de sorte que j'eusse bien voulu qu'il fust venu quelque forte alarme, pour faire partir le Roy d'où il estoit. Je ne sais s'il y demeura longtemps, car il me dura si fort, que j'eusse juré le jour estre deux fois passé, si je n'eusse bien vu que la nuit n'estoit point encore venue. Enfin le Roy prit congé et remontant à cheval continua son voyage. Daphnide me voyant partir et le suivre, me fit signe qu'elle vouloit parler à moy, qui fut cause que je commanday à l'un des miens qu'il fît cacher mon cheval, afin que j'eusse sujet de demeurer un peu après la troupe, et il le fit si à propos que quand j'eus mis le Roy à cheval, le mien ne se trouva point ; de sorte qu'encore qu'il m'appellast deux ou trois fois, si fallut-il que je demeurasse, feignant toutesfois de me courroucer à ceux qui estoient à moy, du peu de soin qu'ils avoient. Le Roy et presque toute la troupe partit, et faisant semblant de rentrer dans le logis, seulement pour ne laisser ces belles Dames au soleil, je tiray à part Daphnide. Et bien, Madame, luy dis-je, que vous semble du grand Euric ? Mais vous, me dit-elle, que pensez-vous des discours qu'il m'a tenus ? Je sais, luy respondis-je, qu'il n'y a rien de plus accompli que ce grand Roy. Or, me répliqua-t-elle, je vous veux dire mot à mot les propos que nous avons eus, et par là vous jugerez qui des deux vous aime le mieux. Lors-

qu'il m'a retirée vers la fenestre, afin que Délie ne le pust ouyr, quoyque par civilité il l'eût arrestée avec moy au commencement, il m'a dit : Je ne m'estonne plus si Alcidon s'est mis au hazard où il a esté pour vous voir, car il est certain qu'il n'y a rien au monde de si beau que vous estes belle, et que tout ce que j'ay vu jusques icy ne peut estre estimé tel, quand on vous a vue. Il m'a fait un peu rougir en me tenant d'abord ces discours, et mesme luy oyant parler de vous, et de chose que je ne pensois pas qu'il sût ; toutesfois faisant semblant de ne savoir ce qu'il vouloit dire, je luy ay respondu : je ne sais, Seigneur, à quel propos vous me parlez d'Alcidon, ny quel est le hazard qu'il a couru, mais si sais bien qu'il n'y a rien en moy qui mérite ny d'y arrester vos yeux, ny d'employer les belles paroles d'un si grand Roy. Et quoy, m'a-t-il dit, belle Dame, pensez-vous qu'Alcidon soit party de mon armée sans mon congé et sans me dire où il alloit ? Les ordonnances de la guerre sont trop rigoureuses contre ceux qui font autrement, et de plus assurez-vous qu'il est trop jeune pour avoir une si bonne fortune et la pouvoir taire. Je suis si peu guerrière, lui ay-je respondu, et l'âge d'Alcidon m'importe si peu, que je ne me suis jamais enquisse jusques icy, ny quelles sont les ordonnances de la guerre, ny le silence de celuy de qui vous parlez. Et quoy, m'a-t-il répliqué, vous pensez donc que je ne sache pas qu'il vous a vue par deux fois, au commencement chez un Chevalier qui a charge des machines de guerre en mon armée, et puis chez vostre sœur, où vous l'avez tenu dans un cabinet autant qu'il y a voulu demeurer ? Non, non, ma belle Dame, il n'y a rien qu'il ne m'ait raconté, et si particulièrement, que vous ne m'en sauriez rien dire davantage. Il faut, luy ay-je

respondu, qu'Alcidon se fie beaucoup en vous, car je ne croy pas, Seigneur, que cela soit des ordonnances de la guerre. Et en disant ces paroles, j'ay esté contrainte de me mettre la main sur le front, feignant de me frotter les sourcils de honte que j'avois de penser que le Roy sût toutes ces particularitez. Mais luy en sousriant : Ce ne sont pas, m'a-t-il dit, des ordonnances de la guerre, mais ouy bien de celles de la vanité des jeunes personnes, qui ne peuvent rien taire que ce qu'ils ne savent pas, afin que si ce sont des affaires d'Estat, on pense qu'ils y soient des plus avancés, et si ce sont de celles d'Amour, on les croye plus aymables en se disant plus aymés qu'ils ne sont. Et lors me retirant la main du visage : mais, a-t-il continué, ne soyez point faschée que je le sache puisque vous aymant et honorant comme je fais, je n'ay garde d'en faire jamais semblant, et seulement si vous m'en croyez et si vous voulez ne vous point ruyner de réputation, retirez-vous de cette jeunesse, et rompez toutes recherches ; car soyez certaine que tout ainsi qu'il m'en a parlé à cette fois, il en fera de mesme, si l'humeur luy en vient, à quelqu'autre qui ne sera pas si discret que je suis. Et toutesfois vous ne luy en devez pas savoir mauvais gré, car encor a-t-il esté fort retenu, et plus que son âge ne luy permet, de n'en parler qu'à moy seul. Jugez, me dit-elle, Alcidon, en quel estat vous m'avez mise, de luy déclarer ces choses que surtout vous deviez taire. Je ne sais comme je n'en suis beaucoup plus en colère contre vous quand je considère le tort que vous m'avez fait. Madame, luy dis-je, j'advoue que j'ay fait une très grande faute, mais je m'assure que vous l'excuserez, s'il vous plaist de vous souvenir de quelle sorte nous avons vescu durant la vie de son prédecesseur, je veux dire le Roy



Thorrismond, car celui-là ayant esté par son commandement la cause de nostre première amour, j'ay pensé que celui-cy ne me faisant pas paroistre moins de bonne volonté en favoriseroit l'accomplissement ; mais à ce que je vois leurs desseins en ce qui me touche sont bien différens, puisque celui-là n'avoit autre volonté que de me rendre bienheureux me donnant ce qu'il eust bien voulu pour luy-mesme, et celui-cy au contraire, de me rendre le plus malheureux homme qui vive, me ravissant ce qu'il pense estre à moy, et sans quoy il sait bien que je ne veux pas mesme la vie. Car je prévoiy par la connoissance que j'ay de son humeur, qu'il vous veut aymer, et que la façon dont il vous a parlé de moy n'a pas esté pour haine qu'il me porte ny pour le croire comme il le dit, mais seulement qu'ayant dessein d'acquérir vos bonnes grâces, et croyant que vous me faites l'honneur de m'aymer, il me veut mettre mal avec vous, afin que vostre esprit n'estant point engagé ailleurs, il puisse plus aisément vous gagner et venir à bout de ses desseins. Mais, Madame, si vous pensez qu'il puisse parvenir à ce qu'il désire, et qu'un jour j'aye à voir ce changement en vous, je vous adjure par la mémoire du grand Thorrismond, qui nous a tant aymé, de ne souffrir point que je vive, mais de me le dire de bonne heure, afin que par ma mort je prévienne un si malheureux accident. Daphnide alors en sousriant : Je suis bien aise, me respondit-elle, de vous voir en la peine où vous estes, tant pour vous empescher une autre fois de tomber en la mesme faute que vous avez faite de parler si librement de ce que vous devez taire, que pour reconnoistre par la crainte que vous avez du Roy, et de sa bonne volonté envers moy, que véritablement vous m'aymez. Mais Alcidon, je vous ayme



trop aussi pour vous y laisser plus longuement ; vivez donc en assurance de ce costé-là, et soyez certain, que tant qu'Alcidon m'aymera, jamais autre ne sera aymé de Daphnide, et qu'il n'y a ni grandeur, ni autorité du Roy qui me fasse jamais changer cette résolution.

(III, 232-241.)

## DIANE, ET LA PRÉOCCUPATION DE LA « GLOIRE » PHILIS, ET LE SOUCI DU BONHEUR.

[Discussion entre ces deux bergères sur le mariage : une fille doit-elle se marier pour être heureuse, ou pour acquérir la vaine gloire d'avoir suivi son devoir en obéissant à ses parents ?]

Or celle-cy, dit Phylis, est l'une des plus grandes folies du monde, les parens nous veulent choisir des maris, et nous sommes si sottes que nous les laissons faire. Cela seroit bon, si c'estoient eux qui les dussent espouser. Et ne voilà pas la mesme considération qui a rendu Astrée en l'estat où elle est ? Si ses parens luy eussent laissé la libre disposition de soy-mesme, elle eust espousé Céladon, il seroit plein de vie, et elle contente à jamais, au lieu que par leurs contrariétez, ils en ont fait mourir l'un, et l'autre n'est en guère meilleur estat<sup>1</sup>. Et maintenant pour achever de la ruiner du tout, ce vieux resveur de Phocion luy veut donner Calydon, et s'est tellement persuadé que cela devoit estre ainsi, qu'il ne luy laisse point de repos. Ah ! que s'il avoit à faire à moy, je l'aurois bientost résolu. Et que feriez-vous, reprit Astrée, si vous estiez

1. 1627 : et l'autre n'est guère meilleur.

en ma place ? Je luy dirois en fort peu de mots, dit-elle : je n'en feray rien. Et quelle opinion auroit-on d'une fille qui parlât ainsi ? interrompit Diane. Et qu'est-ce que l'on en diroit ? M'amie, répondit Phyllis, les paroles ne sont que des paroles, et le vent les emporte, et les opinions ne sont que des opinions, qui s'effacent aussi aisément qu'elles s'impriment ; mais espouser un mary fascheux, c'est un effect qui dure le reste de la vie, et c'est pourquoy j'estime que vous estes peu avisée, toute Diane que vous estes, quand vous dites, que vous ne voudriez pas avoir espousé Sylvandre, que vous avouez d'avoir beaucoup de mérites, et de l'avoir agréable, et seulement parce que vous ne savez d'où il est. Eh, mon cœur, ne voudriez-vous point manger d'une belle pomme, si vous ne saviez quel est l'arbre qui l'a portée ? Folie, et folie la plus grande qui soit entre les hommes, qui se tuent de peine à poursuivre les apparences et ne se soucient point des choses qui sont réelles, et véritablement bonnes. Dieu m'a fait une grande grâce de m'avoir donné des parens qui ne me traittent point ainsi, car je vous assure que s'ils estoient d'une autre humeur, je leur donneroïs bien de l'exercice. Diane alors en sousriant : je vois bien, dit-elle, que vostre conseil est bon, mais il n'en faut guère user. Dites-moy, je vous supplie, cette opinion que vous mesprisez si fort, et ces apparences que vous blasmez, que sont-ce autre chose que la réputation, pour laquelle nous sommes obligées, non seulement de mettre ce qui nous peut apporter du plaisir et du contentement, mais la propre vie ? Car y a-t-il rien de si misérable qu'une fille sans cette réputation ? Et y a-t-il condition au monde si misérable que celle de la personne qui l'a perdue ? je vous avoueray, que qui la veut bien con-

sidérer, trouvera que c'est une folie. Mais y a-t-il quelque chose parmy nous qui ne soit folie, si l'on la veut bien rechercher ? Tout n'est qu'une vaine ombre du bien que nous nous figurons, et toutesfois encore que nous en reconnoissons et vous et moy la vérité, parce que par le commun consentement de tous il est jugé autrement, ny vous, ny moy ne voulons point estre la première à rompre cette glace. Et cela me fait ressouvenir du conseil des Rats, qui résolurent que pour leur sureté, il falloit attacher au col d'un chat qui les dévorait, une sonnette, afin de l'ouir quand il marcheroit ; mais il ne s'en trouva point d'assez hardy en toute la troupe qui l'osât entreprendre.

(III, 409-411.)

## L'ORIGINE DE L'AMOUR : THÉORIE DE LA SYMPATHIE

[Conférence faite par Adamas à Daphnide, et aux bergers et bergères du Lignon.]

Madame, répondit Adamas, votre curiosité est louable, et si je n'y satisfaisois, je serois à blâmer, tant pour n'obéir à ce qu'il vous plaist de me commander, que pour ne vouloir instruire ceux qui le désirent, ainsi que ma charge m'y oblige. Et cela d'autant plus que je le puis faire aisément, et en peu de paroles. Sachez donc, Madame, que Thautatès, le suprême créateur de toutes choses, a étably là haut où est sa principale demeure le lieu où il crée toutes les âmes, et parce qu'il n'y a pas apparence que rien parte de la main d'un si bon ouvrier, qui ne soit en sa perfection, et celle de l'âme estant l'entendement, il la rend, outre que par sa forme elle est raisonnable, par participation intellectuelle. Or cette participation, elle la prend de cette pure intelligence de la planète, qui domine alors qu'elle est créée, et cette perfection qu'elle reçoit luy est tellement agréable qu'elle brusle toute d'amour, de l'intelligence qui la luy participe. Et tout ainsi que l'Amant se forme une idée en sa fan-

taisie de la chose aimée, le plus parfaitement qu'il lui est possible, afin d'y replier les yeux de son âme et se plaie en cette contemplation, lorsqu'il est privé de la vue du visage bien aimé, de mesme cette âme amoureuse de la suprême beauté de cette intelligence et de cette Planette, lorsqu'elle entre dans ce corps à qui elle donne la forme, elle imprime non seulement ses sens et le corps Ethéré, dans lequel les plus savans disent qu'elle est enveloppée, pour après se joindre comme par un milieu à celui que nous voyons, mais aussi sa fantaisie de ce caractère de la beauté de laquelle elle a esté ardemment esprise dans le Ciel ; et d'autant plus qu'elle en peut rendre la figure et la ressemblance parfaite, d'autant plus aussi se plaist elle à la considérer et à la revoir, et se plaisant en cette contemplation, elle se forme une certaine naturelle disposition d'estimer bon et beau tout ce qui luy ressemble, et à réprouver généralement tout ce qui luy est dissemblable, accoustumant de telle sorte son jugement à y porter la volonté qu'enfin ce décret se donne non point par discours de raison, mais tout ainsi que toutes les autres choses qui se font en nous naturellement, voire mesme cette coustume se rend enfin une habitude, à laquelle nous ne pouvons contrevenir sans nous faire un très grand effort. De là il avient qu'aussitost que nous jettons les yeux sur quelqu'un, s'ils rapportent à nostre âme, comme de fidèles miroirs, qu'il y ait en cette personne quelque chose qui ressemble à cette image que nous nous sommes faite de la Planette, de l'intelligence tant aimée, nous l'aimons tout incontinent sans faire en nous mesme autre discours, ny autre recherche de l'occasion de cette bonne volonté, y estant portés par un instinct qui se peut dire aveugle ; et au contraire nous le hayssons



si nous trouvons qu'il en soit différent, et c'est ce que l'on nomme sympathie, qui est cette conformité que nous rencontrons d'avoir les uns avec les autres, et laquelle est la véritable source de l'amour, et non pas comme plusieurs ont cru que ce fust toute beauté ; car si la beauté estoit la source de l'amour, il s'ensuivroit que toutes les belles personnes seroient aimées de tous, et au contraire nous voyons que non point les plus beaux et les plus dignes, mais ceux-là seulement qui reviennent le plus à nostre humeur et avec lesquels nous avons le plus de conformité, sont ceux que nous aimons le plus.

A ce mot, le Druyde s'estant tu, Daphnide reprit ainsi : j'avoue, mon père, que tout à coup vous m'avez esclaircy plusieurs doutes, mais si en ay-je encor un sur ce que vous venez de dire, qui n'est pas petit, et duquel je voudrois bien avoir la résolution. S'il est vray que l'amour vienne de cette ressemblance que je rencontre en celuy que j'aime, d'où vient que de mesme par cette mesme ressemblance il ne m'aime pas ? Car si je l'aime pour cette sympathie, et si cette sympathie vient comme vous dites, il est impossible que j'en aye pour luy, qu'il n'en ait pour moy, je veux dire, que si je suis née sous sa Planette, qu'il ne soit né aussi sous la mienne ; et toutesfois nous en voyons tant qui n'aiment point ceux qui meurent d'amour pour elles. Vostre doute, répondit Adamas, mérite d'estre esclaircie et monstre bien qu'elle part d'un esprit tel que celuy de Daphnide.

Sachez donc, Madame, que comme je vous ay dit, l'âme se fait une image la plus parfaite qu'elle peut de cette Planette, et de cette intelligence qu'elle aime. Mais d'autant que pour représenter un visage si beau et si parfait, la matière est de telle sorte inférieure,

qu'elle ne le peut faire que fort imparfaitement, il s'ensuit que cette représentation n'est pas également parfaite en chacun, parce que la matière du corps est quelquefois mieux disposée aux uns qu'aux autres, et selon que l'âme la rencontre, elle y travaille plus ou moins parfaitement ; et il advient de là que tout ainsi que les couleurs, le pinceau et la toille estans mal-propres, le Peintre n'en peut faire quelquefois que des portraits aussi fort grossiers, et fort peu ressemblans à ce qu'il veut représenter, de mesme l'âme rencontrant le corps mal disposé à recevoir la figure et les linéamens qu'elle luy veut donner de cette beauté qu'elle aime, la ressemblance demeure si imparfaite, qu'à peine y en a-t-il quelques traits grossiers et si mal faits qu'ils ne sont pas presque reconnaissables en chose quelconque ; et quand cela se rencontre ainsi, sans doute celuy qui a la représentation plus parfaite de l'intelligence et de la Planette, sera aimé par sympathie de celuy qui l'a aussi encore plus mal faite ; car l'âme de celuy-cy quoyqu'elle n'ait pu représenter en son corps bien au naturel ce visage qu'elle aime, ne laisse d'en aimer le portraict qu'elle en voit bien fait en quelque lieu qu'il soit, comme l'Amant celuy qu'un estranger aura de sa maistresse, encores que le sien propre ne soit pas bon. Mais au contraire l'âme qui aura rencontré une matière bien disposée, et qui par conséquent aura l'idée et le patron bien représenté, ne daignera pas seulement tourner les yeux sur l'autre, soit qu'elle le mesprise pour le voir si mal fait, ou soit qu'elle le méconnoisse pour en avoir si peu de ressemblance, et de là procède cette amour par sympathie qui n'est pas mutuelle.

Mais, interrompit Hylas, me permettez-vous, mon père, de vous faire une demande ? Vous le pouvez, res-

pondit Adamas. Si ces amours viennent par sympathie, d'où vient, dit Hylas, qu'après avoir aimé quelque chose, l'on cesse quelquefois de l'aimer, et que mesme on la méprise, et que bien souvent on la hait ? Cette demande, répondit le Druyde en sousriant, est propre à Hylas, et vous voyez qu'il est vray que cette sympathie est un instinct aveuglé, puisqu'Hylas aimant, et cessant d'aimer un mesme sujet, toutesfois il ne sait pourquoy il le fait ainsi. Or je le vous diray, Hylas, afin qu'à l'avenir vous sachiez la raison des choses que vous pratiquez si bien.

Figurez-vous, Hylas, que les impressions que l'âme fait en son corps, par lesquelles elle se représente cette beauté supérieure de son intelligence et de sa Planette, sont véritablement corporelles, car en la fantaisie elle met les linéamens comme un Amant en son imagination ceux de la chose bien aimée, et les représente de telle sorte en ses sens et en sa complexion qu'elle rendra son humeur mélancolique si elle tient de Saturne, ou joyeuse si c'est de Jupiter, et ainsi des autres. Et après, comme nous avons desja dit, elle prend une si grande coustume de contempler et d'approuver ces choses, qu'elle en fait une habitude, laquelle encores qu'il soit difficile de changer ou de perdre, toutesfois ainsi que toutes les autres, peut estre et changée et perdue. Ce que l'on voit ordinairement advenir en la cire par la force du cachet, car encore qu'on y ait imprimé une figure, toutesfois si l'on veut en y mettant un autre cachet, elle perd la marque du premier, tant parce que l'âme n'ayant imprimé ce caractère en ses sens et en son corps, que parce que cette beauté céleste luy plaisoit <sup>1</sup>. Il est certain que si par non-

1. Sic dans toutes les éditions.

chalance, elle vient à ne s'y plaire plus, ou bien que quelque nouvel object auquel sa volonté se laisse aller marque sa fantaisie d'une autre figure, elle perd la première ressemblance et n'en retient rien du tout. Et alors celui qui aura esté aimé de luy ou qui l'aura aimé par sympathie, perdant cette ressemblance qu'il avoit, perdra aussi l'amour qui en estoit causée ; car tout ainsi que les habitudes, la sympathie aussi se peut perdre et acquérir. Mais, Hylas, si toutes les fois que vous avez changé, vous avez imprimé en vous une nouvelle idée de quelqu'autre chose, il n'y en doit guère plus avoir en tout le monde qui n'ait esté quelquefois imprimée en vous, de sorte que ma fille peut espérer que vous serez plus constant pour elle que pour les autres, non pas pour mériter plus que celles qui l'ont devancée, mais pour avoir esté la dernière. Chacun se mit à rire oyant cette conclusion, et peut-être Hylas eust respondu quelque chose n'eust esté qu'Astrée prit la parole.

Mais, dit-elle, mon père, s'il est vray que l'Amour vienne de cette sympathie, que veut dire que l'on aura vu fort longtemps une personne sans l'aimer, et qu'après l'on l'aime ? La réponse, dit Adamas, que j'ay faite à Hylas, peut servir à cette demande. Au commencement cette personne n'avoit pas encore le caractère de la beauté de cette intelligence, et depuis par une nouvelle marque, comme d'un cachet nouveau, il le peut avoir imprimé. Mais en voicy encores une raison assez claire.

Depuis que l'âme est enveloppée de ce corps que nous avons, tant qu'elle y est enfermée comme dans une prison, elle n'entend ny ne comprend chose quelconque que par les sens par lesquels comme par des portes luy vient la connoissance de tout ce qui est en

l'Univers. Et non seulement elle n'entend ny ne comprend que par eux, mais encores ne peut ny entendre ny comprendre que par des représentations corporelles, quoyqu'elle contemple les substances incorporelles. Il advient de là qu'elle ne peut avoir la connoissance qu'autant parfaite que ses sens la luy peuvent représenter, et que s'ils sont faux et trompeurs, ils la deçoivent et luy font faire un jugement faux, comme nous voyons en ceux qui sont malades, qui trouvent les viandes, pour bonnes qu'elles soient, de très-mauvais goust, parce que le leur est dépravé. De mesme, ceux qui ont mal aux yeux verront quelquefois les choses doubles ou une couleur pour autre, ou bien encores que l'œil ne soit pas mal disposé, les milieux par lesquels la vision se fait, quelquefois ne laissent de les tromper, comme à travers un verre bleu, tout ce qu'il verra luy semblera de mesme couleur, dedans l'eau un baston bien droit luy semblera tortu, et toutes choses plus grandes ou plus petites, selon la qualité des lunettes par lesquelles il regarde. Or ces faussetez estans représentées par les sens pour vrayes, l'âme qui leur adjoust toute créance en fait incontinent le jugement, qui ne peut estre que faux parce que les choses présupposées et desquelles elle tire ses conséquences, sont telles. Le jugement estant fait, la volonté incontinent s'y porte et y consent, la volonté, dis-je, qui a pour son sujet le bon, et ce qui est jugé tel, ou qui au contraire fuit de ce qu'elle pense estre mauvais. Et par là vous pouvez entendre, belle Bergère, que la raison qui est cause que nous voyons quelque temps sans aimer une personne qu'après nous aimons, c'est, ou que nos yeux et nos sens qui doivent représenter ces choses à l'âme ne font pas soigneusement leur office, ou les milieux par lesquels



ils agissent ont quelque imperfection qui les empesche de les pouvoir fidèlement représenter, lesquelles estant ostées, ils viennent à découvrir la vérité, et à la redire à nostre âme qui alors reconnoissant cette ressemblance se met à aimer ardemment ce qu'auparavant elle avoit vu sans aimer, et sans s'en soucier.

Diane qui escoutoit fort attentivement Adamas : Mon père, luy dit-elle, et moy aussi, si ce ne vous estoit importunité, je voudrois bien vous faire une demande. Jamais, respondit Adamas, ce qui procède d'une si gracieuse Bergère ne peut avoir ce nom, mais je crains que je ne pourray peut estre vous répondre assez bien. Je ne suis, répliqua-t-elle en souriant, plus difficile que ma compagne, et puis la profonde connoissance que le sage Adamas a de toutes choses, n'a garde de manquer au doute d'une ignorante Bergère comme je suis. Dites-moy donc, je vous supplie, mon père, puisque l'Amour procède de cette sympathie qui est une image représentée en nous de l'intelligence et de la Planette sous laquelle nous naissons, que veut dire que les personnes belles sont aimées presque ordinairement de chacun ? car il faudroit donc que tous ceux qui les aiment fussent nés sous mesme Planette, ce que l'on voit bien n'estre par le temps de leur naissance. Je me suis bien douté, respondit Adamas, que cette subtile Bergère me feroit une demande qui ne seroit pas commune, mais il faut essayer de luy répondre. Toutes les choses qui sont belles, encores qu'elles soient diverses, ne laissent pas d'avoir entr'elles quelque conformité, comme aussi toutes les bonnes ; et c'est pourquoy quelques-uns ont dit qu'il n'y avoit qu'un bon et un beau, à la similitude duquel toutes les choses bonnes et belles sont jugées estre telles. Or ces Planettes et ces intelligences qui leur pré-



sident ne sont bonnes ny belles, sinon qu'entant qu'elles ressemblent le plus à leur suprême Bon et Beau, et quoyqu'elles soient entr'elles séparées et diverses, si est-ce que, comme que ce soit, elles ne sont aimables ny estimables qu'entant qu'elles sont bonnes et belles, et cette bonté et beauté ayant toujours de la conformité, encores qu'elles soient en divers sujets, il ne faut trouver estrange si plusieurs aiment les personnes qui sont belles, encores qu'elles ne soient pas nées sous mesme Planette, puisque chacun remarque en leur beauté quelque chose qui est conforme à celle de la sienne propre.

(III, 440-451.)

## ÉMULATION DE GRANDEUR D'ÂME

[Le roi Gondebaut aime sa captive Chryséide, qu'il fait garder à Lyon, avec l'intention de l'épouser quand il aura terminé la guerre. Mais Chryséide est, depuis longtemps, aimée d'Arimant, et elle a répondu à l'ardente passion qu'il a pour elle. Bellaris, valet d'Arimant, aide Chryséide à s'échapper, une nuit, de Lyon, en lui procurant une barque pour traverser la Saone, et des chevaux ! Chryséide rejoint Arimant. Gondebaut, irrité, fait proclamer un édit : il jure qu'il accordera à celui qui lui fera connaître le nom de la personne qui a aidé Chryséide à fuir, la grâce qu'il lui demandera, quelle qu'elle soit. Peu après, au cours d'une chasse, il rencontre par hasard Chryséide, et la ramène à Lyon. Il essaie vainement de vaincre ses résistances, elle demeure fidèle à Arimant ; enfin, il décide de consulter les Dieux, en offrant un sacrifice au tombeau des deux Amants ; Chryséide assiste à la cérémonie, vêtue et traitée en reine. La nécessité lui inspire un dessein désespéré.]

Elle se saisit du couteau encores sanglant, duquel on avoit esgorgé les victimes, et puis s'en courant vers le tombeau des deux Amants, se prit à l'un des coins, et lors haussant le couteau avec un visage très-assuré, elle dit fort haut : « Vois-tu, Magnanime Prince, ce couteau que je tiens en la main ? C'est pour me le mettre dans le cœur, si quelqu'un se hazarde de me vouloir user de force. » Et lors, tournant la poincte contre son estomac, elle continua en cette sorte :

Dieu me soit tesmoing, grand et invincible Roy, si



Chryseïde s'est réfugiée auprès du Tombeau des deux Amants; Arimant a été enchaîné sur l'ordre de Gondebaut. Belaris adjure Gondebaut de faire retomber sa colère sur lui et de délivrer les deux jeunes gens



je n'estime et n'admire tout ce qui est en ta personne, et tout ce qui procède de toy ; je te voy chéry et favorisé des Dieux, aymé de tes sujets, honoré de tes voisins, et redouté de tes ennemis ; je reconnois en toy une prudence en toutes tes actions, une générosité en toutes tes entreprises, une justice pour chacun, et une amour particulière envers moy, qui m'oblige non seulement à t'admirer et à te servir comme le reste de l'Univers, mais à t'aymer et estimer autant qu'il m'est possible. Si donc, ayant la connoissance de toutes ces choses, et celle aussi de l'honneur qu'il te plaist de me faire, de m'unir à ta Majesté par les liens d'un avantageux mariage, ne faut-il pas confesser que ce qui m'en oste la volonté doit avoir une grande puissance, et sur mon affection et sur mon devoir ? S'il te plaist donc, Seigneur, avoir cette considération devant les yeux, je veux espérer que non seulement tu me pardonneras si je fais quelque chose qui te desplaise, avec cette assurance que si je pouvois autrement disposer de moy, je le ferois à ton contentement, encore plus promptement que tu ne me le saurois commander.

Mais sache, ô grand Roy, qu'estant à peine sortie de l'enfance, les Dieux voulurent que j'aymasse un Chevalier ; je dis que les Dieux le voulurent, car si ce n'eust esté par le vouloir des Dieux, et qu'ils ne l'eussent escrit dans l'ordre infallible du destin, c'est sans doute qu'il y auroit longtemps que cette affection seroit périé pour les grandes et incroyables traverses que la fortune nous a données... Que si je ments en ce que je dis, je prie ces deux fidelles Amants qui reposent en ce tombeau, et desquels les âmes jouyssent avec les Dieux du loyer de leur fidelle amitié, qu'ils me punissent plus rigoureusement qu'autre que la Justice divine ait jamais chastié. Mais aussi si je dis

vray, je les conjure par cette inviolable amour qu'ils se sont portée, de vouloir monstrier en toy leur puissance, en obtenant des Dieux qu'ils te changent le courage et te divertissent ailleurs la pensée. Et toy, ô grand et généreux Prince, sois certain qu'il ne reste plus sur moy que la force à laquelle si tu en veux user, ce que je ne croy point de ta magnanimité, je m'y opposeray avec ce couteau duquel je chasseray cette âme de mon corps, et je ne laisseray en ta puissance que ce cadavre froid et sans vie. Mais s'il est vray que tu me fasses l'honneur de m'aymer, et que tu sois encores ce grand Roy qui a fait trembler l'Italie au bruit de tes armes, je dis cette Italie qui autresfois a sousmis tout l'Univers sous les siennes, fay-le voir aujourd'huy en me rendant non seulement la liberté, mais me redonnant à celuy à qui je suis, et duquel je ne puis estre séparée que par la mort ; tu acquerras ainsi le nom de juste en rendant possesseur de son bien celuy qui en a esté dépouillé injustement, et le titre de Magnanime en te surmontant toy-mesme, toy, dis-je, qui jusques icy a esté invincible. Si tu ne le fais, attends, ô Roy, la vengeance assurée des Dieux, qui te regardent à cette heure du Ciel, pour voir comme tu te comporteras en cette action, pour luy donner ou chastiment ou loyer. Et vous, continua-t-elle, se tournant contre le tombeau, ô parfaites âmes, qui avez ressentý cependant que vous viviez peut-estre les mesmes infortunes qui me travaillent, compatissez à mon mal, et ne permettez point qu'aujourd'huy devant une si solennelle assemblée, j'embrasse en vain vostre tombeau, et que je vous réclame sans secours.

Ainsi, acheva Chryséide, et embrassant de nouveau le coin de la sépulture, elle tenoit de l'autre main le couteau contre son estomach, preste à s'en donner



dans le cœur, si elle voyoit que quelqu'un la voulust arracher de là. Toute l'assemblée demeura infiniment estonnée, oyant et voyant la résolution de cette fille ; mais sur tous le Roy se trouva confus de cet accident.

*[Gondebaut hésite un moment à arracher Chryséide au tombeau, qui est un lieu d'asile respecté ; mais enfin sa passion est la plus forte, et, en dépit des prêtres, il s'avance pour la saisir, quand Arimant fend la foule, et se jette à ses genoux.]*

Seigneur, je me viens présenter à ta Majesté, assuré sur ta promesse et sur ton serment, et desquels je te fais voir l'escriture, dit-il, luy montrant sa déclaration qu'il avoit en la main, pour recevoir la grâce que tu as promise à celui qui te dira qui fut cause que cette généreuse fille (montrant Chryséide) s'eschappa de tes gardes. Estranger, dit le Roy qui estoit tout troublé, je n'ay jamais rien promis que je ne tienne, déclare le coupable, afin que je le fasse punir, et demande la grâce, afin que tu l'obtiennes. Seigneur, dit alors Arimant, en se relevant, le coupable est icy en ta présence, et tu pourras aysément le chastier, car c'est moy. C'est trop, reprit incontinent le Roy, et comment as-tu la hardiesse de te présenter devant mes yeux ? Pour la seule espérance, dit-il, de la grâce que je te veux demander ; et ne croy point, Seigneur, que ce soit ny ma vie, ny l'amoindrissement de quelque peine que je te veuille requérir, mais seulement qu'en observant ta parole à laquelle tu es obligé par le Grand que tu adores, par l'âme de ton père de glorieuse mémoire, et par la Majesté de ta couronne, tu m'octroyes une autre grâce que je te demanderay. Le Roy demeura

estonné de la résolution de cet homme, et s'estant reculé un pas ou deux : Estranger, luy dit-il, n'es-tu point hors du sens de parler de cette sorte, ou comment peux-tu avoir esté la cause que Chryséide se soit sauvée ? Seigneur, répliqua-t-il, je m'appelle Arimant, et suis cet heureux chevalier que cette belle fille a dit avoir tant aymé et aymer encores ; je fus pris quand elle fut faite prisonnière ; et ma fortune fut en cela telle que je fus conduit prisonnier auprès de la ville de Gergovie, où je trouvay le moyen de luy faire savoir de mes nouvelles ; elle qui pensoit que je fusse mort, soudain que elle sut que j'estois en vie, délibéra de se sauver, et de me venir ayder à sortir du lieu où j'estois détenu ; elle exécuta sa délibération, et fut depuis cause de me mettre en liberté ; tu vois donc, Seigneur, que véritablement je suis cause qu'elle s'est sauvée, et que me déclarant à toy, tu es obligé pour n'estre parjure, de m'accorder la grâce que tu m'as promise. Le Roy, d'un costé estonné de cette résolution, de l'autre offencé en ce qu'il luy sembloit d'estre mesprisé par cet estranger : Ouy, dit-il, il est vray, je te dois faire la grâce, demande-la, et te prépare au supplice de ma juste indignation. Seigneur, reprit alors Arimant, je n'ay jamais moins espéré d'un si grand Roy que tu es, c'est pourquoy librement je me remets entre tes mains, sans craindre ny tes supplices ny tes tourments, pourvu qu'auparavant je voye effectuer la grâce que je te demande. Or sus, dit le Roy, demande hardiment, je te promets de te l'accorder, par les mesmes sermens auxquels je me suis desja obligé. Seigneur, répliqua alors Arimant d'une voix plus haute, je demande en grâce que Chryséide que je vois là embrasser le tombeau des deux Amants, et qui maintenant est ta prisonnière, soit remise en

liberté, et renvoyée par toy en toute assurance à ses parens, sans que ny toy, ny autre quelconque luy puisse faire force, ny la retenir contre sa volonté. O Dieux, s'escria le Roy, quelle malheureuse journée est celle-cy pour moy... ! Et là, demeurant quelque temps sans parler, enfin enflammé d'extrême colère, et ayant honte qu'en la présence de tout le peuple, on le pût accuser d'avoir rompu sa foy, il résolut de la maintenir, mais de saouler son courroux sur Arimant. Et pour ce, les yeux enflammés de furie : Je déclare, dit-il, que Chryséide est libre, et deffends sur peine de ma disgrâce, qu'il y ait personne si hardie, de luy faire déplaisir, jurant sur l'âme de mon père, que le premier qui y contreviendra, n'aura jamais ny grâce, ny pardon de moy. Et lors se tournant vers Arimant : Et bien, estrangier, es-tu content de moy ? Oui, Seigneur, dit-il, plus qu'homme du monde. Alors se tournant vers ses solduriers : Prenez-le, dit-il, ce hardy mespriseur de mon courroux, et qu'on le mette aux supplices, jusques à ce qu'il meure, afin que les autres téméraires comme luy, apprennent à son exemple, à redouter les traits de mon ire. Arimant alors d'un visage joyeux, tendit les bras aux liens, et seulement se tournant vers Chryséide qu'il vit pleurer : Ne troublez point, Madame, je vous supplie, luy dit-il, le repos de mon âme par vos pleurs, et croyez que mes jours ne sauroient jamais estre mieux employés qu'en donnant à vous la liberté, et vous aux vostres. Chryséide alors se jettant en terre : O liberté, s'escria-t-elle, trop chèrement vendue ! Pourquoy ne puis-je avec une éternelle prison te conserver la vie, que ton affection te fait perdre au plus beau de ton âge ? Mais va seulement, Arimant, je te suivray bientost, et puisque je suis en liberté, je feray connoistre que je sais aussi

bien mourir pour te suivre, que toy pour me sauver l'honneur. Cependant qu'elle parloit ainsi, et qu'Arimant la conjuroit par leur amour, de vivre autant qu'il plairoit aux Dieux de prolonger ses jours, on achevoit de luy lier les bras avec des <sup>1</sup> cruelles chaînes...

[*Tout à coup, Bellaris, valet d'Arimant, qui a assisté à cette scène, se jette aux pieds de Gondebaut, et lui parle en ces termes :*]

Seigneur, qui t'es aujourd'hui acquis le titre du Prince de la foy, par l'acte que toute cette grande assemblée t'a vu faire en cette occasion, je me jette à tes genoux pour te supplier de n'estre moins observateur de ta parole envers moy, que tu l'as esté envers ce Chevalier, dit-il monstrant Arimant. Estranger, dit Gondebaut, ny toi, ny personne vivante, ne me reprochera jamais, que je contrevienne à ce que je promets. Seigneur, reprit Bellaris, ainsi puissent les Dieux augmenter ta couronne, comme cette action te rend digne d'estre Monarque de toute la terre. Et lors se relevant, il continua ainsi : Tu as promis, ô grand Roy, de donner une grâce à celuy qui te diroit qui a aidé, ou qui a tendu la main à faire sauver cette estrangère ? Il est vray, respondit le Roy. Or, Seigneur, je te viens déclarer contre qui justement tu as occasion d'aigrir et ta colère et ta sévère justice, et véritablement c'est celuy qui est le plus coupable, parce que malaisément pourroit-on avec raison accuser d'avoir failly ce pauvre Chevalier, encor qu'il soit vraiment cause que Chryséide se soit sauvée, d'autant qu'il n'y a rien contribué du sien, sinon que d'estre en vie et trop ay-

mable, estant très-certain que s'il n'eust pās esté parmy les vivans, elle n'eust jamais pris volonté de s'eschapper ; mais en cela en peut-il mais ? Y a-t-il contribué quelque chose de son conseil, de sa peine ou de son industrie ? Nullement, Seigneur, rien du tout, sinon qu'il a fait savoir qu'il vivoit encores. Au contraire, celuy que je viens decouvrir c'est le seul coupable de tout le forfait ; il a donné le conseil, et a trouvé l'invention, c'est luy qui a destaché le bateau qui soustenoit la chaîne qui traverse l'Arar<sup>1</sup>, afin de donner commodité à celuy de Chryséide de pouvoir passer dessus, c'est luy qui a trouvé les chevaux pour fuir, c'est luy qui l'est allé prendre par la main à sa fenestre, pour entrer dans le batteau qui estoit au dessous ; bref, c'est luy qui a tout fait, et qui par conséquent mérite chastiment.

[*Gondebaut réclame le nom du coupable, et s'engage, encore une fois, à accorder à Bellaris la grâce qu'il lui demandera.*]

Bellaris haussant alors les mains et les yeux au Ciel : Je vous remercie, dit-il, ô Dieux, qui habitez là haut, de la grâce que vous me faites, de pouvoir finir mes jours après avoir fait ce que je désirois le plus ; et se tournant vers Gondebaut : Commande, continua-t-il, Seigneur, que l'on détache ce Chevalier, qu'indignement l'on traite comme tu vois, et que l'on employe toutes les chaînes, et les liens dont il est lié sur moy, car c'est moy qui ay sauvé Chryséide, c'est moy qui l'ay donnay la nouvelle qu'il vivoit, c'est moy qui l'ay conduite toujours depuis ; bref, qu'en moy seul tous

1. Il s'agit de la chaîne tendue, la nuit, en travers de la rivière, par mesure de sécurité.

les supplices soient employés, puisque c'est moi seul qui suis cause de tout le déplaisir que tu as reçu. Mais maintenant que j'ay satisfait à ce que je t'ay promis, c'est à toy, ô grand Roy, de m'observer la parole, et me donner la grâce que je te veux demander, qui est telle : dès mon enfance j'ay esté nourry et eslevé en la maison de ce noble Chevalier, je luy dois tout ce que je puis valoir, j'ay esté tesmoing de la naissance de son affection envers Chryséide, j'y ay contribué et peine et industrie, j'y ai reconnu tant d'honnesteté et tant de vertu, que je croiray de clorre mes jours fort heureusement, si par la grâce que je te demande je suis cause qu'ils vivent longuement ensemble. Je penserois estre coupable d'ingratitude, si pouvant sauver la vie et l'honneur à celui qui m'a donné à vivre si longuement, et qui m'a par son exemple, enseigné toute chose vertueuse et honorable, je ne le faisois librement ; c'est pourquoy je te demande, Seigneur, en grâce, que tu absolves de toutes sortes de peines et de supplices l'innocent, et que non seulement tu le mettes en sa pleine liberté, comme il t'a desja plu de faire Chryséide, mais de plus, par une incomparable magnanimité, tu les fasses marier ensemble, comme desja ils sont espousés par le consentement de leurs parents. Et si tu ne veux point que les traits du courroux que tu avois contre luy, tombent en vain, qu'ils soient, Seigneur, employés tous sur moy, et adjoustés aux supplices qu'il te plaira de m'ordonner, protestant que la gloire d'avoir fait ce que je dois, me sera si douce, que je ne saurois ressentir les amertumes des peines et des travaux qui me seront donnés...

Ainsi parla le fidelle Bellaris, et avec tant d'affection et de raison, que le Roy au commencement confus,



puis estonné, et enfin admirant l'amour de Chryséide, la générosité d'Arimant, et la fidélité de Bellaris, il se trouva de sorte changé, qu'il dit après y avoir quelque temps pensé : Grands sont les jugemens de Thautatès, et ses pensées si profondes, que personne mortelle ne les sauroit sonder ; j'avois élu cette journée pour celle où je pensois devoir persuader à Chryséide de m'aymer ; et voilà qu'au contraire je l'ay conduite à l'asyle et à la franchise du sépulchre des deux Amants ; j'avois publié une déclaration, pensant par mes promesses ravoir Chryséide perdue, et cette déclaration est celle qui me la ravit, et fait perdre entièrement lorsqu'elle est entre mes mains, et cela pour monstrier que toute la sagesse humaine est folie au prix de celle du Grand que nous adorons. Et toutesfois, encore que toutes ces choses soient à la confusion de mes desseins, et que je prévoye bien qu'il n'y a plus d'espérance pour moy en cette belle Chryséide, si suis-je contraint d'avouer que c'est avec une très grande raison que toutes ces choses ont esté si sagement conduites ; et je proteste que si j'eusse su le commencement et le progrez de cette si grande et si vertueuse affection, j'eusse plustost consenty à ma mort, que de permettre qu'elle pust estre séparée à mon occasion. C'est pourquoy, ô bien heureux couple d'Amants, je vous déclare libres et exempts de toute servitude..., pour les raisons qu'a très-bien déduites ce fidelle serviteur, auquel de libre volonté, et sans obligation, je remets aussi l'offense qu'il m'a faite, plus désireux de rencontrer un semblable amy et serviteur pour moy, qu'un autre Royaume égal à celui que je possède ; vous donnant à tous plein pouvoir de demeurer en mes Estats, ou de vous en aller ainsi que bon vous semblera ; que si toutesfois vous me vouliez donner

le contentement de vous voir mariés avant que de partir, j'estimeray et mon Royaume et mes jours très-honorés et très-heureux.

A ce mot, il commanda qu'Arinant fust détaché, qui à mesme temps se vint jetter à ses genoux, comme aussi la généreuse fille, et le fidelle serviteur, ne se pouvans lasser les uns de luy baiser les mains, les autres de luy embrasser les genoux, et toute l'assemblée avec des cris de joye et des applaudissemens, louer Dieu d'un si heureux succez, et la magnanimité et justice du Roy, de s'estre su vaincre par la grandeur de son courage.

(III, 782-799.)

## UNE MÉLANCOLIQUE ÉVOCATION DU BONHEUR PASSÉ

[Céladon, banni par Astrée, est revenu pour quelques jours auprès d'elle, mais sous les habits d'une fille druyde, et sous le nom d'Alexis ; Astrée ne l'a pas reconnu, et le prend pour une femme. Il parcourt avec une vive émotion, les lieux où il fut heureux, lorsqu'il était aimé d'Astrée.]

A ce mot, les larmes aux yeux, elle <sup>1</sup> sortit de la chambre pour aller revoir les lieux où autrefois elle avoit esté si contente, et leur demander conte des soupirs et des désirs que si souvent elle leur avoit donnés en garde. D'abord elle entra dans ce grand jardin, duquel un petit bras de la rivière de Lignon va baignant les quatre costez, et ayant jetté les yeux sur la fontaine qui paroist dans le milieu, et considérant la déesse Cérès qui s'eslève sur le haut de la voûte soustenue sur de grandes colonnes, qui les unes rondes, et les autres carrées, font comme une couronne à l'entour du bassin qui reçoit cette belle source, elle ne put s'empescher de soupirer tels vers :

1. Ce pronom féminin désigne Céladon, que tout le monde prend pour Alexis, fille du grand Druide Adamas. Voir en tête de ces *Extraits* le résumé de l'*Astrée*.

## SONNET

*Son cœur a plus d'ennuis que les champs de moissons.*

Déesse dont la main de son volant armée,  
coupe de nos moissons les espis entassés,  
et puis en gerbe d'or en ton poing ramassés,  
fais voir ce qui te rend des mortels estimée,

Déesse dont la main estant accoustumée  
aux moissons dont nos champs richement tapissés  
semblent du faix très-grand estre presque oppressés,  
peine du Laboureur toutefois bienaymée,

Déesse, par pitié tourne sur moy les yeux,  
et dy-moy si jamais tu vis en quelques lieux  
de nos jeunes guérets les campagnes plus pleines

Que mon cœur de tourments en l'estat où je suis,  
et puis raconte à tous, qu'une moisson d'ennuis  
se trouve dans mon cœur aussi bien qu'en nos plaines.

Avec tels mots s'approchant de cette fontaine, après s'en estre lavé et les mains et le visage, ainsi qu'autrefois elle avoit accoustumé, et tournant les yeux tout à l'entour : C'est bien, disoit-elle, icy le lieu où si souvent Astrée m'a juré que son amitié seroit éternelle. C'est bien cette fontaine où me prenant les mains elle me juroit, par l'Amour qui nous lioit d'affection, et par la source sainte de cette eau, vouloir plustost cesser de vivre, que cesser d'aymer son Céladon ; et s'avançant d'un pas tremblant vers le bassin qui recevoit la fontaine : Et ne voila pas encores, disoit-il, les chiffres bienheureux de nos noms qu'elle mesme y a gravés, et alors les baisant : O tesmoins de mon extrême affection, et maintenant les justes accusateurs de l'infidélité de la plus belle Bergère du Monde, comment ne vous estes-vous effacés de ce marbre aussi bien que vous l'estes de son cœur ? N'est-ce point pour

rendre preuve que comme vous avez eu vostre commencement de la plus parfaite amour que la beauté ait jamais fait naistre, vous demeurez ici pour luy reprocher que jamais changement ne fut fait avec moins de raison, ny avec plus d'injustice ? Et lors, sortant de cette fontaine, elle entra dans un petit bois de coudres, où les divers destours des chemins entrelassés faisoient fourvoyer l'œil aussi bien que les pas de ceux qui s'y alloient promener. Ce lieu fut bien celuy qui luy remit en la mémoire les plus doux ressouvenirs de son bonheur passé, et qui toutefois ne les luy pouvoit représenter qu'avec tant d'amertume, pour estre le temps si changé, qu'à tous coups les larmes rendoient témoignage de son desplaisir, parce que ç'avoit esté en ce petit bois où le plus souvent elle avoit eu la commodité d'entretenir sa belle Bergère, lorsque leurs parens à moitié lassés des peines et des contrarietez qu'ils leur avoient faites, leur permettoient un peu plus de liberté de se voir et de s'entretenir que de coustume ; se ressouvenant donc de tant de passions qu'elle avoit ressenties en ce lieu, et qu'elle avoit remis dans le sein de sa Bergère, avec tant de sermens reçus de sa fidélité, elle ne pust s'empescher de soupirer ces vers :

## SONNET

*Elle demande si sa Maistresse s'est point souvenue des serments faits en ce lieu.*

N'est-ce pas en vostre présence,  
arbres feuillus, et bois heureux  
où tant de serments amoureux  
ont pris autrefois leur naissance ?

Dites-moy si pendant l'absence  
l'on s'est jamais souvenu d'eux,  
ou si les serments de tous deux  
ne sont plus en sa souvenance ?

Mais qu'est-ce que je veux savoir,  
puis-je bien me tant décevoir,  
que d'estimer que la pensée

Qu'elle en peut avoir eue icy,  
ne l'ait pas autant oppressée,  
qu'elle m'a laissé de soucy ?

Cette pensée l'entretint longuement, mais non pas sans l'accompagner de soupirs et de larmes, et n'eust esté qu'en fin elle se conduisit sans y penser sur le bord de l'un des bras de Lignon qui environne ce jardin, elle n'en fut pas si tost sortie, mais la vue de cette rivière qui avoit esté presque présente à tous ces bonheurs passés, et qui aussi avoit vu naistre le commencement de son extrême malheur, luy toucha l'âme si vivement, que donnant cesse à son promenoir, elle fut contrainte de s'asseoir sur le bord du ruisseau, et après s'estendant toute de son long, et s'appuyant du coude contre terre, se mit la joue dans la main, demeurant si ravie, et tellement hors d'elle-mesme, qu'il s'escoula un long espace de temps avant qu'elle pust s'en prendre garde ; et lorsqu'elle revint de cette pensée, ce fut par le chant d'un Berger qui chantoit assez près de là sur sa cornemuse ; et parce qu'elle s'éveilla avec un grand soupir, s'estonnant elle mesme de pouvoir vivre avec tant de passion, elle soupira assez bas tels vers :

#### SONNET

*Doutes d'Amour.*

Peut-on mourir pour trop aymer ?  
si l'on mouroit, je serois morte,  
car jamais une Amour si forte  
n'a pu dans un cœur s'allumer.



Dans son feu peut-on s'enflammer ?  
si l'on brusloit en quelque sorte,  
je croy que le feu que je porte  
m'auroit desja fait consommer.

Mais si l'on ne meurt point d'Amour,  
qui me donne cent fois le jour  
tant et tant de morts que j'endure,

et si son feu n'a point d'ardeur,  
d'où vient que j'en ay la brulure  
si cuisante dedans le cœur ?

Ainsi s'entretenoit cette belle et feinte Druyde.

(III, 950-955.)

## NAÏVETÉS D'ENFANTS, ET AMOUR NAISSANT

[A la cour du roi Mérovée, le « gentil » Andrimarte, qui a treize au quatorze ans, éprouve déjà une vive tendresse pour une fille d'honneur de la reine Méthine, Silviane, qui n'a encore que dix ou onze ans. Un soir, la reine est allée, avec sa suite, prendre le frais sur les bords de la Seine.]

Andrimarte, prenant Silviane sous les bras, l'entretenoit comme de coustume, de ses affections enfantines, auxquelles elle respondoit avec des paroles si naïves, que l'enfance mesme n'en pouvoit concevoir de plus innocentes. S'esgarant ainsi parmy les arbres les plus espais, ils s'assirent au commencement au pied de quelques vieux saules proche du cours de cette rivière. Mais la jeune fille ne pouvant demeurer trop longtemps en repos et s'ennuyant d'estre assise, s'en alla sautant vers quelques saules, parmy lesquels elle en choisist un de qui l'escorce tendre et polie, la convie d'y graver son nom ; de sorte qu'avec une esguille qu'elle avoit dans ses cheveux, elle s'amusa d'y picquer les lettres de Silviane. Andrimarte voyant ce qu'elle avoit commencé de marquer, passa de l'autre costé du petit arbre, et escrivit comme si c'eust esté une mesme ligne, avec un fermoir de lettre, ce mot *j'ayme* ; de sorte que quand cette belle fille eust escrit

le nom de Silviane, il s'y rencontra en joignant les deux mots, *j'ayme Silviane* ; mais elle ne prenant pas garde à ce qu'elle avoit escrit, mais seulement à ce qu'Andrimarte avoit marqué : vous aimer, luy dit-elle, Andrimarte, et qui est celle qui nous en a donné la volonté <sup>1</sup> ? Vous le trouverez, luy dit-il, Madame, s'il vous plaist de continuer de lire le reste de la ligne. Quant à moy, respondit-elle, je ne vois point que vous y ayez escrit autre chose. Lisez seulement, Madame, dit-il, tout ce qui est escrit, sans rechercher qui en a esté l'escrivain, et contentez-vous que celle qui a mis le nom que j'adore sur cette escorce, me l'a bien plus vivement gravé dedans le cœur. Et qui est-elle, reprit Silviane, et où est ce nom duquel vous parlez ? Tous deux, répliqua Andrimarte, sont bien près d'icy. Je ne sais, dit-elle, vous entendre, car en fin je ne vois que ce mot seul que vous avez escrit. Et comment y a-t-il, répliqua Andrimarte, luy montrant du doigt ce qu'elle avoit escrit ? Il y a, respondit-elle, *Silviane*. Or adjoustez tous les deux, dit Andrimarte. Je vois bien, reprit-elle, que joignant ces deux paroles, il y a : *j'ayme Silviane*, mais c'est moy qui l'ay écrit. Il est vray, respondit Andrimarte, aussi est-ce bien vous qui me l'avez gravé dans le cœur. Dans le cœur, reprit-elle toute estonnée, et comment se peut faire cela, puisque je ne vis jamais vostre cœur ? Je ne sais, répliqua-t-il, comment cela s'est pu faire, mais si sais-je bien que c'est avec les yeux que vous l'avez fait. O, s'escria-t-elle, voilà ce que je ne croiray jamais, car outre que mes yeux ne sauroient graver chose quelconque, encore si les yeux le pouvoient faire, peut-être je

1. 1627, même texte. Il faut sans doute lire : qui vous en a donné... Quant aux mots : *vous aimer*, le sens en serait mieux marqué par la ponctuation suivante : Vous, aimer ?

m'en fusse bien apperçue quelque autre fois, puisque vous n'estes pas la seule chose que j'ay vue en toute ma vie ; et pour vous monstrier que je dis vray, n'a-t-il pas falu que je me sois servie de cette esguille, pour mettre mon nom sur cette escorce ? Je croy que j'eusse longtemps employé mes yeux à cet office, avant qu'ils eussent pu marquer la moindre lettre de mon nom. Cette response d'enfant fist bien connoistre le peu de ressentiment qu'elle avoit des traicts d'Amour, et toutesfois il ne laissa de luy dire : Ne vous estonnez, Madame, que vos yeux n'ayent gravé vostre nom sur l'escorce de cet arbre, puisque le mespris qu'ils font de ces choses insensibles, en est la cause. Mais n'ay-je pas vu, dit-elle, ces petits chiens que la Reyne ayme si fort, et qui sont continuellement devant mes yeux, et regardez si vous y trouverez une seule lettre de mon nom. Ny moins, répliqua-t-il, daignent-ils de le faire sur ces animaux sans raison, mais seulement dans le cœur des hommes, et des hommes encore qui sont les plus dignes d'estre estimés tels. Et comment, dit Silviane, s'est pu faire cela sans que je m'en sois apperçue ? N'avez-vous pas esté plus petite que vous n'estes, dit Andrimarte, et respondes-moy, Madame, s'il vous plaist, quand vous vous estes faite plus grande, avez-vous pris garde comment vous avez fait pour croistre <sup>1</sup> ? Cela, répondit-elle, je l'ay fait naturellement. Et naturellement aussi, reprit Andrimarte, vous m'avez fait ces blessures dans le cœur. Mais mon Dieu, répliqua-t-elle, j'ay ouy dire que toutes les blessures du cœur sont mortelles ; si cela est, et que mes yeux vous y aient blessé, je seray cause de vostre mort, et vous aurez bien occasion de me vouloir du mal. Il

1. Texte de 1627 ; 1647 : *connoistre.*

est vray, continua-t-il, que toutes les blessures du cœur sont mortelles, et que celles que vous m'avez faites me feront mourir, si vous n'y mettez remède, mais quoy qu'il m'arrive je ne vous voudray jamais du mal, puisqu'au contraire je ne pense pas avoir assez de force pour vous pouvoir aymer autant que je désire, et que vous méritez. Je pense, dit la jeune Silviane, puisque mes yeux vous ont fait le mal, que le meilleur remède, sera qu'à l'avenir je les vous cache. Ne le faites pas, Madame, je vous supplie, si vous ne voulez ma mort aussitost que vous aurez commencé un si mortel remède, car sachez que la blessure que j'ay reçue de vous, est telle que si quelque chose me peut conserver la vie, c'est en me donnant d'autres nouvelles et semblables blessures. Voyla un mal estrange, dit la jeune Silviane, et puisqu'il est ainsi, de peur que vous ne mouriez, je feray non seulement le contraire de ce que je disois, mais je supplieray encores toutes mes compagnes d'en faire de mesme, afin que la quantité des blessures que leurs yeux vous feront, puissent vous soulager de celles que vous avez reçues de moy. Vos compagnes, répondit-il, ont bien des yeux, mais non pas pour me blesser, ny pour me guérir. Quelle différence, adjousta-t-elle, mettez-vous de mes yeux aux leurs, puisque quant à moy je n'y en connois point ? Elle est telle, répliqua Andrimarte, que j'aymerois mieux estre desja mort, que si elles m'avoient pu faire la moindre des blessures que j'ay pour vous, et que j'eslirois plustost de n'avoir jamais esté, que de n'estre blessé de vos yeux, comme je suis. Je n'entends pas, dit-elle, pourquoy vous estes de cette opinion, car il me semble que les blessures sont tousjours blessures, de qui que nous les recevions. Il y a, reprit Andrimarte, des blessures honorables, et agréables, et d'au-

tres qui sont honteuses et fâcheuses, et celles que je reçois de vous sont du nombre des premières, et au contraire seroient celles que vos compagnes me feroient, si leurs yeux en avoient la puissance. Je ne puis, répondit la jeune Silviane, m'imaginer sur quoy se fonde cette différence. S'il se trouvoit, dit Andrimarte, d'autres Silvianes aussi belles et aussi accomplies que vous estes, et qui par leur beauté pussent faire d'aussi aimables blessures, je vous accorderois qu'elles seroient aussi désirables que les vôtres, mais cela ne pouvant pas estre, soyez certaine, Madame, que jamais je n'estimeray faveur ny remède que celuy qui me viendra de vous.

Silviane estoit fort jeune, et toutefois non pas tant, qu'oyant parler Andrimarte de cette sorte, elle ne luy en sût bon gré ; car l'amour de nous-mesmes est tellement naturel en nous, que rien ne nous peut obliger davantage en quelque âge que nous soyons, que la bonne estime que l'on fait de nous. Et cela fut cause qu'elle luy répondit : La bonne opinion que vous avez de moy vous fait tenir ce langage ; mais croyez, Andrimarte, que vous y estes obligé par celle que j'ay de vous.

[*Childéric, qui court dans les prés avec une troupe de jeunes enfants, entraîne, en passant, Andrimarte.*]

Ce fut avec regret qu'il laissa la belle Silviane ; elle ne demeura pas seule avec moins de déplaisir, parce qu'encores qu'elle n'eust aucun ressentiment d'amour jusques en ce temps-là, si est-ce que ces dernières paroles luy firent depuis penser à des choses qu'elle n'avoit point encores imaginées. Et peu après, se remettant devant les yeux les mérites et les perfections du jeune



Andrimarte, et repassant par sa mémoire les connoissances qu'elle avoit eues de sa particulière bonne volonté, Amour commença de luy esgratigner la peau si doucement, qu'au lieu de la cuiseur, elle en ressentit une certaine démangeaison, qui peu à peu en se grattant s'agrandit de sorte, qu'en peu de temps elle devint une playe incurable.

Aussitost qu'Andrimarte se put desrober de Childéric, il s'en recourut vers Silviane, luy demandant mille pardons de l'avoir laissée seule, s'excusant sur la force que ce jeune Prince luy avoit faite. Voila que c'est, répondit Silviane, si vous ne valiez pas tant, vos amies pourroient avoir longtems le bien de vous voir. Plust à Dieu, dit incontinent Andrimarte, que vous voulussiez estre de ce nombre, et que vous crussiez que de me voir pust estre quelque bien. Et pouvez-vous douter, reprit Silviane, que l'un et l'autre ne soit pas ? Vous avez trop de mérites, Andrimarte, pour ne donner pas la volonté à ceux qui vous voyent, d'estre de vos amis ; et il y a trop longtems que je vous voy pour ne les avoir pas reconnus et estimés. Madame, répondit-il, j'estimerois ce soir plus heureux que tous les jours de ma vie, si je pensois que la belle Silviane eust quelquefois daigné tourner ses beaux yeux sur mes actions, aussi bien que mon cœur les a ressentis tout puissans, et si à cette heure j'en pouvois avoir quelque assurance par vos paroles. La jeune Silviane ne pensant pas encore que l'amour fust quelque chose qui pust obliger un cœur à se donner entièrement à quelqu'un, mais seulement une certaine complaisance, qui nous fait avoir plus agréable la vue et la conversation d'une personne que d'une autre, pensa bien qu'Andrimarte l'aymoit, puisqu'il luy tenoit ces discours, et se considérant en elle-même, crut

bien aussi d'avoir de l'amour pour luy, mais de l'amour faite comme je vous disois, et telle qu'une sœur a pour son frère, ou une fille pour son père, et cela fut cause qu'avec cette innocence que son âge tenoit encore en son âme, elle luy respondit : Soyez certain, Andrimarte, que véritablement je vous ayme, et que si vous me dites quelle assurance vous voulez que mes paroles vous en donnent, je le feray très-volontiers, vous protestant que je n'ay point de frère que j'ayme plus que vous. Andrimarte qui avoit plus d'âge, et plus d'amour aussi qu'elle, connut bien que ce n'estoient que des propos d'enfant, et toutefois luy semblant d'avoir desja gagné un grand poinct sur elle, il se contenta pour ce coup, espérant que le temps et la continuation de sa recherche la pourroit faire sortir de cette amour innocente pour la porter à l'entière et parfaite affection qu'il en désiroit.

[*C'est, en effet, ce qui arrive. Silviane finit par voir clair dans son cœur.*]

Peu à peu il luy aprit que l'Amour ne s'arreste pas aux loix de l'amitié, ny dans les termes que le parentage prescrit par <sup>1</sup> sa bienveillance, car en peu de temps elle l'ayma de telle façon, que quand elle se prit garde que c'estoit Amour qui la lioit en l'affection du jeune Andrimarte, il luy fust impossible de s'en retirer.

[*Quelque temps après, au même endroit, elle évoque avec Andrimarte, le souvenir de leur premier entretien :*]

Qu'est-ce, dit-elle, qui vous contenta le plus en tout ce que nous dismes alors ? Ce fut, répondit-il, ces mots que vous me dites : Assurez-vous, Andrimarte, que véritablement je vous ayme. Or, dit Silviane, voulez-vous, mon frère, que je vous confesse la vérité ? Croyez, je vous supplie, continua-t-elle en sousriant, que quand je vous dis ces paroles, je ne savois véritablement ce que je vous disois... Véritablement, je vous trompois, mais c'estoit après m'avoir déçue moy-même, car il faut que j'avoue que quand je disois que je vous aymoïs, je ne savois que c'estoit que d'aymer, et toutefois la bonne volonté que je vous portois me faisoit croire que c'estoit Amour, ce qui n'estoit qu'une bienveillance d'enfant... Mais, mon frère, ne soyez point en peine de ce que je vous dis, car ce n'est seulement que pour vous donner maintenant de plus certaines assurances de l'amitié que je vous porte. Je dis maintenant, parce que depuis ce temps-là, je confesse que vos mérites et l'affection que j'ay reconnue en vous, m'ont bien rendue plus savante que je n'estois pas ; je sais à cette heure que c'est que d'aymer, non pas seulement un frère, mais Andrimarte, et le sachant, je vous proteste que je l'ayme autant que son amitié m'y oblige...

Lorsqu'ils se tinrent ces discours, Silviane pouvoit avoir treize ou quatorze ans, et Andrimarte seize ou dix-sept, âge si propre à recevoir toutes les impressions d'amour, qu'il imprima ces jeunes cœurs de tous les caractères qu'il voulut.

(III, 1127-1139.)

## CÉLADON-ALEXIS ARRÊTE LES PRINCIPES DE LA CONDUITE QU'IL DOIT TENIR A L'ÉGARD D'ASTRÉE

[Céladon, sous le nom et les habits d'Alexis, a été laissé seul, par Adamas, pour quelque temps, chez Phocion, oncle d'Astrée. Il craint de se trahir, ou d'être reconnu ; il examine tous les dangers de la situation, et détermine la conduite qu'il doit suivre dans ses relations avec Astrée. Le ton de ce passage fait songer, toute distance gardée, aux pages célèbres du *Discours de la Méthode*.]

Après que toutes ces considérations eurent longuement roulé dans son esprit, et que plus il y pensoit, et plus il luy sembloit y remarquer une hydre renaissante de diverses difficultez, le meilleur conseil qu'il sut eslire, fut la résolution de demeurer en ce lieu le moins qu'il pourroit, connoissant assez que c'estoit un dessein impossible d'y penser demeurer longtemps et n'y estre point reconnu, la faiblesse humaine ne permettant pas qu'un homme pust longuement user d'une prudence si grande, que continuellement elle pust estre tendue à se garder de choir, ou pour le moins de chopper en un chemin si mal aisé et si raboteux. Cette résolution faite, il délibéra pour tirer quelque avantage de l'entreprise qu'Adamas avoit si

bien acheminée, d'employer de sorte le temps qu'il demeuroid en ce lieu, qu'un seul moment n'en fust inutilement dépendu. Pour en estre donc bon mesnager, il alla longuement cherchant en soy-mesme en quoy il le devoit plus soigneusement employer, et il luy sembla qu'il estoit très à propos d'engager tousjours davantage cette Bergère en l'amitié qu'il connoissoit qu'elle avoit pour luy, jugeant avec beaucoup de raison, que venant après à le reconnoistre pour tel qu'il estoit, malaisément pourroit-elle consentir à un second éloignement ; et d'autant qu'il savoit bien que nous sommes grandement poussés par l'exemple des personnes que nous estimons à faire des choses auxquelles nous ne consentirions point autrement, il fist dessein de luy tesmoigner une amour, non pas telle que les filles ont accoustumé de se porter les unes aux autres, mais la plus ressemblante qu'elle <sup>1</sup> pourroit à celle que Céladon souloit avoir pour Astrée, afin de l'attirer par son exemple à une semblable affection, et après l'emporter insensiblement de l'amitié à l'amour.

(IV, 47-49.)

1. Céladon est désigné tantôt par *il*, tantôt par *elle*, selon que l'auteur le considère comme Céladon ou comme Alexis.

« QUE PEU DE TEMPS SUFFIT A CHANGER  
TOUTES CHOSES ! »  
UNE RÉVERIE SUR LA FUITE DU TEMPS

[Diane, convaincue que Silvandre l'a trompée, s'abandonne, sur les bords du Lignon, à l'endroit même où Céladon se jeta à l'eau, à ses pensées mélancoliques.]

Après s'y estre donc assise, et que sans dire mot elle eust longuement tenu l'œil sur le courant de la rivière, sans faire autre action qui donnast connoissance de vie, que celle de respirer : Ainsi, dit-elle, vont courant dans le sein de l'oubly toutes les choses mortelles ; et là s'estant tue quelque temps, après elle reprenoit ainsi : O que celui-là estoit bien véritable, qui disoit que jamais une mesme personne ne passa deux fois une mesme rivière, puisque non seulement depuis que je suis sur ce rivage, l'eau que je vois couler n'est pas la mesme qui couloit quand j'y suis arrivée, mais hélas, ny moy-mesme je ne suis pas la mesme Diane que j'estois quand je suis venue icy ; le temps par une puissance à laquelle rien ne peut résister, va poussant et chassant toutes choses devant luy ; et le soleil mesme qui est celui qui mesure le temps, suivant le bransle universel de tout ce qui est en l'univers, est



chassé par le temps, et n'est plus au même point auquel il estoit quand j'ay commencé de parler. Et qu'est-ce donc, ô Diane, continuoit-elle, en relevant un peu la voix, qu'est-ce donc puisque tout change et rechange, qui te semble tant extraordinaire en une chose tant ordinaire ? Si c'est une loy générale en tout ce que la Nature a produit, n'es-tu pas injuste de la trouver mauvaise, en une personne particulière ? Tu es bien desraisonnable de l'observer toy-mesme, et ne vouloir qu'un autre en fasse autant ! Et à ce mot demeurant quelque temps sans parler, elle reprenoit après de cette sorte : Dis-tu pas que ce n'est pas toy qui changes mais que ce sont toutes les autres choses qui changent envers toy, et que tu es la mesme que jadis tu soulois estre ? Ah ! flatteuse de toy-mesme, ressouvrens-toy quelle tu estois devant que le pauvre Philandre t'eust vue, quelle tu devins par sa recherche, et quelle tu vécus après sa déplorable perte ! Considère ton humeur quand Sylvandre, ou plustost quand ce trompeur commença si malheureusement à te regarder, quelle tu t'es rendue par sa dissimulée affection, et quelle tu te trouves maintenant par la connoissance de sa trahison, et advoue par force, que si les autres, comme on dit, changent d'humeur et de complexion de sept ans en sept ans, les années en toy sont changées, non seulement en des mois, mais en des heures, voire mesme en des moments.

Ce fut bien cette pensée qui la toucha vivement, car n'ayant jamais eu cette opinion, et connoissant toutefois qu'elle estoit très-véritable, elle demeura ravie de tant d'estonnement, qu'elle ne put longtemps préférer une seule parole. Enfin, comme sortant d'un profond sommeil, elle reprit de cette sorte : Que tu n'es pas changée, disoit-elle, comme par admiration ! Ah,

Diane, tu l'es de telle sorte, que presque quand je te considère de près, je ne te reconnois plus, ne trouvant rien en toy de cette première Diane que tu soulois estre, que le seul nom de Diane. Et responds-moy, je te supplie, ne te souviens-tu plus, combien autrefois tu avois en horreur les flatteries des hommes, combien tu mesprisois celles qui s'en laissoient décevoir, ou qui seulement adjoustoient quelque foy à leurs paroles ? As-tu perdu la mémoire des sages conseils que sur de semblables accidens tu donnois à tes compagnes ? ou bien as-tu opinion que ton jugement doit avoir pour toy d'autres sentimens qu'il n'a pas eu pour elles ? Ah, désabuse-toy, Diane, en cecy, et confesse que si tu ne juges en ce qui te touche, ce que tu as jugé contre les autres, sans doute tu es à cette heure différente de celle qu'autrefois tu soulois estre. Et reviens un peu en toy-mesme et me responds, s'il n'est pas vray que du temps que tu estois cette première Diane, tout ce que ce trompeur Berger eût pu faire ne t'eust esté qu'indifférent ? Et pourquoy donc, si tu es encore celle-là mesme, te fasche-t'il qu'il ayme Madonthe, qu'il l'aille suivant, et qu'il s'en soit allé avec elle sans ton congé ? Si tu advoues que cela te fasche, confesse de mesme que tu n'es plus cette Diane qui autrefois ne s'en fût point souciée ; que si tu ne le nies, n'est-il pas vray que ta conscience mesme te condamne ? Mais, reprenoit-elle incontinent, si je ne suis plus Diane, que suis-je donc devenue ? Le contraire, respondit-elle, de cette Diane que je soulois estre ; ô Dieux, quel déplorable changement, et combien m'eust esté plus utile et plus honorable de clorre mes jours en ce premier estre, que non pas en celuy auquel je me vois maintenant réduite !

(IV, 67-70.)

## LA MÉTHODE SOCRATIQUE DE SILVANDRE

[Dorinde ayant dit qu'à son sens les hommes ne savent pas aimer, Silvandre entreprend de lui démontrer le contraire.]

Ceux qui m'ont enseigné dans les Ecoles des Massiliens, entre les autres préceptes qu'ils m'ont donnés, l'un des premiers a esté de ne disputer jamais contre ceux qui nient les principes. Dites-moy donc, belle bergère, si vous croyez qu'en l'univers il y ait quelque chose qui se nomme Amour ? Je pense, dit-elle, qu'il y a une passion qui se nomme comme vous dites, de laquelle toutesfois les hommes ne sont point capables. Nous rechercherons, répondit froidement Silvandre, la vérité de cecy, mais maintenant je me contente que vous m'avez avoué qu'il y a une passion qui s'appelle Amour. Or dites-moi, je vous supplie, que pensez-vous que ce soit que cet amour ? C'est, répondit-elle, un certain désir de posséder la chose qu'on juge bonne ou belle. Il n'y a point de Druyde en toutes les Gaules, reprit Sylvandre, qui eust pu répondre mieux que cette belle Bergère ; mais, continua-t-il, se tournant vers elle, n'est-il pas vray qu'il y a en l'Univers des animaux qui sont raisonnables, et d'autres qui ne le

sont pas ? Je l'ay ouy dire ainsi, reprit Dorinde : et en quel de ces deux rangs, répliqua Sylvandre, voulez-vous mettre les hommes ? Vous me mettez bien en peine, dit-elle en sousriant, car quelquefois on ne peut nier qu'ils ne soient raisonnables en quelque chose, mais d'autres fois aussi, et le plus souvent, ils sont sans raison. Et toutesfois, adjousta Sylvandre, n'est-il pas vray que toujours les hommes recherchent leurs plaisirs et leurs contentements ? De cela, répondit Dorinde, il n'en faut point douter, n'y en ayant un seul qui ne délaissast le meilleur de ses amis plustost que le moindre de ses plaisirs. Il me suffit, reprit alors Sylvandre, que vous m'ayez avoué qu'il y ait un Amour, que l'Amour soit un désir de ce qui est jugé bon ou beau, et que les hommes se laissent entièrement emporter à leurs désirs, d'autant qu'il me sera maintenant bien aisé de vous prouver, que non seulement les hommes aiment, mais qu'ils aiment mieux encore que les femmes. Si ce que je vous ay avoué, dit incontinent Dorinde, vous faisoit prouver ce que vous dites, dès à cette heure je m'en dédis, aimant mieux que cela me soit reproché que si l'on en pouvoit tirer une conséquence si fausse. Toutes ses compagnes se mirent à rire de cette responce, et prièrent Sylvandre de continuer ; ce qu'il fit de cette sorte :

Il ne faut pas, belle Bergère, beaucoup de paroles pour maintenant résoudre vostre doute, mais de nécessité conclurre que puisque les hommes se portent avec tant de violence au désir de leur contentement, et la volonté n'ayant jamais que le bon pour son objet, ou pour le moins ce qui est estimé tel, il s'ensuit que puisque l'Amour n'est autre chose que ce désir, ainsi que vous mesme l'avez dit, celui-là aime plus qui a plus ces objets de bonté devant les yeux, et la femme

estant beaucoup plus belle et meilleure que l'homme, qui pourra nier que l'homme n'aime mieux que la femme, qui n'a pas un si digne sujet pour employer ses désirs ?

(IV, 182-184.)

## UNE SCÈNE A LA MANIÈRE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

[Silvanire s'est subitement trouvée mal, après s'être regardée dans un miroir enchanté, qui doit l'assoupir et la faire passer pour morte. Elle se croit perdue, et tous ceux qui l'entourent sont convaincus qu'elle n'a plus que quelques instants à vivre. Elle parle à ses parents, à son amant Aglante. La noblesse des sentiments qu'elle exprime, la solennité un peu théâtrale du style, la longueur même de la scène, et la complaisance avec laquelle l'auteur exploite cette source d'émotion, font penser à certaines pages de Rousseau, par exemple à la mort de Julie, dans la *Nouvelle Héloïse* ; on songe aussi à quelque tableau de Greuze.]

Enfin estant revenue d'un grand évanouissement, et se sentant grandement pressée du mal, ne pensant pas pouvoir plus vivre elle s'efforça de parler de cette sorte à son père et à sa mère qui estoient autour d'elle sur le lit :

Mon père, dit-elle, je crains que les Dieux ne s'offensent de l'excessif ressentiment que vous avez de ma mort ; vous savez mieux que moy que la vie n'est pas plus naturelle que le trespas, et que celui qui commence à vivre ne le fait qu'à condition de mourir ; de quoy vous affligez-vous donc, me voyant preste à satisfaire à un tribut que tous les humains sont obligés



de payer ? Peut-estre qu'il vous ennuye que la Parque m'ait filé une vie si courte, et vostre bon naturel vous feroit désirer que comme vous m'avez devancée en la vie, vous fussiez aussi les premiers à la quitter ? O mon père, considérez combien les Dieux sont sages et bons, puisque prévoyants la misérable condition d'une jeune fille qui demeure en l'âge où je suis privée et de père et de mère, ils n'ont pas voulu me laisser après vous en ce monde, sans la guide et la conduite de vostre sage prudence. Si vous considérez cette grâce qu'ils me font, vous connoistrez que c'est l'une des plus grandes qu'ils m'aient jamais faite. Mais peut-estre vous plaindrez-vous, qu'après avoir eu tant de peine à m'eslever, je vous sois enlevée maintenant que j'estois moins incapable de vous rendre les services que je vous dois ; j'avoue que si j'eusse dû désirer que mes jours fussent prolongés, c'eust esté en cette considération ; car vous avoir donné tant de peines sans m'en estre acquitée par quelque bon service, j'ay peur que ce seroit une espèce d'ingratitude si ma volonté y consentoit. A ce mot, la peine qu'elle avoit eue de parler, sembla luy avoir rengregé<sup>1</sup> son mal ; c'est pourquoy estant contrainte de se taire pour reprendre un peu de force, elle donna loisir à tous ceux qui l'avoient ouye d'admirer sa sagesse et son courage, leur semblant que comme le flambeau donne un grand esclat de clairté quand il finit, de mesme elle, sur la fin de sa vie, faisoit plus esclairer la lumière de sa vertu ; et cette considération arrachoit avec tant de violence des sanglots et des larmes de l'estomach et des yeux de tous ceux qui les oyoient et voyoient, qu'ils ne pouvoient parler, leur parole ne trouvant point de place parmy tant de

pleurs et tant de sanglots ; si bien qu'elle eust le loisir de se remettre un peu, et de parler à Ménandre et à Lérice de cette sorte :

J'ay beaucoup de choses à vous dire, mais ma fin que je sens approcher m'empesche de le faire ; seulement je vous supplieray tous deux de vous conformer à cette volonté divine, qui ne peut jamais errer, et de vous assurer que je partiroy la plus contente qui jamais ait vescu si j'estois déchargée de deux fardeaux qui m'oppressent grandement, et desquels sans une nouvelle obligation je ne puis estre allégée. Ménandre alors s'efforçant de parler : décharge-toy seulement le cœur, mon cher enfant, luy dit-il, et sois assurée, que comme jamais père n'eut un enfant plus aymable que toy, qu'enfant aussi n'eut jamais un père qui l'aymast plus que je t'ayme. Cette permission, reprit à toute force Sylvanire, est la seule chose qui me pouvoit faire laisser cette vie avec contentement ; et puisqu'il vous plaist de me la donner, je vous diray, o mon père, et à vous ma mère aussi, que ce qui m'a pressée grandement, c'est d'avoir reçu tant de grâces et tant de bienfaits de vostre bonté, et que j'aye esté si peu heureuse de n'avoir pu jusques icy vous rendre le service que je vous dois à tous deux ; de sorte que j'emporte avec moy un regret indicible, si ce bon naturel que vous m'avez tant fait paroistre, ne vous fait recevoir en eschange des services infinis que je vous dois, l'extrême volonté que j'ay de m'en acquiter. Ménandre lors la baisant au front, et fondant tout en larmes : Ta bonne volonté, ô Sylvanire, luy dit-il, nous est tant agréable, que nous la recevons pour plus que tu ne nous dois pas. Elle alors : Dieu en soit loué, adjousta-t-elle, j'attribue toute cette grâce au bon naturel de tous qui ne se peut égaler. Mais hélas ! oseray-je me

décharger entièrement, et en me le permettant tous deux, ne serez-vous point estimés les meilleurs père et mère qui furent jamais ? Hélas ! avec une nouvelle permission, donnez-m'en s'il vous plaist le courage, car autrement je n'en auray jamais la hardiesse. Lérice et Ménandre aussi bien que tous ceux qui l'escoutoient ne pouvoient retenir les pleurs et les sanglots que quand ses sages propos les ravissoient d'admiration, et d'autant qu'à la foiblesse de sa voix, à la pasleur de son visage, aux syncopes qui de temps en temps luy survenoient, chacun jugeoit qu'elle estoit fort près de sa fin, tous ceux qui estoient autour du lit pressèrent Ménandre de luy donner promptement cette dernière permission ; le pauvre père le fit et avec un si entier pouvoir qu'il luy remit librement tout celuy qu'il avoit sur elle. Alors Sylvanire ayant jetté un grand soupir, monstra en haussant les yeux au Ciel, l'extrême contentement qu'elle en ressentoit, et après en avoir remercié et Ménandre et Lérice, elle s'efforça de proférer ces paroles, car le mal l'avoit tellement abbatue, qu'elle ne parloit plus qu'à mots interrompus.

Vous m'avez enseigné si souvent tous deux que l'ingratitude est le vice le plus détestable qui soit parmy les humains, que j'ay pensé que les Dieux ne me le remettroient jamais, si je m'allois présenter devant eux tachée de cette faute qu'ils ont le plus en horreur ; c'est pourquoi je ne puis cacher l'extrême contentement que la permission que vous m'avez donnée me rapporte, puisque par elle je me puis laver non seulement de la faute, mais aussi de l'opinion que l'on en peut avoir ; et lors reprenant un peu d'haleine, et comme combattant contre la violence du mal, elle continua : Voyez-vous, dit-elle, tournant les yeux vers

Ménandre et Lérice, et montrant de la main Aglante, ce Berger qui est au pied de mon liet et qui monstre un si grand ressentiment de mon mal ? Sachez ô mon père, et vous ma mère aussi, que depuis nostre âge plus tendre il a conçu une si grande affection pour moy, que peut-estre ne s'en est-il vu le long des rives de Lignon une autre qui la puisse égaler ; et toutefois je puis jurer qu'en tout ce temps je n'ay jamais remarqué chose en luy, ny en ses paroles ny en ses actions, dont une fille bien née se pût offencer. Or les Dieux qui ont vu non seulement mes actions et mes paroles, mais le profond de mes pensées, ces grands Dieux, dis-je, soient mes témoins et mes juges, si durant tout ce temps-là j'ay jamais donné connoissance à ce Berger, non pas d'avoir agréable son amitié ny sa recherche, mais seulement de la connoistre ; et toutefois, ô Aglante, ne croy pas que quelque mépris en ait esté la cause, car je sais que tu vaux mieux que ce que tu désires, mais le seul devoir d'une fille telle que je suis, m'a contrainte d'en user ainsi.

A ce mot, se sentant grandement pressée du mal : Ô mort, dit-elle avec un grand soupir, attends encore un peu, et me donne loisir que je puisse achever mon discours commencé ; et lors reprenant un peu d'haleine : Encore, ô Aglante, que j'aye tousjours esté nourrie dans ces bois, et parmy ces rochers sauvages, je ne suis pas pourtant insensible comme eux ; ta vertu, ton amour et ta discrétion ont fait en moy le coup que tu as désiré ; mais sachant que mon père avoit fait dessein de m'allier ailleurs qu'avec toy, estant résolue de ne leur désobeyr jamais, je fis aussi dessein de mon costé de ne te donner jamais connoissance du bien que je te voulois, et de là sont procédées toutes les incivilités, ou plustost discourtoisies, que

tu as reconnues en moy. Mais maintenant que les Dieux tous bons et tous sages ont par ma mort dénoué les nœuds qui me lioient la langue, et que ceux qui ont tout pouvoir sur moy m'en donnent comme tu vois le congé, saches, amy, que jamais une plus grande affection n'a esté conçue que celle que Sylvanire te porte ; et afin que je puisse partir du tout nette de cette ingratitude dont je pouvois estre taxée, me le permettez-vous, ô mon père, et vous aussi ma mère, dit-elle, tournant la teste vers eux avec un œil mourant ? Nous le te permettons, respondit Ménandre, tout couvert de larmes, et Lérice aussi. Alors, après avoir essayé de leur baiser les mains pour les en remercier, elle se hasta de proférer ces paroles : Hélas, je n'en puis plus, et lors tendant la main au Berger elle luy dit : reçois ma main Aglante, pour assurance que si je n'ay pu vivre femme d'Aglante, je meurs femme d'Aglante, et pour une dernière grâce, je vous supplie, ô mon père, et vous aussi, ma mère, de me dire que vous l'avez agréable.

Le père qui avoit tout autre dessein en eut bien fait plus de difficulté s'il eust cru qu'elle eust vescu, mais la croyant morte, il jugea estre à propos de la laisser mourir avec ce contentement ; et de fait, il n'eut pas plustost proféré qu'il l'avoit agréable, et Lérice aussi, que tournant lentement la teste du costé de son Berger : O Dieux, je meurs, dit-elle, mais je meurs tienne, Aglante ; et à ce mot elle perdit la parole, et demeura comme morte entre les bras de Ménandre et de Lérice.

(IV, 218-224.)

## UNE PROTESTATION CONTRE L'AUTORITÉ TYRANNIQUE DES PÈRES SUR LES ENFANTS

[Ménandre, croyant que sa fille Silvanire va mourir, lui permet de se dire femme d'Aglante, qu'elle aime ; mais quand Silvanire est revenue à la vie, il prétend révoquer cette permission, qui n'était, selon lui, qu'une complaisance à l'égard d'une mourante, et marier Silvanire à Théante, à qui, dit-il, il l'avait dès longtemps promise, sans d'ailleurs la consulter. Il revendique avec véhémence le droit, pour un père, de disposer absolument de ses enfants. Nous reproduisons la réponse de Sylvandre pour Aglante et Silvanire, et le jugement du druide Cloridamante.]

Responce de Sylvandre pour Aglante et Silvanire.

La charge que vous me donnez, ô sage Cloridamante, est un peu bien pesante pour mes faibles espauls, car ce n'est pas une légère entreprise que de parler en ce lieu du devoir d'un enfant envers son père, et de l'autorité du père sur son enfant, y en ayant fort peu icy qui ne soient intéressés, ou comme enfant, ou comme père ; et tenir la balance si juste, qu'elle ne panche point davantage d'un costé que de l'autre, ce n'est pas une chose si aisée que plusieurs pourroient bien penser. Car ne croy pas, Aglante, que si j'entreprends par le commandement du sage Druyde de respondre à Ménandre, ce soit pour soustenir que



les enfans ne soient point obligés d'obeyr à leurs pères ; Dieu me garde de proférer une telle parole, sachant assez que par tous les services, et par toute l'obeyssance que nous saurions rendre à nos pères, il nous est impossible de nous acquitter de ce que nous leur devons ; mais ne pense pas aussi, Ménandre, que si je déclare les enfans devoir une exacte obeyssance à leurs pères, je veuille pour cela comme toy, inférer que le père puisse toute chose sur son enfant. Il est vray que les Dieux ont voulu estre nommés pères, mais non pas pour estre déclarés seigneurs absolus des hommes, c'est plutost pour monstrier l'amour qu'ils leur portent, d'autant qu'il n'y en a point qui se puisse esgaler à celle du père envers son enfant, et pour leur faire entendre qu'ils leur doivent demander tout ce qui leur est nécessaire, et l'attendre de leur bonté. Car cette rigoureuse autorité que tu te vas figurant, n'est pas celle que les pères doivent prétendre sur leurs enfans, mais plustost celle que le Seigneur a sur son esclave ; or il y a bien différence de l'enfant à l'esclave, et celui qui n'y en met point, tombe en la mesme erreur où je te vois ; il faut à la vérité que le père soit obey, mais il faut aussi qu'il commande comme il doit, et surtout, tousjours avec la raison ; car l'enfant est plus obligé d'obeyr à la raison, qu'à quelque personne qui luy puisse commander, et cela d'autant que la raison est celle qui donne nom à l'âme, et qui la rend différente des animaux irraisonnables, et cette âme est celle qui luy donne la forme, et par conséquent l'estre qu'il a. Voy-tu, Ménandre, l'homme est composé d'âme et de corps, le corps il le tient du père, mais c'est aussi ce qu'il a de commun avec toutes les brutes ; l'âme il la tient de Dieu, et cette âme est raisonnable ; considère maintenant si l'enfant

n'est pas plus obligé d'obeyr à celuy qui luy a donné l'âme, qu'à celuy qui luy a donné le corps, et tu concluras avec moy, que toutes les fois que l'enfant reçoit un commandement de son père qui contrarie à la raison, il n'est pas obligé de luy obéir, tant s'en faut, en cette occasion son obeyssance seroit une faute très-grande ; et pour ce, je dis que les pères n'ont pas cette absolue puissance que tu t'es imaginée, et que peut-estre ils n'en ont point du tout, s'ils sortent hors des limites de la raison. Il est vray que l'enfant ne doit jamais de luy seul donner le jugement si les commandements de son père sont raisonnables ou injustes, si ce n'est qu'ils soient de telle sorte iniques, que le sens commun les désapprouve ; mais quand ils sont douteux, il faut tousjours qu'il se range à l'obeyssance, et qu'il estime que son père est plus capable et plus sage que luy, jusqu'à ce que ceux qui en peuvent juger l'ayent autrement déclaré.

#### Jugement de Cloridamante.

... Nous disons et déclarons, que le père et la mère ont sur leurs enfans par le droit de Nature, et par l'ordonnance de Hésus, Tharamis, Bellénus, nostre Thautatès, tout le pouvoir et toute l'autorité que l'on peut avoir sur des personnes libres, et que les enfans en cette qualité, ne leur peuvent désobeyr sans encourir la rigueur des loix divines et humaines ; mais aussi nous disons et déclarons, que les enfans ne naissent point esclaves, mais libres, car autrement ce seroit honte que d'estre père, s'ils n'engendroient que des esclaves, et cette contrée seroit bien diffamée, si la seule de toutes les Gaules, elle ne produisoit que des personnes de si misérable condition. Et pour ces causes,

et plusieurs autres bonnes et justes considérations, nous disons, déclarons et ordonnons, que le mariage sur toutes les actions qui sont libres, doit obtenir le premier lieu, et ne peut jamais estre contracté sans le consentement des deux parties, qui se lient d'un si saint et sacré lien, et que toutes les fois que la rigueur des pères en use autrement, il est tyrannique, et doit estre tenu pour nul ; pour ces raisons, celui d'Aglaïte et de Sylvanire est déclaré indissoluble, toutes les conditions y ayant esté dûment observées.

(IV, 242-244, et 256.)

## LA POLITESSE EN FOREZ

[Première rencontre de Dorinde et d'Astrée. Astrée, ayant su que Dorinde désirait la voir, est venue au-devant d'elle, en compagnie de Diane et d'Alexis, qui, on le sait, n'est autre que Céladon revêtu des habits de la fille d'Adamas.]

Lorsque Florice reconnut d'assez loin ces Bergères : vous verrez, dit-elle, Dorinde, que voicy un effet de la courtoisie d'Astrée, qui ayant su que vous la vouliez voir, vous a voulu devancer. Je serois bien honteuse, répondit-elle, que ces discrettes Bergères eussent pris cette peine à mon occasion, mais je confesse que je meurs d'envie de les voir. S'il est ainsi, reprit Circène, et si vous ne voulez estre accablée de trop de courtoisie, je suis d'avis que nous allions à leur rencontre le plus loin que nous pourrons, afin qu'elles connoissent que si vous eussiez su leur dessein, vous eussiez esté la première à les aller voir. A ce mot, ces quatre Estrangères se prenant par les mains s'acheminèrent au grand pas vers ces belles Bergères, qui les reçurent avec un visage si ouvert, et avec des témoignages de tant de bonne volonté, que Dorinde ne savoit ce qu'elle devoit le plus admirer en elles, ou la beauté ou la courtoisie. Alexis aussi ne fut pas peu estimée, qui savoit si bien contrefaire la fille, qu'une

seule de ses actions n'en démentoit point le nom ; et parce que Dorinde s'aperçut que toutes portoient du respect et de l'honneur à cette Druyde, elle eut opinion qu'il falloit qu'elle en fît de mesme. S'adressant donc à elle : voicy, Madame, luy dit-elle, un de mes souhaits accompli, car il y a longtemps que j'ay désiré de voir Lignon, et les belles filles qui demeurent sur ses bords, et il semble que le ciel favorisant mon dessein, m'ait d'abord voulu faire voir tout ce qui y est de meilleur. J'avoue, quant à moy, répondit la Druyde, que quand vous voyez Astrée, Diane, Phylis et Daphnis, vous n'avez plus rien à rechercher sur les bords de ce Lignon que le Ciel a voulu favoriser par dessus tous les autres fleuves de l'Europe, n'y ayant rien qui ne cède à ce que vous avez devant vos yeux. Astrée, alors, prenant la parole : ces louanges, dit-elle, qu'il plaist à cette belle Druyde de nous donner, sont des témoignages de l'honneur qu'elle nous fait de nous aymer, et mes compagnes et moy les recevons en cette qualité, quoyqu'elles surpassent de beaucoup ce que nous pouvons valoir ; mais vous, belle Bergère, ne vous y laissez pas tromper, de peur que cette créance ne fût cause de vous faire moins estimer le reste des Bergères de ces rivages, car ne pensez pas qu'encore que celles qui sont icy n'ayent guère de beauté, les autres en soient de mesme, m'assurant que pour peu que votre commodité vous permette d'y séjourner, vous confesserez qu'elles ne doivent point estre méprisées ; et quant à nous, vous nous aimerez, s'il vous plaist, non pas en qualité de belles, mais de bonnes filles, et qui désirons estre les premières en vos bonnes grâces, comme aussi à vous offrir les devoirs que nos coustumes nous obligent de rendre aux Estrangères de vostre mérite. Astrée, dit alors Do-

rinde, car je connois bien que vous estes Astrée, nulle autre Bergère ne pouvant estre si accomplie et en beauté et en bonne grâce, belle Astrée, dis-je, il est vray que les incommoditez du voyage que j'ay fait me semblent trop petites, recevant une si grande récompense que celle-cy, et qu'il n'y a rien qui ne me rende un contentement parfait, sinon que quand je considère ce que je dois à vostre courtoisie, j'ay honte de me voir avec si peu de moyens pour m'en pouvoir acquiter.

(IV, 264-266.)



## LA CONSTANCE EN AMOUR EST FONDÉE SUR LA RAISON

[Discussion entre Thamyre et Hylas.]

Ne croye pas, Hylas, répondit froidement Thamyre, que ce qui nous a fait observer si religieusement cette constance que tu méprises si fort, soit ny envie, ny opiniastreté, mais le seul désir de ne manquer point à ce que nous devons, et à nous-mesmes, et à ce que nous aimons ; à nous-mesmes, parce que changeant d'opinion, c'est condamner celle que nous avons approuvée, et y a-t-il rien de plus honteux, ny qui montre davantage le défaut d'un homme ? Car s'il est vray que nous ne prévalons sur le reste des animaux que par l'entendement, n'est-il pas vray que ceux qui manquent d'entendement, sont semblables à ces animaux sans raison ? Mais si de tous les vices, celui qui découvre le plus ce défaut, c'est l'inconstance, avoue, Hylas, que nul ne se peut faire une plus grande offense qu'en se montrant volage et inconstant, et cela d'autant que la volonté qui ne se porte jamais qu'à ce que le jugement luy a dit estre bon, prenant un autre objet, découvre infailliblement que son jugement s'estoit trompé la première fois, ou la seconde ; c'est

pourquoy, quand il n'y auroit point d'autre raison que nostre réputation particulière, nous ne devrions jamais consentir à cette inconstance qui nous rend si dignes de mépris ; mais encore y a-t-il une très-grande offense envers la personne que nous aymons, car n'est-il pas vray, Hylas, que jamais nous ne changeons, sinon pensant trouver mieux ? Mais n'est-ce pas faire un grand outrage à celle que nous aimons, de la laisser pour une autre, puisque c'est faire voir que nous estimons davantage cette dernière ?

*[Hylas répond par des images et des comparaisons : un laboureur qui a reconnu que la terre où il semait est mauvaise, va-t-il s'opiniâtrer à gaspiller son grain, pour éviter qu'on dise de lui « qu'il n'a pas eu bon jugement dès la première fois » ? Le musicien ne change-t-il pas de notes, et le peintre de couleurs ? Et les accuse-t-on d'inconstance pour cela ? Thamire n'a pas de peine à réfuter ces arguments.]*

En premier lieu, j'avoue, Hylas, que le laboureur seroit digne d'estre repris d'imprudence, qui ayant reconnu par la preuve, que la terre ne seroit pas capable du grain qu'il y auroit mis, ne voudroit pas changer de semence. Mais, Hylas, ce n'est pas pour prouver ce que tu dis, d'autant que l'amour ne doit jamais estre, qu'au paravant la connoissance de la chose aymée ne précède, et ce laboureur n'a eu au commencement connoissance de la qualité de cette terre, si bien qu'il ne peut estre repris de changer, lorsqu'il l'acquiert par l'expérience... Il faut... que tu saches qu'aux choses qui dépendent de nous, et qui sont en nostre absolue puissance, c'est une grande honte de changer, mais en celles qui dépendent d'autrui, c'est une souveraine

prudence de savoir bien changer. Or l'amour qui dépend de la volonté, il n'y a point de doute qu'elle ne soit du tout en nostre pouvoir, puisque Dieu ne nous a rien donné qui soit plus absolument à nous que cette volonté, ce qui n'est pas des choses fortuites, comme la mer ou la Fortune. Mais véritablement tu es bien gracieux, quand tu allègues les Musiciens et les Peintres, puisque ny l'un ny l'autre de ceux-cy, ne feroit ce pourquoy il est nommé tel s'il n'en usoit ainsi. Je veux dire que la Musique qui donne le nom au Musicien, est une rencontre de diverses voix bien disposées, la peinture de laquelle le Peintre prend son nom, est une disposition de diverses couleurs, avec lesquelles quelque chose est représentée. Or considère, Hylas, si c'est inconstance au Musicien de changer de note, et au Peintre de se servir de diverses couleurs, puisque s'ils faisoient autrement, ny les uns ny les autres ne sauroient parvenir à la fin de leur dessein... Mais... il n'en est pas ainsi de l'amour, de qui la perfection est tellement en l'unité, qu'elle ne peut jamais estre parfaite, qu'elle n'ait atteint cet un auquel elle tend, et cela est cause, ainsi que nos Druydes nous enseignent, que de deux personnes qui s'entr'ayment, l'amour n'en fait qu'une ; ce qui est aisé à comprendre, puisque s'il est vray que chaque personne ait une propre et particulière volonté, il s'ensuit si l'aimant et l'aimée n'en ont qu'une, qu'ils ne soient donc qu'une mesme personne.

(IV, 382-390.)

## UN PRÉCURSEUR DE LA ROCHEFOUCAULD : ROLE DE L'AMOUR-PROPRE EN AMOUR

[Extrait d'une conversation entre Amilcar et son frère Alcandre.]

Mais, ô Alcandre, vous estes bien déçu, si vous pensez qu'il faille conclure par là, que vous aimez mieux Circène que vous, ny que j'aime mieux Palinice que je ne m'aime pas. Car si nous voulons en parler sagement, nous avouerons que c'est pour l'amour que nous nous portons que nous les aimons ; et comme l'avare expose sa propre vie pour la conservation de l'or qu'il aime, que de mesme nous nous sacrifions pour le plaisir de ces belles que nous chérissons. Ah, mon frère, s'écria incontinent Alcandre, et voudriez-vous bien faire ce tort à notre amour, de la comparer à celle d'un avare ? Mon frère, répondit froidement Amilcar, assurez-vous qu'il n'y a point d'autre différence de ces deux amours, sinon que celle que nous portons à ces belles dames, est pour chose de plus de valeur et de mérite, et qu'ainsi elle est plus honorable et plus raisonnable ; mais en effet, l'origine de toutes ces amours procède de celle que chacun a pour soy-mesme ; et pour monstrier qu'il est ainsi, dites-

moy, Alcandre, n'est-il pas vrai que le soin que l'avare a de conserver l'or qu'il aime est pour soy-même, et non pas à cause de l'or ? Il n'y a point de doute, répondit-il, car qu'importe à l'or qu'il tombe en d'autres mains, puisque partout où il sera, il sera toujours aussi bien or qu'entre les siennes ? Vous avez raison, répliqua Amilcar ; or maintenant tournons cette même raison vers ce qui nous touche, et vous connoistrez que c'est pour l'amour que vous vous portez, que vous avez ces soins de Circène, et ces grands desirs de son contentement, et me dites si vous voudriez que Circène eust tous ces bonheurs que vous luy désirez, ou plustost si vous voudriez bien les luy rechercher, à condition qu'elle aimast infiniment Clorian, et qu'elle se donnast du tout à luy, sans jamais plus se soucier de vous ?... Vous ne me répondez point, et vous avez raison, car je feray bien la response sans vous. Il est certain que vous et moy aymerions mieux la mort, que de voir, vous, Circène au comble de son contentement avec Clorian, et moy Palinice, la plus contente et la plus heureuse femme du monde en la puissance de Sileine. Et par là, mon frère, mon amy, avouons que tout le bien que nous leur désirons c'est comme l'avare aime l'or, c'est-à-dire pour nostre intérêt particulier, quoyque l'excez de nostre passion nous fasse juger au commencement tout le contraire.

(IV, 414-416.)

## BÉLISARD, L' « AMI DES FEMMES »

[Alcandre aime Circène, mais comme elle est très froide envers lui, il est persuadé qu'elle ne l'aime pas, et se désespère. Son ami Bélisard, au contraire, voit dans cette attitude de Circène la preuve qu'elle a de l'amour pour Alcandre ; il croit que, par prudence, elle s'attache à ne pas le laisser voir. Il réconforte Alcandre et s'engage à lui apporter un témoignage de la bonne volonté de Circène à son égard.]

Bélisard s'en alla donc de cette sorte au logis de Circène, où de fortune il ne trouva auprès d'elle qu'Andronire... Elle estoit assise sur le pied de son lit, à moitié déshabillée, et tenant un luth en sa main, duquel elle s'entretenoit ; car entre les autres vertus de Circène, elle joue du luth et chante en perfection. Elle estoit tellement attentive à ce qu'elle chantoit, qu'elle n'apperçut point Bélisard de longtemps après qu'il fust entré dans sa chambre, et n'eust esté qu'Andronire le vit et en advertit sa maistresse, il eust longuement jouy de cette douce harmonie. Mais se levant en sursaut, elle se fust mise dans un petit cabinet pour n'estre vue ainsi déshabillée, s'il ne l'eust retenue par sa robbe, et puis se jettant à genoux devant elle, il la pria et supplia tant, qu'elle revint où elle estoit, commandant toutesfois à Andronire de reculer les chan-



delles en lieu qu'elle eust moins de honte de se voir en cet habit. Madame, luy dit Bélisard, si c'est pour m'empescher de m'esblouyr, vous avez raison, car je ne vis jamais nuict où un si beau soleil esclairât. Bélisard, luy dit-elle, il faut espargner ses amies, et mesme <sup>1</sup> en leur présence. Je ne veux pas que vous me voyez rougir de vos flatteries. Mais dites-moy, je vous supplie, qu'est-ce qui vous amène icy, et que veut dire que vous n'estes pas en cette assemblée chez Dorinde, où tant de belles dames se doivent trouver ? Pour respondre, dit-il, à ce que vous me demandez, il faudroit que je susse ce qui me doit advenir, car alors je vous diray si ce qui m'amène icy est un bon ou un mauvais Démon ; mais quant à ce que vous me demandez, que veut dire que je ne suis point chez Dorinde, sachez que vous en estes doublement la cause, car, continua-t-il tout haut, Florice ayant su que vous vous trouviez un peu mal, m'a commandé de venir savoir de vos nouvelles, et vous offrir tout le service qu'elle vous pourra rendre. Florice, répliqua-t-elle, me fait trop de faveur d'avoir tant de soin de moy ; vous luy direz, s'il vous plaist, que cette maladie me laissera encore le moyen de m'acquitter de cette dette par quelque bon service. O Circène, luy dit-il alors d'une voix plus basse, que vous estes à la bonne foy, si vous pensez que Florice sache chose quelconque de ma venue. Et pourquoy, dit-elle, estes-vous menteur ? Parce, répliqua-t-il, que trop de personnes sauroient nos affaires, si nous disions toujours la vérité. Pensez-vous que je veuille qu'Andronire sache le sujet de mon voyage ? Elle a trop peu de malice pour me fier en elle.

1. C'est-à-dire et surtout.

Circène ne trouvoit pas estrange la façon de parler de Bélisard, parce qu'il avoit accoustumé d'en user ainsi, et envers elle, et envers ses compagnes... ; mais luy reprenant la parole : Je ne vis jamais, continuait-il, une si peu curieuse personne que vous estes. Pourquoy, puisque je vous ay dit que ce n'estoit pas Florice qui me conduisoit icy, ne me demandez-vous qui c'est ? Circène, alors, en sousriant : Et moy, luy dit-elle, je ne vis jamais une personne si prodigue de ses secrets que Bélisard, qui ne se contente pas de les dire à ceux qui les luy demandent, mais qui les veut mesme faire savoir par force à ceux qui n'en ont point de curiosité. Vous devez connoistre par là, répondit-il, que le blâme que l'on donne aux femmes peut bien estre dû à quelques hommes. Et de quel blâme parlez-vous, dit Circène en sousriant ? De celui duquel on les accuse, dit Bélisard, de ne savoir rien taire. Il est vray, reprit alors Circène, que les hommes nous en blasment, et toutesfois il me semble qu'avec raison on les pourroit mieux accuser, pour le moins plusieurs que je connois ; que si c'est un vice naturel aux femmes, il faut que la Nature ait failly en moy, car je vous jure, Bélisard, que quand on m'a prié de ne point dire quelque chose, je l'oublie de sorte que je ne m'en souviens plus si l'on ne m'en parle. Estes-vous de cette humeur, adjousta Bélisard, en tout ? En tout, répliqua-t-elle, pour peu qu'il soit d'importance. Je veux esprouver, dit alors Bélisard, si vous estes véritable, car je vous veux confier un secret, que je ne voudrois pas qui fust su pour la moitié de ma vie. Et pourquoy, adjousta Circène, me le voulez-vous dire ? Pour deux raisons, dit-il, l'une pour savoir s'il y a une femme qui se sache taire, et l'autre pour vous faire voir combien Bélisard est vostre serviteur, puisqu'il vous remet entre

les mains un secret avec lequel vous le pourrez ruiner quand vous voudrez. Vrayement, dit-elle, je veux bien savoir ce que vous me voulez dire, pour les deux considérations que vous me représentez ; mais prenez garde de n'en avoir parlé à quelqu'autre, ou que vous n'en parliez après, de peur que si celles à qui vous l'avez dit, ou à qui vous le direz, le publioient, je ne fusse accusée de leur faute. Non, non, répondit Bélisard, je m'assure que quand je le vous auray dit, vous perdrez cette doute. Si cela est, reprit Circène en sous-riant, je seray bien aise de l'entendre, tant pour vous monstrier quelle je suis, que pour savoir quel vous estes envers moy. Oyez donc, dit Bélisard, ce que je vous veux dire ; vous savez bien, continua-t-il, qu'il n'y a rien au monde que j'ayme ny que j'honore comme Alcandre, vous savez le long temps que j'ay esté nourry auprès de sa personne, je pense que vous avez reconnu l'estat qu'il fait de moy, et combien il se fie à ma fidélité. Or à ce coup je vous veux remettre un secret qu'il m'a confié, et qu'il aymeroit mieux mourir que d'estre su. Sachez donc, belle Circène, qu'en me parlant de choses d'importance, il m'a juré sur sa vie, et rejuré cent et cent fois par tout ce qu'il a de plus cher, et je sais assurément qu'il disoit vray, il m'a juré, dis-je, qu'il aymoît de telle sorte la belle Circène, et estoit tellement son serviteur, qu'il n'y eust jamais une affection qui égalast la sienne, et si cette affection venoit à vous estre désagréable, il ne recourroit jamais à autre remède qu'à la mort. Et parce que Bélisard se tut à ce dernier mot, Circène en sous-riant reprit : Est-ce là tout le secret de Bélisard, que vous me voulez dire ? Et ne vous semble-t-il pas de très grande importance, dit Bélisard, puisqu'il y va du contentement et de la vie d'un tel Chevalier ? Car sachez, Circène,

que depuis qu'il vous a vue, il ne songe en luy mesme ny ne discourt avec moy jamais que de vous. Toutes ses pensées sont de rechercher les moyens de vous servir, tous ses discours à vous louer et estimer, et tous ses désirs en l'honneur de vos bonnes grâces. Vrayment, adjousta Circène, voicy une façon de découvrir l'affection d'une personne, qui n'est pas commune. Je vous supplie, reprit-il, ma belle Dame, de vouloir bien tenir secret ce que je vous dis. Je le vous promets, adjousta-t-elle, et de telle façon que je ne veux pas mesme que Circène en sache ny en croye jamais rien. O, ce n'est pas, dit-il alors, ce que je demande de vous, car, au contraire, je veux que Circène le sache et le croye comme il est très véritable ; mais j'entens que vous n'en parliez point ny à Palinice ny à Clorian. Non, non, répondit-elle, ny Palinice, ny Clorian, ny Circène n'en sauront rien, assurez-vous en sur moy. Et ne vous souvenez-vous pas de ce que je vous ay dit au commencement de nostre discours, que quand l'on me disoit quelque chose qu'il falloit taire, je l'oubliois entièrement ? Croyez, Bélisard, que j'en feray de mesme du secret que vous me venez de dire, car je ne m'en souviendray jamais plus. Mauvaise fille, répliqua Bélisard, pensez-vous que je vous aye dit quelque chose pour vous le faire oublier ? Est-ce ainsi que vous mesprisez ce que je vous dis, et qui importe à un chevalier de tant de mérite, et à une dame la plus belle du monde ? Ce que vous me dites, reprit alors froidement Circène, n'a nulle des conditions que vous proposez, et c'est pourquoy je vois bien que vous vous mocquez de moy, car la dame de laquelle vous parlez est bonne, mais pas belle, et le chevalier auquel vous dites que cette affaire touche, ne le pense pas comme vous, et ce secret que vous figurez tel est desja su de tous ceux qui l'ont

voulu entendre. Je suis bien aise, répondit Bélisard, puisque contre vostre conscience vous voulez nier ce que je dis, que vous advouez au moins que chacun les advoue, et que pour la beauté que vous dites n'estre point en Circène, tous les yeux qui la voient vous démentent ; que pour l'affection que vous mettez en doute d'Alcandre, toutes ses actions vous en rendent témoignage ; et qu'enfin pour le secret que vous dites n'estre plus tel, le temps qui découvre la vérité vous fasse connoistre que personne n'en a jamais ouy parler que Circène, Alcandre et Bélisard. Ah, menteur, reprit-elle incontinent, et Florice ne m'en a-t-elle pas diverses fois parlé ? Florice peut bien vous avoir parlé de ce qu'elle a pensé, mais non pas qu'Alcandre luy en ait dit quelque chose. Et Clorian et Palinice, continuait-elle ne s'en sont-ils pas apperçus ? Et comment, adjousta Bélisard, savez-vous qu'ils s'en soient apperçus ? Comme je le sais, répondit-elle, et l'un et l'autre me l'ont dit, et avec quelles reproches ! Croyez, Bélisard, que depuis qu'ils en ont eu opinion, je n'ay pas esté sans exercice. Alors, Bélisard, en sousriant : Voulez-vous, luy dit-il, belle Circène, que je vous confesse la vérité ? Tout ce que je vous ay dit d'Alcandre est si vray, que le Ciel et la terre ne le sont point davantage, et je veux estre rayé du nombre des vivans s'il ne vous aime, ou plustost s'il ne vous adore ; mais le sujet qui m'a fait venir en ce lieu, et celui de tout le discours que jusqu'icy je vous ay fait, n'a esté que pour savoir ce que vous venez de me dire de Palinice et de Clorian ; car Alcandre et moy, nous ne pouvions imaginer pourquoy vous le traittiez si cruellement, vu l'extrême affection qu'il vous porte, et la discrétion avec laquelle il vous aime, nous semblant qu'il n'y avoit pas grande apparence

qu'il fust rudoyé de la sorte, vu son mérite, et le désir qu'il avoit de vous faire service ; maintenant je vois bien qu'il n'y a point eu de mauvaise volonté de vostre costé, mais que l'importunité seule de Clorian et de sa sœur en ont esté la cause <sup>1</sup>. Vous plaist-il pas que nous le croyons ainsi, et que pour la satisfaction, ou plustost pour la conservation de la vie de mon cher maistre, je le luy fasse entendre de cette façon ? Et parce qu'elle ne parloit point, et qu'au lieu de luy répondre elle s'estoit levée, et se promenoit doucement par la chambre, il continua de cette sorte : Je me suis plusieurs fois estonné du bonheur de quelques personnes et du malheur des autres ; car j'en ay vu qui avoient plus de bien qu'ils ne méritoient, et d'autres qui ne pouvoient obtenir ceux desquels chacun les jugeoit dignes ; en cette occasion nous pouvons bien justement faire cette mesme considération ; car avec quelle justice l'honneur de vos bonnes grâces peut-il estre desnié à Alcandre, ou avec quelle raison Clorian aura-t-il l'absolu pouvoir qu'il emporte sur vostre volonté, puisque qui considèrera le mérite de l'un et de l'autre sera bien privé de jugement, s'il ne préfère en tout Alcandre ; mais quand il n'y auroit que cette seule considération, elle vous devoit emporter de son costé. Clorian use d'un si grand empire sur vous, qu'il semble que vous luy soyez de beaucoup inférieure, et au contraire, Alcandre vous respecte et honore de telle façon, que si vous estiez sa déesse il ne sauroit vous servir ny vous révéler davantage ; et c'est une chose qui est difficile d'estre crue, et que toutesfois nous voyons estre vraye ; vous usez de toute sorte de soumission envers qui vous foule aux pieds, et de toute

1. Clorian, frère de Palinice, aime Circène d'un amour jaloux, et Palinice a acquis sur son amie une grande autorité.



espèce de cruauté et de mépris envers qui vous adore. Ah, reprit Circène, de mépris, vous vous trompez, j'estime Alcandre comme je dois, et comme son mérite y oblige tous ceux qui le connoissent. Je vous assure, reprit alors Bélisard, que vous le gratifiez fort d'en faire l'estime que font tous ceux qui le connoissent ; n'estes-vous pas obligée à quelque chose davantage, puisqu'il ne vit ny ne veut vivre que pour vous servir ? Et que voulez-vous, répondit-elle en sous-riant, que je fasse de plus ? Que sert-il que je vous le die, adjousta-t-il ; et à ce mot ils s'approchèrent de la table, où sans songer à ce qu'il faisoit, il prit une plume, et alors tirant quelques lignes sur du papier sans dessein : pourquoy, continua-t-il, vous le diray-je, puisqu'aussi bien vous n'en ferez rien ? Peut-estre, reprit-elle en sous-riant, vous avez deviné, mais peut-estre aussi vous trompez-vous. Répondez-moy premièrement à une chose que je vous veux demander ; aimez-vous ou voulez-vous mal à Alcandre<sup>1</sup> ? Vrayment, répondit-elle en sous-riant, vous me faites une gracieuse demande ; et pourquoy hayrois-je une personne qui a tant de mérite, et qui ne m'en donne point d'occasion ? Si vous dites vray, reprit-il, pourquoy le traitez-vous avec tant de rigueur ? Je ne sais, dit-elle, ce que vous appelez rigueur. Quand vous le voyez, répliqua Bélisard, vous vous tournez de l'autre côté, s'il approche vous le fuyez, s'il parle à vous, vous ne luy respondes point, ou si vous y estes forcée, c'est tousjours avec des demy-mots ; et bref, toutes ces autres façons méprisantes et dont vous n'usez qu'envers luy. Veux-tu, Bélisard, luy dit-elle en luy

1. Cette phrase ne peut être prononcée que par Bélisard, malgré l'absence, dans toutes les éditions, de la formule habituelle : demanda-t-il, ajouta-t-il, etc.

mettant une main sur l'espaule, que je te parle franchement ? Je n'ay jamais cru que toy ny ton maistre eussiez si peu d'esprit que vous en avez ; dy-moy, je te supplie, si je traite différemment Alcandre de tout autre, n'est-ce pas signe que je le tiens en autre rang que tous les autres ? Va, Bélisard, et aprends que les femmes sont bien souvent contraintes de faire semblant de ne voir point ce qu'elles voyent, et de voir au contraire ce qu'elles ne voyent point ! O Dieux, dit-il, Circène, que je remercie de bon cœur mon ignorance, puisque vous m'avez appris la seule chose que je désirois savoir ! Et que cette leçon apportera de contentement à la personne du monde qui est maintenant la plus affligée, et que je rendray la plus contente bientôt, et la plus heureuse ! Et à ce mot, reprenant la plume, il se remit à brouiller le papier, cependant que Circène reprenant son promenoir le long de la chambre, pour ne donner soupçon à Andronire de leur si long discours, de temps en temps venoit voir ce qu'il escrivoit ; car Bélisard, de qui l'esprit est excellent, avoit la réputation de mettre aussi bien par escrit que personne qui fust en la Cour ; et cela fut cause qu'elle luy dit fort haut : que n'crivez-vous quelque chose de bon, et non pas brouiller seulement mon papier ? Si vous voulez, dit-il, approuver ce que j'escriray, vous verrez que je ne seray point paresseux à vous obeyr. Si c'est chose qui se doive, répondit-elle, je le feray. O, reprit-il, Circène, que j'estimerois ce soir heureux si vous le vouliez faire. Je le feray sans doute, répliqua-t-elle, pourvu qu'il se puisse, mais qu'est-ce que vous voulez escrire ? Vous le verrez, dit-elle, et ne me croyez jamais pour vostre serviteur, si j'y mets chose qu'avec raison vous puissiez désadvouer ; et lors prenant un autre papier, il escrivit ce billet :

## BILLET DE CIRCÈNE A ALCANDRE

L'assurance que vos actions m'ont donnée de vostre amitié m'oblige. pour n'en estre point méconnoissante, de vous aymer, et de faire estat de vostre mérite, comme d'une personne que je veux honorer toute ma vie.

Cependant qu'il l'escrivoit, elle l'alloit lisant, et sousrioit en elle-mesme. Or bien, dit alors Bélisard, tenez-moy la parole que vous m'avez donnée, faites à cette heure ce que vous m'avez promis. Et quelle promesse, dit-elle, vous ay-je faite ? Vous m'avez assuré, répondit-il, que si c'estoit chose que vous dussiez, vous approuveriez ce que j'escrirois : ay-je rien escrit qui ne soit vray, et que vous ne deviez advouer ? Je ne sais, reprit-elle, à qui cet escrit s'adresse, ny au nom de qui vous l'escrivez. Vous pouvez aisément juger, dit-il, qu'il est raisonnable pour me rendre croyable, que j'emporte ce tesmoignage au plus fidèle serviteur que vous aurez jamais. Mais quand tout cela seroit, répondit-elle, que voulez-vous que j'y fasse ? Je veux, répliqua-t-il, que vous approuviez ce que j'ay escrit. Et bien, dit-elle, je l'approuve. Ce n'est pas assez, adjousta-t-il, il faut que vous y mettiez vostre nom. Et puis, dit-elle, que sera-ce ? Et puis alors, continua-t-il, vous aurez satisfait à vostre promesse, et je seray content. Mais ce n'est pas ce que je demande, répondit-elle ; je veux savoir que deviendra ce billet, et à quoy se résoudra tout ce mystère. Il ne faut pas, dit-il alors en luy mettant la plume en la main, et la luy portant sur le papier, il ne faut pas estre si curieuse ; faites seulement ce que vous avez promis, et puis nous en parlerons davantage. Et lors, presque par force, il luy fit escrire Circène, et parce qu'incontinent il retira

le papier : Non, non, dit-elle, je le veux ravoir, car je n'ay pas promis de le vous laisser, mais seulement de l'approuver. Il est vray, respondit-il, mais aussi ne vous ay-je pas promis de vous le rendre ; de sorte que je ne manque non plus à ma parole que vous à la vostre. Cela est fort bon, reprit-elle, mais je veux l'avoir. Et bien, dit-il, vous l'aurez, à condition que ce sera des mains d'Alcandre.

Avec semblables discours, parce qu'il se faisoit tard, il luy donna le bonsoir, et elle voyant qu'il l'emportoit, s'approchant de luy : j'ay appris, dit-elle en sous-riant, qu'il faut donner ce que l'on ne peut vendre ; dites pour le moins à Alcandre de quelle façon vous m'avez trompée. Ce ne sera pas, luy dit-il en s'en allant, ce que je luy diray, mais ouy bien qu'il est plus heureux qu'il n'a jamais pensé estre. Et sans attendre autre response, il me vint trouver <sup>1</sup>.

(IV, 890-902.)

1. C'est Alcandre lui-même qui raconte cette histoire.

## UNE CÉRÉMONIE RELIGIEUSE A MARCILLY

[Nous reproduisons ici une de ces descriptions des mœurs antiques, qui contribuèrent au succès de l'*Astrée*, et lui valurent une certaine renommée d'érudition. Il s'agit de la cérémonie qui consiste à planter un clou sacré dans la paroi d'un temple de Jupiter qui fait face à un sanctuaire de Minerve, afin de rendre la raison au berger Adraste et au chevalier Rosiléon, dont une passion malheureuse a égaré l'esprit.]

Cependant toute cette troupe descendit au petit pas jusques auprès du Temple, où elle s'arresta pour voir passer la pompe du sacrifice, car encore que ce ne fust pas un des plus solennels, si est-ce qu'il n'estoit pas aussi des moindres.

Premièrement marchaient dix joueurs de trompes qui sonnoient de temps en temps tous ensemble, après lesquels venoient les saliers<sup>1</sup> couronnés de fleurs, qui avec de petites robes violettes et retroussées, et des morions de fer, alloient dansans et chantans devant et autour des victimes et des hosties, portans aux mains de petites dagues et des escus aux bras, qu'ils nommoient Anciles, frappans de ces armes qu'ils disoient Célestes les unes contre les autres à certaine cadence.

1. Il faut sans doute lire *Saliens* ; on est un peu surpris de la présence des Saliens en Forez, au v<sup>e</sup> siècle après J.-C.

Après ceux-ci marchaient les porteurs de Disques qui estoient de grands bassins, figurés à testes de taureaux despouillées de leur chair et ajancées de festons de diverses fleurs. Ceux-cy estoient suivis des porteurs de patères, qui estoient de grands vases où le sang des victimes estoit reçu, et des jeunes victimaires qui portoient sur leurs testes les pots avec des cercles, où se cuisoient les chairs qui n'estoient point consumées par le feu du sacrifice, ensemble avec les porteurs de grandes cueillers faites d'airain. Après venoient plusieurs victimaires, dont les uns portoient les maillets, les autres les haches desquelles les victimes estoient assommées ; d'autres les sceptres ou couteaux pointus dont elles estoient esgorgées ; d'autres les Dolabres, grands cousteaux dont les victimes estoient desmembrées, et tous ces victimaires la moitié du corps nue, ne portans qu'un habit fort court de la ceinture en bas et faits presque tous de peaux de bestes sacrifiées, ayant toutesfois chacun un chapeau de fleurs à la teste, ainsi que tous les autres qui aydoient en quelque sorte que ce fust à faire le sacrifice.

Après estoient conduites les victimes et hosties par quelques victimaires ; c'estoient sept bœufs pour estre sacrifiés à Jupiter Capotas, et sept autres indomptés à Minerve Péone, pour symbole de ce qu'elle n'avoit jamais esté souhmisé au joug du mariage ; ils avoient tous les cornes dorées et la teste parée avec des chapelets ou gros grains ronds et dorés, enfilés en de longues chaisnes, qui leur pendoient des deux costez assez bas ; ces victimes estoient suivies de quelques petits sacrificateurs, desquels l'un portoit le vase de l'eau Lustrale et qui suivoit un Flamine, qui avec un rameau alloit jettant l'eau d'un costé et d'autre sur les assistans, afin qu'ils fussent purs et nets pour assister



au sacrifice. Un autre portoit le petit coffre nommé *Acerra*, où estoient mises les drogues aromatiques, comme l'encens, la Myrrhe et l'Aloès. Un autre avoit sur sa teste le *Préfénicule*, vase où estoit tenu le vin du sacrifice ; un autre entre ses mains le *Simpule*, petit gobelet, avec lequel la libation se faisoit, c'est-à-dire le vin estoit tasté par le sacrificateur et des assistans devant que de l'offrir. Un autre portoit sur la teste dans une corbeille la *Mole salée*, ou le *Gasteau* fait d'orge, de sel et d'eau. Assez loin de ceux-cy marchoient douze joueurs de flutes faites de buys, et quelques chanteurs qui racontoient dans leurs hymnes les louanges de Jupiter et de Minerve ; après venoient les *Triumvirs Epulons*, qui estoient ceux qui souloient annoncer au peuple en quel temps il falloit faire les banquets aux Dieux. Ceux-cy estoient suivis des *Flamines*, le dernier desquels estoit le *Diale Flamine* de Jupiter avec son chapeau de laine blanche, revestu d'une Aube de lin si blanche et si nette qu'il n'y paroissoit aucune tache. Après, le Collège des *Augures*, tenant chacun en leurs mains le baston *Augural*.

Le grand Pontife venoit le dernier de tous, avec une gravité non-pareille, revestu d'un linge de lin si blanc qu'il sembloit surpasser la blancheur ordinaire des autres ; cette chemise toute froncée à petits plis luy frappoit jusques sur la pointe des pieds. Il avoit sur sa teste une façon de chapeau, qui se pouvoit presque appeler un voile, parce qu'il sembloit luy voiler la teste avec une petite pointe en haut de laquelle pendoient deux cordons qui le tenoient et luy tomboient sur la poitrine des deux costez ; il avoit en la main son *Litue*, ou baston pastoral, et devant luy aux deux costés deux *Flamines* qui portoient chacun un grand clou d'airain qui avoient esté sacrés et purifiés.

Toute cette pompe estant passée, le Prince Godomar marcha tout seul, la Couronne en la teste et le sceptre en la main, ayant auprès de luy les faisceaux et les masses, et après une grande foule de Chevaliers et de solduriers.

Ils parvinrent en cet ordre au Temple, où la Reyne Argire, la Nymphé, et Rosanire, et les autres Dames estoient desja avec Rosiléon et Adraste, et chacun ayant pris sa place, les Proclameurs firent une publique défense à tous Artisans et autres de faire aucune œuvre durant le sacrifice, parce qu'ils croyoient que si le sacrificateur pendant le sacrifice voyoit faire quelque ouvrage, il estoit profané et le falloit recommencer, comme aussi de faire silence et ne faire aucune action indue sur peine de chastiment.

Incontinent le Flamme Diale, qui ce jour estoit Sacrificateur, faisant apporter de l'eau Lustrale se lava les mains et puis en jetta sur tous les assistans, afin que plus purs et plus nets ils assistassent au sacrifice, et s'approchant s'accusa d'estre homme, atteint de plusieurs fautes, en demanda pardon aux Dieux, et non seulement de ses erreurs, mais aussi de toutes celles des assistans ; et lors prenant une torche faite de Tède qu'un Flamme luy présenta, et qui avoit esté allumée à un feu pur et net, en fit esprendre le bois qui estoit arrangé soigneusement sur l'Autel, paré de festons tout à l'entour, et faisant approcher les victimes, il commanda qu'elles fussent laissées en liberté, et puis prenant le coin de l'Autel, et se tournant du costé de l'Orient, il invoqua premièrement Janus et Vesta, puis Jupiter très-bon et très-grand, l'appelant Père, et après luy, tous les Dieux. Et enfin adressant sa parole à Jupiter et à Minerve, il déclara que c'estoit eux particulièrement ausquels estoit offert ce sacrifice ; ce fut

alors qu'un Flamine s'approchant de luy, alloit lisant les paroles qu'il avoit à dire de mot à mot, de peur que venant à manquer à quelqu'une le sacrifice fust failly ; et telles furent les paroles qu'il prononça :

O père très-bon et très-grand, fils de Saturne et de Rhée, Jupiter commencement et fin de tout, qui resplendis seul en toy-mesme et comme séparé de tout, vas marchant par-dessus tout, qui es assis entre les Egyptiens sur le Mélilot, Esprit, Créateur, Gardien et Recteur du Monde, Destin dont l'ordre des causes dépend, nature qui produits tout, Providence qui pourvois à tout, Univers qui es partout, Éternel qui fus avant tout et qui seras après tout. Toy, Jove, qui pour profiter aux mortels, conçus en ton cerveau Minerve et qui l'enfantas à l'ayde de Vulcan, lorsque d'une hache il t'ouvrit la teste. Et toy ô Tritonide Minerve, apprenant aux mortels à bien consulter, à justement juger et à équitablement faire, Déesse d'éternelle virginité, salutaire à ceux desquels l'entendement est aliéné, recevez, ô grandes et puissantes Déitez, les vœux et les sacrifices qu'Amasis, nostre grande Nymphé, vous offre pour son salut, pour le bien de ses Estats, et pour le repos de ses peuples. Et parce qu'il n'y a rien que vous ayez plus agréable en l'Univers que l'homme ny rien en l'homme que l'entendement, accordez, ô Père tout grand et tout bon, Jupiter Capotas, et vous Déesse de la Prudence et de l'entendement, Minerve Péone, accordez, dis-je, la requeste que cette grande Nymphé vous fait et tous ceux aussi qui assistent à cet humble devoir qui vous est rendu, que les clous sacrés, que le Prince Godomar nostre Protecteur, et en qualité de Souverain Magistrat va planter selon vos ordonnances obtiennent pour Rosiléon et pour Adraste la mesme grâce qu'auprès de la Ville Githée Orestes jadis obtint,

lorsqu'estant assis sur ta pierre, ô Jupiter, il guérit de son forcènement.

Après ces paroles dites si haut que la plus grande partie du peuple qui estoit à genoux les pouvoit entendre, la Mole Salée luy fut présentée, qu'il mit incontinent sur la teste des bestes qui devoient estre sacrifiées, y adjoustant de l'Encens masle, et c'estoit ce qu'ils appelloient immolation ; après il espendit du vin, mais devant cette effusion il en gousta un peu avec le vase dit Simpule, et en présenta aux assistans qui en firent de mesme, et cette action s'appelloit Libation. Après la victime ainsi mactée (c'est-à-dire augmentée), il luy arracha du poil d'entre les cornes et le jetta au feu, qui estoit le vray commencement du sacrifice ; après il se tourna du costé de l'Orient, et ayant pris un cousteau il le passa dessus la victime depuis la teste jusques à la queue, et enfin après avoir offert les bœufs à Jupiter Capotas, et les taureaux à Minerve Péone, il commanda aux victimaires de donner les coups de maillets, et aux autres de supposer les cousteaux, car ils n'eussent osé dire égorger ou tuer, dautant que ces termes de mauvais augure estoient évités par eux en leurs sacrifices. Les victimaires qui n'attendoient que ce commandement ne le reçurent pas plustost que les coups furent donnés, et presque en même temps les bestes estans bronchées, le Secespite leur fut poussé dans la gorge, ce sont les termes qu'ils usent, et incontinent les Patères et les Disques reçurent soigneusement le sang duquel le Sacrificateur en jetta dans le feu une partie avec du vin et de l'encens masle, et du reste il en arrosa l'Autel et en fit tomber quelque goutte sur les assistans.

Ce fut une diligence extrême que celle avec laquelle ces victimes furent ouvertes, despoillées et lavées, et

enfin portées sur une table nommée Enclabris, et qui avoit donné nom à tous les vases qui servoient aux sacrifices, que communément on nommoit Enclabres, près de laquelle le Flamme sacrificateur s'approcha accompagné de deux Aruspices, auquel on présenta un couteau d'airain fort long, et ayant le manche garni d'ivoire et de clous d'airain de Cypre, avec le pommeau d'argent. Ce fut avec ce couteau qu'il se mit à remuer les entrailles pour les contempler, et voir si la victime avoit esté bien immolée, maectée et sacrifiée, car bien souvent quand on y avoit commis quelque faute, elles se trouvoient défailantes en quelqu'une des principales parties. Or cette fois ils trouvèrent le cœur, le poulmon et le foie (qui estoient les trois intestins qu'ils contemploient), fort entiers, ayans toutesfois la couleur plus ternie qu'elle ne devoit pas estre ; mais pour ne point troubler l'assemblée, ils n'en firent point de semblant, car cela signifioit dissensions, guerres et outrages. Après donc avoir bien visité les victimes elles furent remises aux victimaires qui les démembrèrent et séparèrent selon leur coutume fort proprement et promptement ; ce qui devoit estre bruslé et consumé sur l'Autel fut enveloppé de farine, mis dans une corbeille, et présenté au Flamme et le reste fut divisé dans les pots et chaudières pour estre cuit et estre mangé par les sacrificateurs et autres assistans. Le Flamme ayant la part des Dieux, l'offrit de nouveau à Jupiter Capotas et à Minerve Péone, et ensemble à Janus et à Vesta ; car comme tous les sacrifices commençoient par ces deux, aussi devoient-ils estre achevés par eux. Et lorsque pièce à pièce il eut jetté dans le feu allumé sur l'Autel quelque peu de la Mole Salée et du vin, et quantité d'encens masle, les Aruspices se mirent à contempler l'effect du feu, et de



quelle façon la victime estoit consommée. Ils virent donc que le feu faisoit bien son effect, s'esprenant et bruslant comme il devoit, si bien qu'enfin tout demeura consumé, mais ils reconnurent aussi que sur le commencement la couleur estoit telle que celle d'un feu de soufre, que la flamme n'alloit pas juste en pyramide ondoyante, mais se rouloit comme oppressée du vent, et revenoit quelquefois en soy-mesme, que d'autres fois le brasier vomissoit comme des flocons de feu qui se destachotent avec des pétilllements extraordinaires, que la fumée aussi trop epaisse, lente et obscure, s'enveloppoit en elle-mesme par de divers destours, sans s'eslever, ny perdre dans le Ciel comme elle devoit faire ; de quoy estonnés ils visitèrent le bois qui estoit au feu, de peur qu'il n'y en eust quelqu'un de ceux qui estoient défendus, comme Olivier, Laurier, escorce de Chesne, ou de quelqu'autre bois gras, creux ou moelleux ; mais ils le trouvèrent bien sec et bien choisy, ce qui leur donna encore plus de crainte et de frayeur, qui fut toutesfois amoindrie lorsque sur la fin ils virent que le feu s'éclaircissant, et la fumée se purifiant, la victime demeura dûment consumée, et avec une odeur telle qu'ils eussent pu désirer.

Cependant qu'ils faisoient ces considérations, tout le peuple estoit en prière, et approchant diverses fois la main de la bouche adoroient ces Dieux en la baisant. Les Saliens chantoient au son des flutes de buys des Hymnes à l'honneur de Jupiter et de Minerve, sans se donner repos que tout le Sacrifice ne fust achevé, et que le Flamine, par la dernière parole n'eut donné congé aux assistans, qui ne fut pas sitost prononcée, que le grand Pontife prenant les clous sacrés, les lustra de nouveau, les offrit à Jupiter et à Minerve, et tenant le coin de l'Autel, fit des prières dessus, les accom-



pagna de vœux publics, et enfin les présenta au Prince Godomar, qui les recevant avec honneur et dévotion fit ses vœux particuliers, et après en toucha les tempes de Rosiléon et d'Adraste... Cependant le Prince Godomar tenant les Clouds en la main gauche et le marteau en la droite, conduit par le grand Pontife et le Flamine Diale, s'en alla vers la muraille du costé droit du Temple, et qui avoit son aspect tourné à l'endroit du Sacraire de Minerve, et là au lieu qui luy fut montré, appellant à haute voix par trois fois Jupiter Capotas, et Minerve Péone, il y planta les Clous si avant, qu'il n'en paroissoit que la teste. Mais, chose estrange, en mesme temps qu'il donna les premiers coups, il sembla que Rosiléon et Adraste en eussent esté frappés, car ils tombèrent en terre sans sentiment, et y demeurèrent jusques à ce que le Prince Godomar fut revenu vers eux, et que le Flamine leur eut jetté dessus de l'eau Lustrale ; mais alors, reprenans le sentiment, ils revinrent comme d'un profond sommeil.

(IV, 1130-1141.)

## UNE CONTESTATION CORNÉLIENNE

[Polémas assiège Marcilly ; furieux contre Adamas qui dirige la défense de la ville, et lui a infligé un échec, il a fait enlever Alexis, qu'il croit fille d'Adamas, et qui est en réalité Céladon déguisé sous les habits de vierge druide. Son intention est de mettre Alexis à la tête de quelques soldats, et de la forcer d'incendier, elle-même, une porte de Marcilly. Mais Astrée, ayant pris, ce jour-là, par manière de passe-temps, les habits d'Alexis, a été entraînée par les soldats à la place d'Alexis ; pour sauver la vie à Alexis, elle ne se fait pas connaître à Polémas, et feint d'être la fille d'Adamas. De son côté, Céladon, revêtu des habits d'Astrée, a couru après les ravisseurs, est arrivé au camp de Polémas, et, pour arracher Astrée à la mort, soutient hautement qu'il est Alexis, fille d'Adamas ; Astrée, persistant dans son dévouement, s'obstine à affirmer le contraire.]

Mais à peine avoit-il <sup>1</sup> fait le commandement, qu'on luy amena une Bergère qui désiroit de parler à luy ; aussitost qu'Astrée la vit, elle reconnut que c'estoit Alexis, vestue de ses habits ; ô quel tressaut fut celui qu'elle reçut, car sachant bien que tout le mal qu'on luy vouloit faire n'estoit que d'autant qu'on la croyoit estre fille d'Adamas, elle eut peur que si Alexis estoit reconnue, ce ne fut sur elle que tout le mal vint à

tomber, et pour luy en donner quelque advis : O belle Bergère, luy dit-elle, quel destin te conduit en ce lieu, où on ne cherche que moy comme fille d'Adamas ? C'est, respondit Alexis, véritablement mon destin, qui m'amène en ce lieu, pour désabuser ceux qui te prennent pour moy. O Astrée, s'escria Astrée, et quel est ton dessein de vouloir innocemment te sacrifier pour un autre ? Alexis sans luy respondre, et se tournant vers Polémas qui les oyoit, mais qui ne comprenoit pas ce qu'elles disoient : Seigneur, lui dit-elle, vous voyez que je suis toute en eau, c'est pour la haste que j'ay eue de vous oster de l'erreur où vous estes. Et de quelle erreur, dit-il, ô Bergère, veux-tu parler ? De celle, répliqua-t-elle, où vous peuvent avoir mis ceux qui vous ont amené cette Bergère, dit-elle luy montrant Astrée, pour moy qui suis la fille d'Adamas. Et quoy, adjousta Polémas, est-ce toy qui es la fille de ce méchant homme ? Seigneur, respondit-elle, si vous appelez Adamas méchant, je suis sans doute fille de celui que vous nommez ainsi. Seigneur, interrompit Astrée, ne la croyez pas, quelque maladie d'esprit la fait parler de cette sorte ; elle est Astrée, fille d'Alcé et d'Hypolite, et moy je suis la fille du grand Druyde Adamas, et de fait vous voyez quels habits elle porte, et de quels je suis revestue. Et parce que ceux qui les oyoient disputer, et qui avoient commencé de lier les mains d'Astrée, s'arrestoient, elle leur tendoit les siennes et disoit : « Non, non, Seigneur, liez moy seulement, car je vous assure que je suis la Druyde Alexis. Au contraire, Alexis s'y opposoit. Seigneur, s'escrioit-elle, en esloignant les mains d'Astrée, et présentant les siennes aux liens, que ces habits ne vous déçoivent pas, ce matin, comme nous avons desja fait plusieurs fois, nous les avons changés pour passe-temps, et considérez

que cette fille est trop jeune pour avoir demeuré si longtemps aux Carnutes comme j'ay fait ; que s'il vous plaist de luy demander des particularités des filles Druydes, quelle connoissance elle y a, et quels sont les statuts de ces Vierges, je m'assure que ses responces vous feront connoistre qu'elle s'attribue une qualité qui ne luy est point due. Polémas et tous ceux qui estoient autour d'elles demeurèrent ravis d'ouyr cette dispute, en laquelle celle qui vaincroit devoit estre exposée à la mort ; et après les avoir quelque temps considérées toutes deux, et avec combien d'opiniastreté elles soustenoient leur cause, Polémas les interrompant : Hé, pauvres filles, leur dit-il, et de quoy disputez-vous ! Pensez-vous qu'en ce lieu on donne quelque grande récompense à celle qui de vous deux est Alexis fille d'Adamas ? Vous estes trompées, ici l'avantage qu'elle doit attendre n'est qu'une mort très-assurée, car demain elle sera attachée à la pointe de nos picques, et avec un flambeau en la main, j'ordonne qu'elle aille mettre le feu à la porte de la ville, où elle ne peut espérer moins que de mourir, soit par leurs mains, ou par les nostres, si ce n'est que l'affection paternelle puisse tant sur l'âme de ce meschant, qu'il ouvre les portes et nous laisse entrer. Seigneur, dit alors Alexis, j'ay su ce que vous me dites, et la compassion que j'ai eue de cette Bergère innocente m'a fait haster de venir, de peur qu'elle souffrît la peine qui m'est due. Et pourquoy, adjousta Polémas, penses-tu qu'elle te soit due ? Parce, adjousta-t-elle, qu'on dit que l'enfant doit porter l'iniquité du père ; et n'est-il pas raisonnable, si cela est, qu'estant Alexis, je souffre pour Adamas qui est mon père, et non pas Astrée qui est cette innocente Bergère ? Seigneur, interrompit Astrée, ces raisons qu'Astrée a dites, me font opiniastres à vous dire

qu'elle n'est pas bien en son bon sens, et que c'est moy qui suis celle que mes habits découvrent ; je vois desja les Dieux assez irrités contre cette contrée, je ne voudrois pas que cette Bergère estant exposée innocemment à la mort, fût cause d'appesantir davantage leurs mains sur le Forez, c'est moy qui dois payer pour mon père, et non pas toy, Astrée, qui ne luy touches en rien. Alexis alors l'interrompant : Ah, belle Bergère, luy dit-elle, quelle erreur te séduit, et quelle manie te possède ? Pourquoy veux-tu sans raison finir si tost tes beaux jours ? Conserve, conserve-toy pour le bonheur de celuy qui te possèdera, et pour la gloire du Forez, et l'honneur des rives de Lignon, et laisse-moy payer ce que je dois à la Nature comme fille d'Adamas, sans me vouloir ravir le bonheur que par cette mort je prétends. Seigneur, continua-t-elle, se tournant vers Polémas, vous estes bien assuré que de nous deux il n'y en a qu'une qui soit fille d'Adamas ; or je vous jure par le Guy de l'an neuf... que cette Bergère que vous voyez devant vous n'est point Alexis fille d'Adamas, et que c'est Astrée ; renvoyez-la donc, Seigneur, sans luy faire mal, et me retenez pour m'exposer à toutes les morts qu'il vous plaira ; pourriez-vous imaginer qu'attendant une mort assurée demain, je voulusse aujourd'huy estre si parjure et méchante ? Astrée qui vit que Polémas se laissoit aller aux persuasions d'Alexis : Ah ! Seigneur, interrompit-elle, se jettant à ses genoux, que les persuasions de cette fille ne vous fassent point faillir ; sachez, Seigneur, que depuis la perte qu'elle a faite de son père et de sa mère, et qu'elle se laissa choir dans Lignon où elle faillit de se noyer, elle a tousjours eu le jugement mal rassis ; si bien que quelquefois elle se figure d'estre non seulement une Druyde comme maintenant elle fait, mais

un Chevalier, et jure et fait des sermens extrêmes à ceux qui ne la veulent pas croire ; ayez pitié d'elle, Seigneur, je vous supplie, et la renvoyez à son oncle Phocion, qui, sans doute, la cherche partout, de peur qu'elle se soit allé jeter dans quelque estang, ou dans Lignon, comme elle eust fait, il y a longtemps, sans l'extrême soing qu'il a eu de la garder.

(IV, 1284-1289.)



Nous reproduisons ici l'épisode le plus dramatique du tome V, qui est l'œuvre de Baro.

[Ce passage est extrait du récit de la reconnaissance de Céladon par Astrée. Adamas a décidé de faire connaître à Astrée, avant la fin du jour, qu'Alexis est Céladon habillé en vierge druide. Il a combiné avec Léonide un stratagème destiné à amener progressivement Astrée à la connaissance de la vérité. Léonide a demandé à Astrée si elle ne désirerait pas revoir Céladon, et la bergère a accepté, non sans trouble, croyant que Léonide va faire apparaître l'ombre du berger qu'elle aimait. Céladon est dans l'angoisse, car il se demande comment sa maîtresse accueillera la révélation de son déguisement et de sa désobéissance, puisqu'il a eu l'audace de se montrer à elle avant qu'elle l'ait rappelé. Léonide, Astrée, Alexis, sont entrées dans un bois fort sombre. C'est Astrée elle-même qui raconte la scène.]

Or il faut que vous sachiez, mes compagnes, que cependant que nous allions nous enfonçants dans le bois, Alexis paroissoit tousjours plus espouvantée, et sembloit à sa contenance, qu'on la menast plustost à la mort qu'en un lieu où j'espérois recevoir d'elle le secours que je luy avois demandé. Ses pas estoient incertains et chancelants, et les couleurs de son visage n'estoient pas plus vives que celles du pauvre Adraste

durant qu'il estoit insensé. Moy qui m'en prenois garde, et qui la voyois affoiblir de moment en moment : ma maistresse, luy ay-je dit, je croyois estre la moins courageuse fille du monde, mais à ce que je voy, vous estes encore moins hardie que je ne suis. En vérité, mon serviteur, m'a dit Alexis, je sais si peu où Léonide nous mène ny ce qu'elle veut faire de nous, que cette incertitude m'estonne, et me fait douter si le lieu où elle nous conduit ne sera point plustost pour moy un lieu de supplice qu'un lieu de repos. Je m'assure, ay-je adjousté, que nous en serons bientost esclaircies, car nous voicy desja sous des arbres dont le feuillage est si espais qu'à peine y trouvons-nous assez de jour pour remarquer nos visages ; et puisque pour mettre plus facilement son entreprise à exécution elle cherche les lieux les plus obscurs, je ne pense pas qu'en toute l'estendue de ce bois, elle en pust trouver un plus favorable que celui-cy. Le lieu, m'a dit Alexis, est vrayment bien solitaire, mais je ne puis pas comprendre comme il sera possible que parmy l'horreur que j'y vois, Léonide vous puisse présenter quelque objet qui vous soit agréable. Pourvu, luy ay-je respondu, qu'elle accomplisse sa promesse, et qu'elle me fasse voir Céladon, je suis contente, et quelque horreur que nous remarquions dans cette solitude, elle se perdra sans doute au premier regard de mon Berger. Vous estes donc bien résolue, a-t-elle repris, de souffrir qu'il se présente devant vous ? J'y suis si résolue, luy ay-je répliqué, que je luy commanderois mille fois au lieu d'une, et je meure si j'eus jamais de passion esgale au désir que j'ay de le revoir. Puisque cela est, m'a dit Alexis, avec une contenance bien plus assurée qu'elle ne l'avoit auparavant, allons, belle Astrée, où le Ciel doit prononcer par la bouche de

Léonide le dernier Arrest de nostre félicité. Moy qui croyois qu'elle parlast de nostre retraite parmy les Carnutes <sup>1</sup>, qui n'estoit désormais retardée que par la volonté que j'avois de revoir encor un coup Céladon : Allons, ma Maistresse, luy ay-je répondu, où le Ciel nous doit oster le dernier obstacle qui s'oppose à ma prospérité. Disant cela j'ay pris garde que Léonide s'est arrestée, et que se tournant à nous, elle nous a dit avec une voix un peu forcée, et d'un ton plus grave qu'à l'ordinaire : Voicy, Astrée, où les Dieux ont destiné que Céladon vous soit rendu, advisez d'estre attentive à ce mystère, et résolvez vous pour quelque temps au silence, de peur que vous ne le profaniez par vos paroles. A ce mot elle a commencé d'ouvrir son livre, et mettant en terre le genou gauche, le visage tourné du costé d'où le Soleil se lève, elle a tiré un cousteau de sa pochette, par le moyen duquel ayant coupé une branche d'aly sier, elle y a gravé quelques caractères et a prononcé certaines paroles où je n'entendois rien du tout. Après cela elle s'est levée, et s'en venant à nous : Souvenez-vous, Astrée, m'a-t-elle dit, que vous avez promis d'observer tout ce que je vous commanderois, prenez-donc bien garde à n'y faillir point sur peine d'irriter les esprits dont je vay invoquer la puissance. Disant cela, elle s'est tournée du costé de l'Orient, puis du Midy, et enfin du Septentrion et de l'Occident, et à chaque tour, marmottoit quelque chose. Enfin elle s'est approchée de moy, et après avoir imprimé un cerne <sup>2</sup> sur la poussière : Mettez-vous là, m'a-t-elle dit, belle Astrée, et préparez-vous à recevoir le plus grand contentement que vous eustes ja-

1. Astrée désire ardemment se retirer avec Alexis parmi les filles druides.

2. Un cercle.

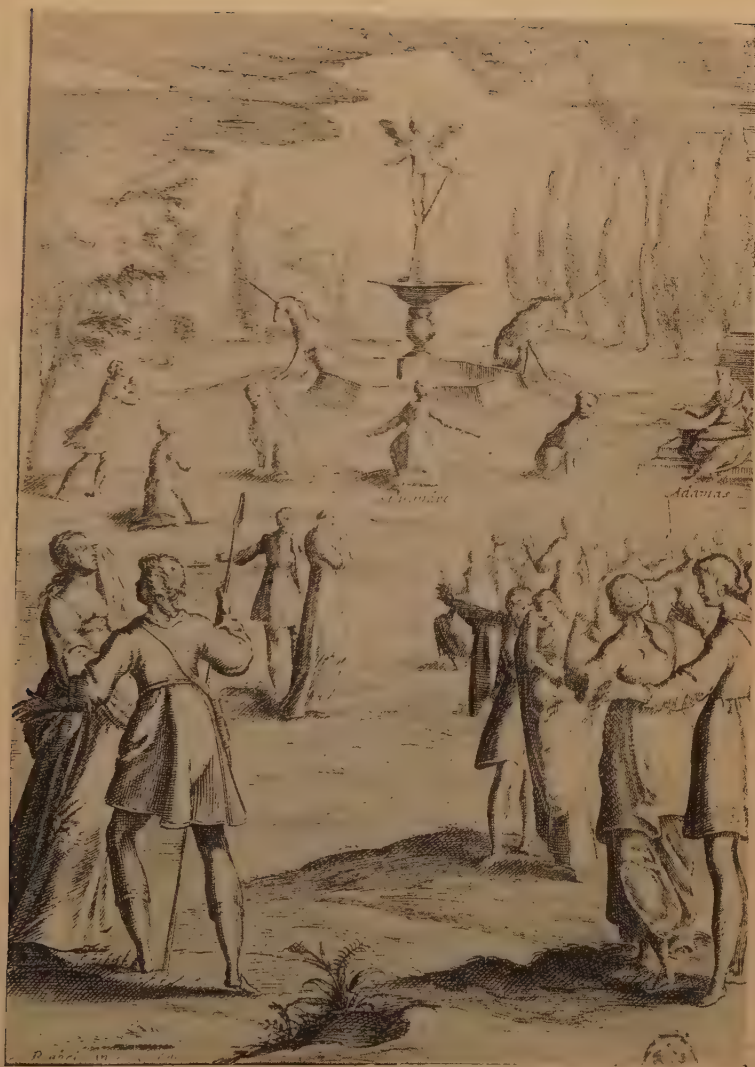
mais. Puis se tournant vers Alexis, et l'ayant aussi fait mettre dans un cerne : Grands Dieux, a-t-elle dit tout haut, qui faites les destinées, puissant Amour, en faveur de qui je pratique un secret qui ne fut jamais connu d'autre mortel que d'Adamas, Esprits bienheureux qui jouyssez des plaisirs que produit une amitié inviolable, Dieux, Amour, Esprits, je vous appelle pour tesmoins ou plustost pour autheurs de ce miracle, et vous conjure de redonner à la Bergère Astrée l'image, ou plustost la personne mesme de Céladon. A ce mot me regardant d'un œil doux, et s'approchant de moy avec une desmarche fort posée : J'ay vu, m'a-t-elle dit, Céladon qui n'attend autre chose pour se présenter devant vous, que le commandement sans lequel vous luy défendistes d'estre jamais si osé que de paroistre en vostre présence ; ne voulez-vous pas, a-t-elle continué, le luy ordonner ? Je le veux, sage Nymphé, luy ay-je respondu, pourvu que je sache de quelle façon ou en quels termes je le dois prononcer. Pour vous délivrer de cette peine, a repris Léonide, il faut que vous redisiez ce que je diray. Alors ayant commencé tout haut à dire : Céladon, j'ay dit après elle : Céladon, et ayant adjousté : Je vous commande, j'ay dit aussi : Je vous commande ; de vous présenter à moy, a repris Leonide, et moy j'ay dit : de vous présenter à moy. A ce mot la Nymphé me regardant et puis Alexis : Qu'est-ce, a-t-elle dit, belle Astrée, ne voyez-vous pas Céladon ? Je ne voy rien encore, luy ay-je respondu, regardant autour de moy toute craintive, et j'ay bien peur que pour me punir de l'offense que je commis contre son amour, il me veuille priver de la joye que j'aurois de luy en pouvoir demander pardon. Alors j'ay jetté l'œil sur Alexis, et la voyant dans une frayeur extraordinaire : Peut-estre,

ma maistresse, luy ay-je dit, vous le voyez. Hélas, m'a-t-elle respondu, je le voy vrayment, et je le touche. Mais à ce mot la voix luy a failly, et Léonide prenant la parole : Mais, a-t-elle continué, il est croyable, Astrée, que vous avez manqué en quelque chose, touchant ce commandement, si ce n'est aux paroles, c'est peut-estre en la pensée. Je vous assure, belle Nymphé, luy ay-je dit, que je ne croy pas avoir failly ny en l'un ny en l'autre. Alors m'ayant fait redire jusqu'à trois fois ces mesmes mots : Céladon mon fils, je vous commande sur peine de me déplaire, de vous présenter à moy, o Dieux, mes compagnes, que vous diray-je, j'ay vu, chétive que je suis, Alexis, ou plustost Céladon luy-mesme, prosterné à mes pieds, qui m'embrassant les genoux : le voicy, m'a-t-il dit, mon bel Astre, ce fils que les eaux ont espargné, de peur d'esteindre une seule estincelle de ses flammes. Moy qui croyois que ce fust encore Alexis : Ah, ma maistresse, luy ay-je dit en l'embrassant, que vous estes cruelle de vous mocquer de moy. Belle Astrée, a repris Céladon, il n'est plus temps que je sois appellé vostre maistresse ; j'ay trop de gloire à porter le nom de vostre très-humble serviteur, et pour marque, a-t-il adjousté, qu'autrefois cette qualité m'a esté donnée, voila, a-t-il dit, mettant la main dans son sein, et tirant le mesme ruban qu'il m'arracha le jour qu'il se jetta dans Lignon, voila le dernier témoignage de vostre colère, qui tient attachés ensemble tous ceux que vous m'aviez donnés de vostre amitié. Alors ouvrant la boîte où est mon portrait, et me le présentant : Ne soyez pas ingrate, a-t-il adjousté, jusqu'au point de méconnoistre vostre visage, et si je suis si malheureux que de n'estre plus connu de vous, pour le moins n'exercez pas cette rigueur sur vous mesmes. A ce mot il s'est

tu, et comme s'il eust falu que son silence eust esté cause du mien, je suis demeurée sans pouvoir dire seulement une parole...

Aussitost que j'ay eu jetté les yeux sur ma peinture sur la bague et sur le ruban que Céladon m'a présentés, j'ay porté mes regards sur luy, et les y ayant arrestés un peu fixement, j'ay reconnu si parfaitement son visage, que je me suis estonnée de quoy j'avois pu demeurer si longtemps dans l'aveuglement où j'avois esté détenue. D'abord j'ay esté sur le point de l'embrasser, et de suivre le premier mouvement de mon amour. Mais tout à coup, me remettant en mémoire l'estat où il m'avoit vüe, les faveurs qu'il avoit reçues de moy, et combien de fois il avoit eu la liberté de baiser ma gorge, ma bouche et mes yeux, cela m'a mise dans une telle confusion, que je suis restée aussi immobile qu'une souche. C'est alors que s'est commencé dans mon âme un combat entre l'Amour et la raison ; la pitié tenoit le party de l'un, et l'honneur suivoit le party de l'autre ; l'Amour me représentoit l'extrême obeyssance de ce Berger, sa fidélité inviolable, sa passion, et sa fortune ; et la Pitié se meslant par la-dedans essayoit de me persuader de donner désormais quelque fin à ses supplices ; mais la raison et l'honneur me faisants voir clairement les mauvais desseins qu'il cachoit sous cette feinte, et me commandants de faire quelque action qui pust témoigner à tout le monde que je n'estois nullement complice de ce déguisement, j'ay enfin suivi cette dernière résolution, et entrant dans la plus grande colère où j'ay jamais esté, sans me souvenir qu'il avoit desja demeuré assez longtemps à genoux, et sans luy faire aucun signe qu'il se levast : Cruel, luy ay-je dit, qui attenté contre mon honneur, et qui avec une imp





### LE DÉNOUEMENT DU ROMAN

Apparition du Dieu Amour sur une pyramide de porphyre  
au-dessus de la fontaine de la Vérité d'Amour



lence insupportable, oses encore te présenter devant la personne du monde qui a le plus de sujet de te haïr, comment ne rougis-tu point de ton effronterie ? Perle et trompeuse Alexis, meurs pour l'expiation de ton crime, et comme tu as eu assez de malice pour me séduire, trouve assez de courage et de raison pour me satisfaire. A ce mot, me démeslant de ses bras, au lieu que j'ay pu, j'ay commencé à vouloir fuir ; mais luy me retenant par ma jupe : Belle Astrée, m'a-t-il dit, je n'attendois pas de vostre rigueur un traitement plus favorable, je savois bien que ma faute méritoit un semblable chastiment ; mais puisqu'il est fatal que je meure, et que vostre belle bouche en a prononcé le dernier Arrest, par pitié ordonnez-moy quel genre de mort vous voulez que je suive, afin que mon repentir et l'obeyssance que je vous rendray en ce dernier moment, servent de satisfaction à vostre colère. J'avoue que le ton de la voix avec lequel il a proféré ces paroles m'a touchée bien sensiblement, et que peu s'en est fallu que je n'aye cédé aux efforts que faisoit en moy la compassion. Mais estant bien résolue desja à faire quelque violence non pas seulement sur luy mais sur moy mesme, j'ay paru obstinée en mon premier dessein, et retirant ma jupe avec une force : Meurs, luy ay-je dit, comme tu voudras ; pourvu que tu ne sois plus, il ne m'importe. A ce mot je l'ay quitté.

(V, 440-449.)

*Lettre de Monsieur de Borstel, gentilhomme ordinaire  
de la chambre du Roi, conseiller et agent près Sa  
Majesté, pour quelques-uns des Princes de l'Empire.*

*A l'Autheur.*

Monsieur,

Voici une lettre qui vous est escrite d'Allemagne par des personnes qui vous sont inconnues, aussi bien que la main de celui qui vous l'envoie. J'espère néanmoins, si elle ne vous est agréable à cause de son style, qui sent merveilleusement la rudesse de son terroir, ni de son sujet (attendu que vous n'avez point besoin de tirer de si loin vos louanges), que vous ferez quelque estat, pour la qualité et le mérite de ceux qui en sont les Autheurs. Ce sont la pluspart Princes et Princesses des plus illustres maisons de la Germanie, au nombre de vingt-neuf, et le reste, Dames et Seigneurs qualifiez, qui ne sont pas si Amoureux que les autres, comme de l'élégance de vos rares écrits, dont la lecture leur a donné matière pour l'établissement de leur Académie, et le particulier plaisir qu'ils y prennent, occasion de vous en demander incessamment la suite. Et m'ayans choisi pour vous adresser cette dépesche, vous croyans en France où je fais mon ordinaire séjour, je m'acquitte de ce devoir, vous suppliant, Monsieur, de les vouloir favoriser d'un n

de responce, afin que je leur puisse tesmoigner le soin que j'ay de satisfaire à leurs commandements. Vous en saurez avec le temps tous les noms. Et pour moi qu'ils ont voulu honorer de celui d'Alcidon, je ne prétends point de qualité plus avantageuse,

Monsieur, que celle de Votre très  
humble et très obeyssant serviteur,

DE BORSTEL.

*Lettre écrite à l'Auteur.*

Monsieur,

Ces lignes que vous jugerez aisément n'estre point escrites, ni encores moins conçues par ceux de vostre nation, vous tesmoigneront d'abbord, le désir et la curiosité de quelques Estrangers, desquels la première ambition est de vous connoistre aussi bien de vue, qu'ils vous connoissent desja, par ce rare et divin esprit, qui esclatte en chasque feuille, voire mesme en chasque ligne de vos inimitables œuvres. La seconde de pouvoir faire autant paroistre un jour, les plaisantes rivières et contrées de leur pays, sous vos Auspices, que la rivière du doux coulant Lignon et la Province de Forez se sont relevées depuis vos beaux escrits ; ausquels seuls l'une et l'autre doivent advouer qu'elles sont obligées de leur gloire, et de leur vie, de mesme que nous tous, de nos premiers et meilleurs contentements ; puisque nous ne croyons pas que nous en puissions recevoir, qu'en tant que ces magnifiques théâtres de beauté et de chasteté (c'est à dire vos livres d'Astrée), nous en donnent. Aussi a-ce esté à cette seule considération que nous avons depuis peu changé nos vrais noms, après en avoir autant fait de nos habits, en ceux de vos ouvrages que nous avons jugé les plus propres et les plus conformes aux humeurs, ac-



tions, histoire, ressemblance présupposée, parentage d'un chacun et chacune d'entre nous, pour pouvoir ci après tant plus doucement, et avec cette mesme liberté, que nous voyons comme au vieux siècle d'or, reluire en la vie, et aux actions de vos gentils Bergers et gracieuses Bergères, nous entretenir seuls en nos pensées, absents les uns des autres, et nous resjouyr nous trouvant parfois ensemble aux festins et aux assemblées, que les fureurs de nos guerres, hélas, par trop inciviles, nous ont encores jusques ici par la grâce du Tout-puissant permises. Vous pouvez penser, Monsieur, que cela ne se fait jamais que nous n'honorions quant et quant vostre mémoire et vos mérites, et que nous n'advouyons estre infiniment obligés de nous avoir fourni une si digne matière d'honneste resjouissance, mesme parmi tant de troubles et tant d'allarmes, dont nostre patrie s'en va estre quasi de tous costez accablée. C'est là où l'un admire le beau style, l'autre les subtiles inventions, et un autre la singulière méthode dont vous surpassez tous ceux qui se sont meslés d'escire en semblable sujet devant vous. Il ne se peut dire de quel excès de joye nous avons esté ravis, lorsque nous ayons vu et eu entre nos mains la troisieme partie de vostre *Astrée* ; vous estes l'unique qui en peut comprendre l'infinité, et faire conjecture de l'impatience avec laquelle nous en attendons la suite. Nous ne nous croyons pas moins curieux que ceux de vostre nation ; et nous ne voudrions pas aussi estre estimés moins libres, mesmes envers ceux desquels la courtoisie connue, ne nous peut faire craindre aucun refus. C'est donc, Monsieur, en cette assurance, que nous vous supplions bien fort, et vous conjurons par la grandeur des mérites de cette *Astrée*, que vous nous avez si bien su dépeindre, et quasi en-

flammés d'aimer, et suivre les vertus, et dont la gloire vous survivra à vostre souhait, aussi bien qu'au nostre, autant de siècles que le sujet qui l'a fait naistre, vous survivra en vous accompagnant jusques au cercueil, qu'il vous plaise nous faire voir le plustost qu'il vous sera possible, la suite de cette belle Histoire, et ce tant plus que nous avons desja tant de fois, et avec tant d'appétit, lu et relu les premiers Tomes, que nous les savons quasi tous par cœur ; du moins nous nous faisons forts (s'ils estoyent par malheur perdus au monde), de les pouvoir rassembler et mettre parmi nous, par le seul moyen de nos mémoires occupées à ce seul sujet, et qui jamais n'en sont lassées ni rassasiées. Nous ressemblons en cela à l'Erisichon d'Ovide, qui tant plus il mangeoit, et tant plus se trouvoit affamé. C'est (pour vous dire ce qui en est), une faim sans cesse, et une soif qui ne se pourra jamais estancher, laquelle nous travaillant sans relasche, nous fera vous importuner tant que vous vivrez au monde, et nous aussi, à ce que ne cessiez jamais de continuer vos nompareilles inventions, et agréables discours, tant nous en sommes esgalement amoureux et insatiables. Nous nous sommes grandement hazardés en ce que sans vous avoir jamais en rien obligé, voire sans vous connoistre, ou estre connus de vous, nous nous sommes tant émancipés, que de vous rechercher de cette continuation, et de nous promettre desja, d'obtenir de vous toutes nos prétentions. Néanmoins la connoissance que nous avons de vostre courtoisie nous donne sujet de passer encore plus outre, et de vous prier (puisque parmi tous ceux de nostre qualité et connoissance, nous ne croyons point trouver un Céladon tel que celui que vous nous représentez dans vos livres), que vous daigniez nous faire la faveur de

prendre ce nom, et de permettre que dorénavant nous honorions un Urfé comme Céladon parmi nous, et un Céladon qui jamais ne fut vu, comme un Urfé présent. Nous nous sommes tousjours imaginez jusques icy que vostre humeur et vos actions, approchoyent de si près celles de Céladon, que si ce n'estoyent elles-mesmes (ce que nous n'oserions soustenir puisque l'instruction que vous donnez à la Bergère Astrée au frontispice de vostre première partie s'y oppose manifestement), nous les dussions pour le moins croire semblables. Cela estant nous n'aurons pas besoin d'usser de grandes persuasions pour vous faire accepter le nom d'une personne dont vostre vie ne représente pas moins l'idée qu'on la peut lire en vos escrits. Si pourtant nous nous sommes abusés en cette créance, et que nous n'ayons dû approfondir ce que vous avez si dextrement su desguiser, considérez à quelle extrémité nous portera le desplaisir que nous aurons de n'avoir pu trouver dans tout le monde le vrai Céladon que nous avons tant cherché. Obligez-nous donc, Monsieur, d'adjouster aux contentemens infinis que vos premières parties nous ont desja donnés, celui que nous attendons de leur continuation, et de l'acceptation que vous ferez du nom de Céladon. C'est la faveur qu'espèrent de vous ceux et celles-là, qui en la seule considération de vos œuvres et de vos mérites, se sont comme vos gentils Bergers, braves Cavaliers, excellentes Nymphes et gracieuses Bergères, despouillés de leurs sérénissimes, très-illustres et très nobles titres et qualitez, pour prendre les noms et parfois les habits qu'ils ont jusques à cette heure trouvés dans vos livres inimitables, et qui en cette attente, et pendant qu'ils tascheront d'estendre plus loin vos louanges (s'il reste quelque lieu qui n'en soit desja rempli), se publieront

par dessus tous autres de quelque nation qu'ils soyent,  
vos plus affectionnés amis et amies  
Hasémide, Theudelinde, Galathée, Inglande, Clidamant, Parthénopé, Alaric, Adamas, Blisinde, Amidor, Diane, Hylas, Célidée, Mérovée, Méchine, Rithymer, Sylvie, Aristander, Phillis, Placidie, Daphnide, Madonthe, Laonice, Renaut, Circeine, Clarine, Aimée, Astrée, Dorinde,

et vos plus humbles serviteurs et  
servantes, Lisis, Cléontine, Alcippe, Palinice, Célion, Bellinde, Sylvandre, Sylère, Guyemant, Mélide, Méril, Cléon, Célidas, Carlis, Paris, Clarinthe, Amintor, Doris, Adraste.

Du Carfour de Mercure,  
ce 1 du mois de mars, 1624.

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                                                                                                                                              |          |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <b>Analyse de l'<i>Astree</i>.</b> . . . . .                                                                                                                                                 | <b>1</b> |
| L'auteur se défend d'avoir fait dans l' <i>Astrée</i> des allusions personnelles: il se justifie d'avoir placé son action en Forez, et d'avoir choisi comme personnages des bergers. . . . . | 8        |
| Critique d'art; quelques peintures réalistes . . . . .                                                                                                                                       | 11       |
| Histoire d' <i>Astrée</i> et de <i>Phillis</i> (fragments). . . . .                                                                                                                          | 14       |
| Diplomatie amoureuse . . . . .                                                                                                                                                               | 38       |
| Mort de <i>Filandre</i> . . . . .                                                                                                                                                            | 40       |
| La première leçon de <i>Silvandre</i> sur l'amour . . . . .                                                                                                                                  | 43       |
| La première discussion entre <i>Hylas</i> et <i>Silvandre</i> . . . . .                                                                                                                      | 45       |
| La jeunesse d' <i>Hylas</i> ; sa première aventure amoureuse . . . . .                                                                                                                       | 52       |
| Orgueil et amour . . . . .                                                                                                                                                                   | 65       |
| La Prédestination en amour; le mythe des aimants . . . . .                                                                                                                                   | 71       |
| Des héros cornéliens en 1610. Histoire de <i>Célion</i> et de <i>Bellinde</i> . . . . .                                                                                                      | 76       |
| Une histoire en tableaux. <i>Adamas</i> commente les tableaux où est représentée l'histoire de <i>Damon</i> et de <i>Fortune</i> . . . . .                                                   | 92       |
| Amour et connaissance; l'absence est favorable à l'amour . . . . .                                                                                                                           | 97       |
| Un procès amoureux. . . . .                                                                                                                                                                  | 105      |
| Une rêverie au clair de lune. . . . .                                                                                                                                                        | 144      |
| Une leçon de métaphysique amoureuse. . . . .                                                                                                                                                 | 146      |
| Une petite comédie mondaine; <i>Hylas</i> , <i>Florice</i> et <i>Dorinde</i> . . . . .                                                                                                       | 150      |
| Les douze tables des lois d' <i>Amour</i> . . . . .                                                                                                                                          | 161      |
| Une « dispute » de <i>Silvandre</i> et d' <i>Hylas</i> sur l'amour . . . . .                                                                                                                 | 164      |
| Une leçon de théologie druidique . . . . .                                                                                                                                                   | 168      |
| Une autre « dispute » entre <i>Hylas</i> et <i>Silvandre</i> sur l'amour. . . . .                                                                                                            | 176      |
| Une héroïne de la raison et de la volonté, <i>Célidée</i> . . . . .                                                                                                                          | 189      |
| L'auteur à la rivière de <i>Lignon</i> . . . . .                                                                                                                                             | 196      |
| Première rencontre d' <i>Euric</i> et de <i>Daphnide</i> . . . . .                                                                                                                           | 200      |
| <i>Diane</i> et la préoccupation de la « gloire », <i>Phillis</i> et le souci du bonheur. . . . .                                                                                            | 208      |

|                                                                                                        |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| L'origine de l'amour, théorie de la sympathie . . . . .                                                | 211 |
| Émulation de grandeur d'âme . . . . .                                                                  | 220 |
| Une mélancolique évocation du bonheur passé. . . . .                                                   | 231 |
| Naïvetés d'enfants, et amour naissant . . . . .                                                        | 236 |
| Céladon-Alexis arrête les principes de la conduite qu'il doit<br>tenir à l'égard d'Astrée. . . . .     | 244 |
| « Que peu de temps suffit à changer toutes choses » ; une rêverie<br>sur la fuite du temps : . . . . . | 246 |
| La méthode socratique de Silvandre . . . . .                                                           | 249 |
| Une scène à la manière de J.-J. Rousseau . . . . .                                                     | 252 |
| Une protestation contre l'autorité tyrannique des pères sur les<br>enfants . . . . .                   | 258 |
| La politesse en Forez . . . . .                                                                        | 262 |
| La constance en amour est fondée sur la raison . . . . .                                               | 265 |
| Un précurseur de La Rochefoucauld ; rôle de l'amour-propre en<br>amour. . . . .                        | 268 |
| Bélisard, l' « Ami des femmes » . . . . .                                                              | 270 |
| Une cérémonie religieuse à Marcilly . . . . .                                                          | 281 |
| Une contestation cornélienne. . . . .                                                                  | 290 |
| Un spécimen du style de Baro . . . . .                                                                 | 295 |
| Lettre écrite à d'Urfé par les princes allemands de l'Académie<br>des Parfaits Amants. . . . .         | 304 |













3 9001 01073 0847

5/69

2-1

73-11

